

LE

ROMANCERO

DU CID.

à Madame Yemeniz
hommage de l'auteur
Antony Rénal

LYON

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE

DE LOUIS PERRIN,

Rue d'Amboise, 6, quartier des Célestins.

LE ROMANCERO DU CID.

TRADUCTION NOUVELLE,

Avec le texte en regard.

PAR ANTONY RÉNAL.

I

PARIS.

BAUDRY, LIBRAIRE ÉDITEUR,
Rue du Coq-Saint-Honoré;

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
Rue des Beaux-Arts.

1842.



Lyon, Imprimerie Louis Perrin.



OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.



'auteur de cette nouvelle traduction des Romances ou Poèmes sur la Vie et les Exploits du Cid, croyait d'abord ne faire précéder son livre que de

quelques simples réflexions critiques sur les premiers essais si naïfs et si brillants parfois, de la poésie européenne inspirée de la poésie arabe; il croyait aussi n'avoir à ajouter à ce rapide aperçu, que quelques mots sur les principaux traducteurs ou imitateurs de ces mêmes poèmes espagnols, d'une date si reculée; mais encouragé par les suffrages d'un grand nombre de ses confrères, et par une foule d'hommes érudits ou lettrés, dévoués, comme lui, de corps et d'ame, aux progrès de l'art et de l'intelligence, il a donné de plus grands développements à son travail; et de remarque en remarque, de citation en citation, d'adjonction en adjonction, il est arrivé à écrire presque un demi-volume sur l'origine de la langue espagnole, sur l'ancienneté de sa littérature et de sa poésie, la première, comme nous l'avons dit, qui, modelée sur les poètes arabes, ait été

bégayée en Europe. Dans une si longue et si minutieuse investigation, il ne pouvait éviter de fréquentes répétitions, et peut-être même quelque diffusion; mais l'importance, le but et la consciencieuse simplicité de son œuvre, désarmeront, il ose l'espérer, les critiques les plus rigides ou les plus prévenus, si, à leurs yeux, une longue patience et un labeur opiniâtre sont de quelque poids! Au lieu d'une courte préface, ou d'un simple avant-propos, c'est donc une Introduction développée sur l'origine de la langue espagnole, et de sa littérature; enfin, une critique détaillée sur les Poëmes du Cid, et leurs divers traducteurs; c'est ce travail si aride et si important, que l'auteur de ce nouveau livre des Romances du Cid, présente au public! Il a dû, sur son chemin, glaner au hasard, et faire de nombreux emprunts aux écrivains les plus renommés

dans l'étude de cette langue, dont il s'est lui-même occupé avec ardeur durant plusieurs années. Comment aurait-il pu donner quelque poids à ses assertions, si hasardées parfois, sinon en citant des critiques aussi recommandables que Laharpe, le père Andrès, Herder; que MM. Villemain, Sismondi, Viardot, etc.

Ces citations, qui n'ont trait, la plupart, qu'à la littérature espagnole, qu'aux Romances du Cid, seront (le traducteur le confesse en toute humilité d'esprit) les pages les plus remarquées, les plus estimées et les plus éloquentes de sa trop longue élucubration, si incomplète encore. Du moins, à l'ombre de ces noms haut placés, et, en quelque sorte, accoutumés aux suffrages de tous, l'auteur de ce livre pourra-t-il se flatter de mériter (à défaut d'un succès retentissant qu'il n'ose pas espérer), les sincères encouragements des

esprits impartiaux et progressifs auxquels seuls il fait ici un loyal appel de confraternité et de sympathie ! L'appui noble et généreux de ces esprits d'élite, de ces hommes exceptionnels, tout voués au progrès de l'art et de la science ; un tel appui suffirait de reste pour le dédommager des dénigrements ou des injustes préventions de la médiocrité et de l'envie !





INTRODUCTION.



eci n'est point une publication futile, sans but, ni portée; une œuvre de littérature légère, inutile et éphémère! C'est plus pour quelques-uns, pour d'autres ce sera moins peut-être. Cependant, ce livre est un travail consciencieux, longtemps médité, péniblement élaboré, et patiemment exécuté; c'est le filon précieux d'une mine riche et inépuisable, mis à découvert par un humble ouvrier et déjà même trop audacieux de l'avoir cherché!

Qu'est-ce à dire d'un tel ouvrage? et quels reproches plausibles lui adresser tout d'abord? Les voici : celui de n'être pas entièrement neuf, et c'est justice; celui de

ne pas être éclos sous une plume déjà célèbre; celui de ne pas être assez vaste dans son cadre, dans ses développements, assez général, assez profond dans son ensemble et dans ses rapports avec la littérature étrangère, cet édifice admirable dont il aurait pu être un solide pilier, et dont il sera à peine une mince et frêle colonnette!

Et cependant, on trouvera, je l'espère, dans la traduction littérale des *Romances du Cid*, que je donne au public, un mérite d'exactitude, une couleur énergique, et un certain vernis de grace, de rêverie, de force et de naïveté chevaleresques, que je me suis efforcé d'y conserver, et que vainement la poésie a tenté de garder ailleurs, dans d'excellents livres qui ne sont, à tout prendre, que de remarquables imitations, dont plusieurs années ont légitimé le succès.

Non que je prétende établir ici aucun parallèle maladroit et hasardeux entre des ouvrages dont la célébrité est chose jugée, et mon œuvre que l'avenir inflexible attend; et l'avenir, pour les livres comme pour les hommes, est si souvent l'oubli, cette tombe immense de tous et de tout! Aussi me présenté-je dans l'arène, le front incliné et tremblant : prêt à entrer dans la lice, je sens faiblir mes forces,... et pourtant je n'irai point évoquer l'ombre grandiose et puissante de mon héros, de ce valeureux, de ce noble et invincible Rodrigue, qui rirait lui-même de mes airs belliqueux et de ma forfanterie, si j'étais assez insensé pour me laisser aller à ce faux semblant de témérité, et me prendrait en une belle pitié, si moi, son chétif historien, je me dressais ici en fier *hidalgo*!...

Je serai donc simple et vrai, dans ces considérations préliminaires, autant que j'ai eu à cœur de rester exact et correct, gracieux et énergique, tout à la fois, dans la traduction en prose des *Romances du Cid.* Pour qu'il fût plus facile aux lecteurs qui ont le bonheur de parler cette langue harmonieuse et limpide, de comparer la prose seulement imitative du traducteur, avec la poésie si mâle, si naïve, si audacieuse des romanciers, ou plutôt du romancier espagnol, j'ai conçu l'idée de placer, dans cette publication, le texte en regard de la traduction. Ce sera, je pense, un des principaux mérites de ce livre. Les collections complètes de *Romances espagnoles*, ou *Romancero* (cette dernière expression correspond dans notre langue à celle de : Recueil de romances, de chroniques, etc.); les collections de *Romances espagnoles*, dis-je, étant rares, même en France, j'ai pensé que quelques-uns peut-être, un très petit nombre sans doute, les bibliophiles, les linguistes, les archéologues me sauraient quelque gré de cette adjonction du texte, inutile et sans intérêt aux yeux du vulgaire et des trop nombreux amateurs d'une littérature, avant tout, passionnée et novatrice! Ai-je bien fait? L'avenir me l'apprendra.

J'ai cru, je le confesse ici sans présomption et sans fausse modestie, j'ai cru en traduisant, aussi littéralement qu'il m'était possible, les *Romances du Cid,* et en les publiant escortées de notes, ayant toujours trait à l'origine et aux prouesses chevaleresques du héros fabuleux qui les a inspirées, ainsi qu'à l'enfance, et aux progrès de la langue poétique dans laquelle elles ont été écrites; j'ai cru, dis-je, en mettant au jour cette

vie poétique du *Campeador*[1], attacher mon nom à une publication qui, cette fois au moins, ne pourrait être entachée du reproche, souvent si légèrement hasardé, de futilité.

Mais, je m'empresse de le mentionner ici, avec l'expression d'une sincère reconnaissance, c'est au savant et modeste M. P***, bibliothécaire de la ville de Lyon, que j'ai dû la première pensée de lire, et plus tard, celle de traduire les *Romances du Cid.*

Poursuivi par le fléau dévastateur qui couvrait la France de tombes, courbé sous le joug de l'effroi, et sentant déjà ses entrailles comme embrasées par un feu inextinguible, funeste précurseur, ou germe d'un mal au dessus de l'art; l'auteur de ce livre, avec quelques membres épars de sa famille, allait chercher sur un sol illustré, sur le sol riant et fertile de l'Italie, et sous son ciel bienfaisant, un trésor inespéré, le retour à la santé.

Sur le point de partir, il reçut des mains de M. P***, si bienveillant pour quiconque l'aborde au nom des sciences ou des lettres, un petit livre in-18, modestement relié. Cet humble volume était un trésor pour le pauvre malade fugitif. Plus tard, ce fut pour le convalescent, une source de jouissances, d'espoirs, de secrets ravissements, que la plume et la parole ne sauraient décrire! Il ne peut nier cependant quelles difficultés il eut à vaincre pour parvenir à débrouiller, parfois, le sens interrompu ou obscur de cette poésie, dont l'antiquité seule rehausse si merveilleusement le mérite.

[1] *Campeur*, conquérant, qui est toujours dans les camps.

Précieuse médaille de bronze à l'exergue éraillée, presque illisible, qu'un vieil antiquaire n'échangerait pas contre six médailles d'or. Plus d'une fois, l'écrivain oublia, à se délecter au charme de cette poésie, tour à tour naïve, suave, prosaïque ou superbe, à s'identifier avec tous les prodiges, toutes les prouesses et toutes les grandeurs d'ame *du Cid* ou *de Ximène*, les aiguillons du mal dont il croyait ressentir le germe, et dont la funeste influence le conduisit alors si près de sa fin!... Et, tout en traversant un modeste et pittoresque hameau, penché sur les bords d'un torrent écumeux, ou contemplant une des fraîches vallées de la riante et majestueuse Savoie... il se surprenait les larmes aux yeux, se laissant aller aux élans de son admiration, toujours plus vive, à mesure qu'il s'initiait davantage aux mystères de ce langage des Bardes castillans des XIIIe et XIVe siècles.

Et cependant il n'osait encore s'arrêter à la pensée d'essayer de traduire ce langage si hérissé d'hyperboles, si plein, tour à tour, de force et de candeur, de richesse et de pauvreté; il n'osait aborder cette langue toute neuve, et comme embarrassée dans les franges de sa belle robe latine, grecque et mauresque. Il voyait bien à ses pieds la mine riche et féconde, avec ses mille et un labyrinthes, ses blocs de diamants, de pierreries, et de pierres brutes; mais, près d'arriver vers son ouverture, sans force ni guide, il n'osait y descendre.

Et portant, dans un mouvement d'abattement convulsif, sa main tremblante sur son front baigné d'une sueur froide, il se sentait revenir à ses souffrances et au découragement, la plus cruelle de toutes. Alors sur-

tout, il sentait le prix de la vie et de la force, ces biens inappréciables, si follement prodigués et gaspillés hélas! et il eût voulu, comme un marin au dernier cordage de son navire qui s'engloutit, s'y cramponner et vivre malgré les décrets célestes, pour achever un des plus beaux rêves de sa jeune imagination. Le ciel et l'Italie l'ont pris sous leur protection!..... Merci à tous deux. L'écrivain a ressaisi la plume, le poète a repris sa lyre. L'homme a senti encore se réveiller aux bienfaisants rayons d'un ciel inspirateur, frissonner et se soulever plus émue que jamais, sa pauvre ame si froissée, si refoulée, et il s'est fait de nouveau ouvrier, encouragé par son espoir, et par quelques mains amies qui battaient à son passage. Merci à la Providence et à l'Italie! Merci à l'obligeance du modeste et savant bibliothécaire!

Ils ont placé sur les lèvres décolorées et tremblantes du poète, une coupe d'ambroisie et de nectar, qui l'ont plongé dans une douce, ineffable et trop courte ivresse! Merci à tous!

Ce ne fut qu'après avoir presque achevé la rude besogne qu'il s'était si étourdiment imposée, que l'auteur de cette traduction nouvelle eut le bonheur de lire l'estimable livre de M. Creusé Delessert.

Ce livre dont plusieurs éditions ont légitimé les premiers succès, est une publication si importante sur plusieurs points, qu'il serait trop long d'en énumérer ici les qualités. Je le répète, je n'ai pas eu la prétention d'établir un parallèle entre l'imitation poétique des *Romances espagnoles* due à la plume de M. Delessert, et mon œuvre à moi si incomplète, si pro-

saïque, si triviale même parfois, dans son exactitude.

Je ne comparerai ni la poésie de M. Delessert avec le texte espagnol, trop souvent sacrifié aux exigences de la prosodie française, ni le texte espagnol rendu dans sa primitive et exacte pensée, avec les ornements superflus ou dénués de toute couleur locale, imposés par le rythme français.

Je citerai plusieurs fois M. Delessert dans cette introduction; j'établirai même, peut-être, plus d'une comparaison, souvent à son avantage, entre ses *Romances du Cid*, et une autre imitation poétique (le mot de traduction serait impropre), que je dois à l'obligeance délicate d'un savant confrère[1], je veux parler ici de deux volumes in-12, publiés en 1830, à Bourges, par le chevalier de Regnard.

Mais d'abord, laissons parler sur les Romances même du Cid, l'Éditeur du recueil qui nous a servi de modèle. Voici comment s'exprime sur son héros et ses premiers chroniqueurs, *Don Vincente Gonzalez del reguero*, en tête de l'édition du *Romancero. E historia del muys valoroso caballero el Cid rui diaz de vibar*, édition publiée à Madrid par sa veuve, *avec licence supérieure,* en l'année 1818, avec cette épigraphe : *Dum autem in hoc seculo vixit semper adversariis secum dimicantibus triumphum novilem obtinuit et nunquam, ab aliquo devictus fuit.* M. Risc, *Histor del Campeador,* ap. IV, pag. 59. « Tant qu'il vécut, pendant tout ce grand « siècle, il obtint constamment de nouveaux triomphes

[1] M. R., notaire, auteur de plusieurs opuscules remarquables sur l'archéologie et la philologie.

« sur ses nombreux ennemis, les attaquant sans re-
« lâche, tandis qu'il ne fut jamais vaincu par personne. »

EXTRAIT DE LA PRÉFACE DE DON VINCENTE GONZALEZ DEL REGUERO,

TRADUITE TEXTUELLEMENT DE L'ESPAGNOL.

« L'idée de l'importance et de l'utilité de l'histoire
« de tout homme célèbre, soit par ses vertus, soit
« par son courage, soit dans la religion, soit dans les
« armes, de tout homme qui sut être le premier de
« son temps, et la conviction de l'influence heu-
« reuse qu'une telle histoire peut avoir sur ceux qui
« suivent la même carrière, en leur offrant des exemples
« de force, d'héroïsme, de résignation et de philoso-
« phie, exemples dictés par l'amour sacré de la patrie;
« cette idée et cette conviction profondément gravées en
« moi, m'ont stimulé et excité à rechercher, avec anxiété,
« les chroniques particulières des chevaliers espagnols,
« les plus célèbres par leurs hauts faits et leur valeur.
« Mais la plupart de ces relations, si glorieuses, se
« trouvant ou intercalées dans d'immenses annales,
« ou seulement ébauchées par les *Romanciers*, je n'ai
« rencontré, le plus souvent, dans le choix d'aussi
« *dignes* sujets, que des légendes ou *romances* altérant
« et défigurant la vérité; et la vérité elle-même, mal con-
« servée par la tradition, a été la cause première des
« exagérations des premiers historiens, l'aliment des
« récits fabuleux des trouvères et ménestrels bouffons,
« et le délassement de l'imagination d'un petit nombre

« de poètes, postérieurs de beaucoup, au temps où fleu-
« rirent les héros qu'ils ont chantés. Ainsi le démontre
« don Sanchez, avec une grande érudition, dans le
« premier tome de sa collection de poésies antérieures
« au XVe siècle, dans laquelle il a inséré celles appe-
« lées Poème du Cid, *Poéma del Cid*, qu'il cite comme
« une composition de la plus grande ancienneté.

« Mes désirs n'étant qu'à demi satisfaits, en ce qui
« concerne l'extension et l'exécution du plan que je
« m'étais proposé, le sont, d'un autre côté, plus com-
« plètement par le plaisir que j'éprouve à publier, de
« nouveau, le *Romancero du Cid*[1], ou, si on aime
« mieux, la collection[2] *choisie* dans une foule de re-
« cueils épars, par Juan Escobar, collection qui fut im-
« primée à Burgos, sans date, à Madrid, en 1695, et à
« Pampelune, en 1706; lesquelles éditions ont conservé
« l'ordre que leur donna Juan Escobar, pour la suite
« de l'histoire de son héros, prenant çà et là, pour
« complèter son œuvre, un grand nombre de *romances*
« au *Romancero* général, corrigé et augmenté par don
« Pedro Florez, et imprimé à Madrid, dans l'année 1614.

« A côté de cette œuvre et des diverses autres édi-
« tions, je présente au public celle-ci, avec tout le
« soin qu'il m'a été possible d'y donner, d'après mes
« forces, presque persuadé qu'un accueil favorable est
« réservé à mon travail, tant à cause de la rareté de
« pareils ouvrages, qu'à cause de l'attrait que pourra

[1] 1 vol. in-18, édition espagnole publiée à Madrid, par la veuve du chevalier del Reguero.

[2] *Que recopiló.*

« offrir un sujet si digne de l'éternel amour et de « l'admiration reconnaissante de la nation espagnole; « sujet si patriotique, que fera peut-être apprécier « davantage l'extension, ainsi que les corrections que « j'ai tâché d'y introduire. J'ai été surtout stimulé « dans ma laborieuse tâche, par le mérite si remar- « quable, parfois, de la plupart des *Romances* ici « rassemblées, par la finesse et la vérité des figures, « par l'énergie et la naïveté des récits, tour-à-tour belli- « queux ou chevaleresques, par l'agrément des descrip- « tions, par la grace et la simplicité des mœurs qu'ils « retracent. J'ai été encouragé par toutes ces beautés, « qui m'ont paru offrir la peinture la plus exacte, et « comme *un type* du caractère guerrier, chevaleresque « et *franc*, qui caractérise nos ancêtres d'après tous « les troubadours et chroniqueurs espagnols!

« Pourtant, il est certain qu'à côté de beaucoup de « grandes beautés, on rencontre parfois, dans cette « collection, des fables extravagantes, dont la plus « extraordinaire est, sans contredit, la *Célébration des « noces des comtes de Carrion, avec les filles du Cid*, « ainsi que les aventures et événements merveilleux « qui les accompagnent.

« Mais, en pardonnant ces exagérations à la fou- « gueuse et naïve imagination de ces vieux compositeurs « ou *Romanciers*, pourra-t-on encore ne pas louer le « langage parfois si fleuri, les pensées élevées, et ce « laissé-aller ingénieux dont ils usent communément, « comme pour donner à la vérité une forme plus « piquante?

« Qu'on lise, *pour preuve* de cette assertion, la lettre

« de Ximène au roi don Ferdinand de Castille, et on y « remarquera *l'innocente énergie* avec laquelle elle se « plaint au monarque, de l'absence de son *bien-aimé*, « étant si rapprochée de l'heure de *l'enfantement*! « Qu'on lise aussi la réponse du roi, et on y verra « les expressions nobles, si dignes d'un souverain « tout-puissant, mêlées aux sentiments les plus intimes « de l'amitié et de la franchise. Malgré les raisons « ci-dessus exposées, je n'ai pu me résigner à rendre « moins de respect à la vérité qu'il ne lui en est dû; « et c'est pour cela que je n'ai pas voulu publier la « présente édition du *Romancero du Cid*, sans m'ap- « pliquer à en séparer, ainsi que je l'ai fait[1], toutes « ces *Romances* dont les sujets extravagants ou forcés, « semés de fables absurdes et de détails vulgaires, ne « méritent ni estime, ni crédit.

« Et mon scrupule sur ce point a été si grand, que « je n'ai pas sacrifié, sans une vive répugnance à la « vérité historique, plusieurs compositions de cette « œuvre, toutes pleines de feu, de verve naturelle et de « goût; intercalant simplement à la place de ces pièces, « des notes qui en faciliteront l'intelligence, et leur con- « serveront, en apparence, leur ordre primitif.

« Après avoir comparé les différentes éditions qui « ont été déjà publiées et que j'ai toutes eues sous les « yeux, avec la mienne, je crois pouvoir avancer *sans*

[1] Le traducteur a cru, lui, pour rendre son travail aussi complet que possible, suppléer à ce vide par l'adjonction de toutes les romances empruntées à l'édition si estimée du texte espagnol, publiée par Depping; Londres, 1825, 2 vol. in-12.

« *jactance*, qu'elle sera trouvée la meilleure, non-seu-
« lement parce qu'elle est dépouillée de tout récit trop
« merveilleux ou invraisemblable, mais encore à cause
« des diverses modifications que j'y ai intercalées,
« soit en plaçant une partie du texte des *Romances*
« avant la glose qui, dans les autres éditions, les pré-
« cède; soit par l'adjonction qu'on y trouvera, d'une
« vie abrégée du Cid, extraite de sa véritable histoire,
« publiée en 1792, avec tant de jugement et de *fine*
« critique, par le professeur Risco.

« Cette histoire libre et débarrassée de toutes ces
« aventures monstrueuses, de tous ces prodiges apo-
« cryphes ou douteux, de tous ces faits vrais dans leur
« principe, mais altérés par la tradition, dont quel-
« ques historiens du Cid ont rempli la vie de leur
« héros; faits et récits fabuleux qui charmèrent
« quelque temps un vulgaire aux goûts chevaleresques,
« avide de merveilleux et de choses extraordinaires ou
« horribles; cette histoire nouvelle, exempte de toutes
« ces exagérations des premiers chroniqueurs, pré-
« sente une idée précise et claire du véritable héros,
« et diffère notablement de celle du héros inventé
« par l'imagination des troubadours et ménestrels des
« premiers âges.

« Ainsi, il est établi que sous un même point de
« vue, j'offre le *vraisemblable* et le *probable*, touchant
« la vie du Cid, en opposition à *l'incertitude* et au *doute*
« qu'ont répandus leurs chroniques dans tous les esprits.

« De telle manière qu'on pourra facilement se for-
« mer un jugement exact du goût de notre nation
« dans les siècles de son ignorance, et de celui que lui

« ont fait acquérir le temps, son illustration et la
« critique moderne. Qu'on examine mon raisonne-
« ment!!

« Un homme immortalisé par ses actions, sincère,
« probe dans ses traités, franc et généreux envers les
« vaincus, hardi et prudent tout à la fois dans ses
« entreprises, habile politique dans toutes ses négo-
« ciations, dans tous ses traités; un guerrier qui se
« montra sans cesse noble vainqueur, et ne fut jamais
« vaincu, un véritable *hidalgo* fidèle encore dans la
« disgrace et l'exil, loyal en amitié, courageux, entouré
« du respect de tous, enfin, un Rodrigue, Dias de
« Vibar, le premier héros de notre nation, sa gloire
« et son modèle!!...

« Un tel homme nécessite-t-il, par hasard, le vernis
« mensonger de la fable, pour devenir digne de notre
« appréciation? Est-ce que la simple narration de cette
« vie si belle ne saurait suffire pour exciter l'enthou-
« siasme, l'amour de la patrie et l'envie de l'imiter!!!

« Le vulgaire, répondra-t-on, est toujours le même,
« et prise surtout le merveilleux! Il suffit qu'on lui
« parle d'un grand homme, pour qu'il lui attribue
« des prodiges, et accumule le nombre de ses hauts
« faits et de ses prouesses; rarement le vulgaire com-
« pare.

« De l'extravagance de son goût naissent les erreurs
« de son jugement; telle est, en vérité, l'origine fabu-
« leuse de l'histoire du Cid. Puis, si de pareilles chro-
« niques ou traditions passent de l'esprit du peuple
« dans l'esprit d'autres hommes plus instruits, il
« arrive que l'admiration s'accroît chez ces derniers,

« et que parfois la critique diminue; et c'est ainsi que « se trouvent accréditées des fables qui déshonorent « celui qu'elles prétendent immortaliser.

« Or, celui qui entretient l'ignorance du vulgaire, « celui qui nourrit et fomente ses traditions erronnées « ou mensongères, n'est-il pas de fait plus coupable que « ce même vulgaire qui écoute ardemment tous les « récits merveilleux, sans s'assujétir à aucune inves- « tigation sur leur authenticité, pas plus que si ses « oreilles n'étaient frappées que par de simples sons « vides de sens?...

« Mu par ces réflexions, je donne au public le « *Romancero* ou l'histoire fabuleuse du Cid, accom- « pagnée, pour l'instruction ou pour l'éclaircisse- « ment de chacun, de l'abrégé déjà cité, comme la plus « appréciable et la plus exacte des histoires du héros « castillan. Et quoique l'amour-propre ne m'aveugle « point jusqu'à croire que ce travail obtiendra un « succès complet, cependant je le crois plus digne des « suffrages publics et plus utile qu'une œuvre futile « d'imagination, ou que la traduction de quelques-unes « des innombrables *nouvelles* qui font la fortune de « nos *novateurs littéraires modernes*. J'aurai au moins, « je le pense, mieux employé mon temps, persuadé que « les seuls livres qui renferment des exemples de vertu « et de saine morale peuvent être des modèles quelque « peu profitables à l'irréfléchie et inexpérimentée jeu- « nesse qui les lit.

« Enfin, plaise à Dieu que d'autres plumes *mieux* « *taillées* et plus habiles que la mienne, emploient « leurs loisirs à proportionner les passe-temps destinés

« à la Jeunesse, d'une manière spéciale, pour les « militaires, en leur offrant l'histoire des hommes « d'armes célèbres de notre nation, d'après la méthode « suivie par Florian, lorsqu'il écrivit *Gonzalve de Cor-* » *doue.*

« Et lors même qu'ils renonceraient à intercaler « dans leurs récits des scènes descriptives étrangères « aux faits principaux de leurs héros, ces derniers « leur fourniraient encore une carrière assez vaste « pour s'étendre dans de sublimes épisodes, dans de « riantes descriptions, et d'éloquentes images de cou- « rage, de vertu et même de *galanterie*, afin que tout « en captivant l'attention fougueuse de leurs jeunes « lecteurs, ils pussent aussi leur inculquer l'honorable « ambition d'imiter quelque jour tous ces héros qui « furent l'ornement et la gloire ou le salut de la patrie!!

« Quant à moi, je ne puis donner une preuve plus « réelle de mon intérêt et de mon estime pour les « militaires et leur noble profession, sinon qu'en leur « dédiant cette œuvre; comme je ne puis offrir au « public une autre marque de mon attachement invio- « lable à tout ce qui appartient à l'Espagne, à sa gloire « et à son ancienneté, sinon qu'en lui offrant à la suite « de ce recueil, avec l'*Histoire du fameux Campeador*, « un tableau des mœurs, du caractère, de la naïveté « et de l'héroïsme d'un si grand nombre d'hommes « célèbres qui, secouant le joug des ennemis de la « religion et de la patrie, et établissant les fonde- « ments de la tranquillité et de la renommée actuelles, « sont et seront toujours les dignes objets de notre « vénération et de notre enthousiasme!!

« Plaise à Dieu surtout, pour prix de mes veilles, que « les vertus qui immortalisèrent nos ancêtres restent « éternellement gravées dans tous les nobles cœurs « castillans! » (Traduit littéralement de l'espagnol. — Préface de *don Vincente de Reguero* ; édition de Madrid, 1 vol. in-18.)

Ici, il nous paraît convenable de placer quelques considérations générales sur l'origine de la langue espagnole, sur les débuts et les premiers bégaiements de la poésie européenne, qui eut pour berceau, les monts les plus escarpés de la Péninsule, alors, presque entièrement au pouvoir des Maures, ces superbes et studieux conquérants.Ici encore, comme il a été dit plus haut, nous laisserons parler les critiques les plus recommandables de notre littérature moderne, critiques dont les lumières nous ont si souvent guidé au milieu des inextricables difficultés de notre longue et laborieuse tâche.

A M. Viardot, au jeune, élégant et poétique historien de la littérature castillane, appartenait, de droit, une place d'honneur, en tête de ce rapide aperçu, sur l'origine d'une langue dont ses savantes recherches ont tant contribué à faire apprécier, parmi nous, les richesses, généralement si peu connues. Laissons parler le traducteur habile du *Don Quichotte* illustré. Voyez comment il s'exprime, pag. 111, 112, 113 et 114 de son excellent livre intitulé : *Études sur l'histoire des institutions, de la Littérature, du Théâtre et des Beaux-Arts en Espagne.*

« L'espagnol, dit M. Viardot, a la même origine « que le français et l'italien; il s'est formé au moyen-

« âge, par le choc des deux idiomes du Nord et du
« Midi, par l'introduction des dialectes barbares dans
« le latin. On a fait plusieurs conjectures sur la langue
« des anciens Ibères; les uns assurent qu'ils parlaient
« le chaldéen, d'autres le celte ou le teuton; d'autres,
« cette langue singulière et vraiment primitive (*el
« vascuense*), qui, de temps immémorial, se con-
« serve sans altération dans les trois provinces de la
« Biscaye.

« Je laisserai aux Bochard et aux Ducange, le soin
« de justifier ou de combattre ces suppositions. Il y avait
« plusieurs idiomes dans l'ancienne Ibérie, tous infor-
« mes et grossiers, comme le sont les langues non
« écrites. Il fallait même que ces idiomes fussent cé-
« lèbres parmi les plus barbares; car Cicéron (*de Divin.*)
« dit, que si les Dieux présentaient aux hommes quel-
« que objet dont il n'eussent aucune notion, ce serait
« comme si un Africain ou un Espagnol parlait dans le
« sénat sans interprète : *Tanquam si Pœni aut Hispani
« in senatu nostro sine interprete loquerentur*. Les Grecs
« jetèrent bien quelques mots de leur langue dans l'an-
« cien dialecte, mots que la langue moderne a recueillis,
« mais ils ne purent y faire de changements notables,
« parce qu'ils n'occupèrent que quelques points isolés
« du rivage. Les Carthaginois n'en opérèrent pas da-
« vantage à cause du peu de durée de leur domination;
« et d'ailleurs qui pourrait reconnaître avec certitude
« ce que la langue punique a laissé dans l'espagnol mo-
« derne? Mais les Romains, longtemps maîtres de toute
« la contrée, qu'ils couvrirent de colonies militaires, y
« introduisirent, comme on l'a vu, leur langage avec leurs

« lois et leurs mœurs, et l'ancien idiome fut oublié. On « ne parlait que latin dans toute l'Espagne, quand les Bar- « bares envahirent l'empire d'Occident. Par une sorte de « triomphe assez commun dans l'histoire, ce furent les « vaincus qui imposèrent leur langue aux vainqueurs. « Les chefs des Goths l'adoptèrent pour se faire enten- « dre des peuples conquis, pour promulguer leurs lois « et répandre leurs commandements. D'ailleurs, le latin « était la langue de l'Église, et les Goths s'étaient faits « chrétiens.

« Mais il ne fut pas facile de la répandre parmi les « soldats du Nord; elle s'altéra, se défigura dans leur « bouche. Ainsi, pour le substantif, ils prirent bien le « nom propre, mais ils négligèrent le cas, qu'ils rem- « placèrent par l'article en usage dans les langues « septentrionales. Pour les verbes, ils ne conservèrent « qu'un petit nombre de temps, employèrent dans les « autres un verbe auxiliaire, et perdirent tout-à-fait le « passé. Saint Isidore, auteur contemporain, explique « fort bien l'altération qui s'opérait alors dans la « langue latine, et comment se fit le mélange des « idiomes du Nord, que l'on voyait peu à peu s'y « introduire, etc., etc.

« Il est entré, si je puis ainsi dire, plus de cet élé- « ment étranger dans le français; il est resté plus de « latin dans l'italien et l'espagnol. Aussi les premiers « écrits d'Italie et d'Espagne, semblent-ils appartenir « au même idiome? Ce n'est qu'en se formant sur le « génie de deux peuples que les deux langues se sont « divisées, et l'on peut suivre siècle par siècle le pro- « grès de leur division. L'italien s'est fait plus léger,

« plus vif, plus expressif; l'Espagnol plus ferme, plus « grave, plus majestueux.

« Mais ce qui a complété leur séparation, ce qui en « forme encore actuellement le trait le plus distinctif, « ce fut l'introduction dans l'espagnol d'une foule de « mots, d'expressions et d'accents arabes.

« Les rapports des peuples, chrétien et musulman, « depuis l'arrivée de Thârik et de Mouza (711), jusqu'à « l'expulsion des Mauresques (1614), ont duré neuf « siècles; et, dans cette longue période, plusieurs cir- « constances favorisèrent ce mélange de l'arabe avec la « langue mi-latine, mi-gothique qu'on appelait romance « (*romano rustico*).

« Lorsque Alphonse VI prit Tolède en 1085, il « trouva dans cette ville, une foule de chrétiens indi- « gènes, qui avaient bien conservé, sous la domination « tolérante des Khalifes, leur foi et leur culte, mais « qui avaient oublié leur langue et ne parlaient plus « que celle de leurs maîtres. Plus tard, lorsque Saint « Ferdinand eut chassé de Cordoue et de Séville con- « quises (1236 et 1248), les populations musulmanes, « il retrouva aussi, dans toute l'Andalousie, cette race « d'Espagnols priant le Dieu de Jésus dans la langue « de Mahomet, et pour l'instruction desquels ont fut « obligé de traduire les Saintes-Ecritures en arabe. » (Louis Viardot, *Études sur l'histoire des institutions de la Littérature du Théâtre et des Beaux-Arts de l'Espagne*; pag. 114.)

Pour corroborer, s'il en était besoin, les assertions de l'écrivain déjà célèbre que nous venons de citer, nous avons traduit textuellement de l'italien, et donnons

ici au lecteur, l'opinion de l'abbé don Giowanis Andrès dans son remarquable ouvrage de l'*Origine de toutes les Littératures*. Il y dit (tom. I, p. 273) : « Du dur langage « du vulgaire et de l'introduction des idiomes étrangers, « des Goths, des Vandales et des Sçuèves, vint à se « former, en Espagne, une nouvelle langue différente « de la langue latine, ainsi que d'autres naquirent de « la même source en Italie et en France.

« Mais, dès l'envahissement de cette nation par les « Maures, en même temps que leur joug s'établissait, « l'idiome arabe vint pareillement s'établir dans toutes « les provinces en leur pouvoir, et il se rendit en peu de « temps si familier aux villes soumises, qu'on peut dire « qu'alors l'Espagne eut deux langues vulgaires : l'une, « l'arabe, dans les domaines des Musulmans ; et l'autre, « l'espagnole, dans le petit nombre de provinces septen- « trionales qui étaient restées aux mains des chrétiens, « libres du joug Sarrasin.

« Quelques Espagnols retirés sur les plus arides mon- « tagnes, toujours prêts à se défendre contre les assauts « de leurs ennemis, avec la seule idée (belliqueuse et « noble idée), de délivrer leur patrie de l'oppression « arabe, ne purent que mal cultiver et la langue latine « qui marchait en décadence, et la langue vulgaire qui « était encore dans son enfance : ils ne pouvaient « vraiment cultiver aucun art, au milieu de tant de « troubles et de pensées tumultueuses de guerre. Mais « les autres populations qui, sous la domination maure, « jouissaient d'une tranquillité toute pacifique, eurent « la faculté de conserver, avec leur religion et avec les « lois, l'usage de la langue latine. Elles purent retourner

« aux douces études des sciences, aux agréables délas-
« sements des lettres qu'elles virent cultivées avec bon-
« heur, et honorées même de leurs nouveaux maîtres :
« et de savants ecclésiastiques, soutiens zélés du Chris-
« tianisme, répandirent, de plus en plus, studieusement
« l'idiome latin, qui était devenu la langue de l'Église
« et de la religion; de même, ainsi que nous l'avons
« dit plus haut, que dans les études sacrées, dans les
« Bibles et dans les disciplines canoniques, vint à s'in-
« troduire aussi la langue dominante des Sarrasins.

« Ce fut alors que Saint Eulogio, Sperandio, Santone,
« et beaucoup d'autres hommes érudits, attaquèrent
« valeureusement avec leurs écrits et en langue latine,
« les erreurs de l'Islamisme qui commençait déjà à
« se répandre parmi les Espagnols, et qu'ils se firent
« les défenseurs de la foi, de la constance et de toutes
« les vertus promises aux chrétiens.

« Mais les beaux esprits, les personnages nobles, les
« hommes du monde, s'adonnèrent avec ardeur aux
« sciences et au langage le plus apprécié de leurs domi-
« nateurs.

« Dans les instructions publiques ou privées, dans les
« lettres familières, dans les écrits de toute manière,
« on ne faisait usage que de la langue arabe. Alvaro de
« Cordoue ne pouvait se rendre compte de ce fanatisme
« pour les nouvelles études, et se lamentait amèrement
« de voir que sur mille chrétiens, il s'en trouvât à peine
« un qui sût écrire une lettre latine, tandis que l'on
« en comptait beaucoup qui, non-seulement dans la
« langue arabe, mais encore dans la poésie de cette
« nation, surpassaient les Arabes eux-mêmes; et il dit,

« à ce sujet : Les latinistes ne font point de cas de leur « propre langue, tellement que sur le nombre de mille « membres du Saint-Collége du Christ, c'est à peine si « on en trouverait un seul, capable de diriger avec fruit « et rationnellement l'éducation de son frère. Et vous « distinguerez dans ce même nombre, une foule de « gens, qui vous expliqueront savamment les pompes « du langage chaldéen; tellement qu'ils sont plus éru- « dits dans la poésie de ces nations étrangères, et qu'ils « y trouvent de plus grandes beautés, que l'idiome de « cette même langue n'en semble offrir.

« De cet usage des Espagnols, de versifier et de « rimer dans la langue et dans la mesure arabes, on « peut dire avec fondement, que date l'origine de la « poésie moderne.

« Et par la même raison que les écrivains nationaux « adonnés aux études de l'arabe, ne pouvaient aban- « donner entièrement l'idiome natal, il était bien naturel « qu'ils essayassent d'introduire dans cet idiome, les « ornements qu'ils trouvaient dans l'arabe lui-même.

« Ainsi, les Arabes eux-mêmes, par une espèce de « reconnaissante correspondance, ne dédaignèrent pas « de parler et d'écrire la langue des Espagnols. Le très « érudit père Barriel, dans une lettre qu'il écrit au père « Rabago, en lui faisant part de l'intéressante décou- « verte qu'il avait faite dans les archives de la biblio- « thèque de Tolède, et des vastes plans d'ouvrages utiles « qu'il méditait à ce sujet, lettre très savante, entière- « ment traduite en français, et publiée par le journal « étranger (*Giornale Straniero*) de Paris, raconte qu'on « voit encore parmi un grand nombre de monuments

« par lui découverts, un code de lois arabes écrites « en ancien espagnol et quelques fragments d'un grand « ouvrage d'agriculture dans la même langue, mais « d'un auteur arabe. On rencontre beaucoup d'écrits « dans les archives d'Espagne, dans lesquels, et indifféremment, les Arabes se sont servis de l'idiome « castillan et les Espagnols de l'idiome arabe; ce qui « prouve combien le commerce qui eut lieu entre les « deux nations et les deux langues, fut réciproque : « et ces rapports étaient si enracinés que, même dans « le XII[e] et le XIII[e] siècles, les Maures étant vaincus « et chassés de Tolède, la majeure partie des écrits de « cette cité en la puissance même d'un roi catholique, continuaient de se faire en langue musulmane. « L'auteur de la *Paléographie espagnole*, dit : Que dans « les seules archives de l'église de Tolède étaient « conservées plus de deux mille chartes écrites en cet « idiome (*l'arabe*); dans le seul couvent impérial des « moines de Saint Clément, on en comptait plus de « cinq cents; et beaucoup de ces écrits arabes étaient « sortis de la plume des moines, des prêtres, et de leurs « évêques.

« A cette époque, il paraît assez naturel que, pendant « que résonnaient de toute part des vers arabes, soit dans « la bouche des Sarrasins, soit dans celle des Espagnols, « quelqu'un eût l'idée d'appliquer ces mètres harmonieux à la langue encore naissante de cette nation, et « voulût essayer ainsi la poésie castillane. Et vraiment la « langue arabe, étant tour-à-tour polie, élégante, énergique et abondante, et, au contraire, la langne espagnole, encore dure et inculte, tout ce qu'on désira

« alors composer avec cette exactitude et cette perfection « capables de braver la sévère investigation des yeux « critiques, fut certainement écrit dans l'idiome mau- « resque; mais les chansons populaires, et les petits vers « destinés à être répétés par la bouche du vulgaire, je « ne doute pas d'un seul point qu'ils n'aient été com- « posés et qu'ils n'aient paru en langage espagnol.

« Je ne trouve, à la vérité, aucun ancien monument, « qui confirme solidement mon opinion à ce sujet. « Mais outre qu'elle me paraît assez conforme à la na- « ture et au caractère de l'esprit humain, je remarque « dans l'histoire de *Mariana,* un passage, qui, je crois, « peut la porter à son plus haut apogée, l'éclaircir au « dernier point. Ce dernier raconte dans son livre VII, « la conquête de *Caleanasor,* faite sur les Chrétiens « en 998, et rapporte, à ce propos, une tradition géné- « ralement répandue parmi les contemporains de l'évé- « nement, et arrivée enfin jusqu'au temps où il écrivait: « à savoir, que le jour même de la prise de cette ville, « on vit dans Cordoue, un homme en habits de pêcheur, « lequel se plaçant sur les bords du Guadalquivir, et à « une distance démesurée de ces lieux, chanta d'une « voix flexible, des vers moitié en langue arabe, moitié « en langue espagnole, avec ce refrain : *Dans la ville de* « *Caleanasor, le roi Almanzor a perdu la tête !*

« Avec beaucoup de raison, *Mariana* croit cette ru- « meur fabuleuse, et je n'hésite pas, moi, à la regarder « comme une fiction.

« Mais, justement de cela, je tire un argument pour « penser, que, déjà dans ce tenps, non-seulement dans « les domaines espagnols, mais dans l'Andalousie, et

« dans Cordoue, et au centre même des études arabes,
« on avait l'usage de chanter des vers espagnols; parce
« qu'autrement, une telle fiction ne serait pas née, et
« parce qu'il n'aurait pu venir à personne, l'idée de faire
« chanter à un pêcheur, des vers dans un langage in-
« compris.

« Ainsi, en supposant même que cette espèce de pro-
« phétie ait été faite par les Arabes, la croyance générale
« que ce chant mystérieux fût entendu non-seulement en
« arabe mais en espagnol, semblera prouver, en quelque
« sorte, ce que nous avons déjà dit, savoir : que les
« Arabes, eux-mêmes, adoptèrent l'un et l'autre lan-
« gage.

« A l'exemple des Espagnols qui, sous la domination
« mauresque, étaient parvenus à une si grande perfec-
« tion dans la poésie, comment pourrions-nous omettre
« les essais de ceux qui se voyaient encore en liberté.
« Ainsi, ces derniers n'ayant pas l'aide de la langue
« arabe, déjà formée, polie, cultivée, poétique, et
« élégante, durent, par nécessité, balbutier l'idiome na-
« tional, encore dur et informe, et écrire dans cet
« idiome tous leurs vers. Les plus certains et les plus
« anciens poèmes ou écrits poétiques dont on ait gardé
« la mémoire, sont sortis des lieux qui ne furent pas
« assujétis à la domination des Sarrasins, ou de ceux qui
« n'avaient pas secoué entièrement leur joug; moi je ne
« crois pas les compositions poétiques déjà citées, tou-
« chant la prise de l'Espagne, et les faits de *Figuêres*,
« d'une antiquité aussi reculée que celle que Grison veut
« leur donner. Mais je les regarde indubitablement
« comme très anciens. Et remarquons que ces fragments

« si anciens de poésie espagnole, furent tous écrits dans « la langue de *Galice*, qui n'était pas tout entière au « pouvoir des Maures. Le premier document de cette « poésie d'une époque et d'un auteur connus, est dû à « un capitaine portugais ou gallicien nommé Gonzalo « Hermiguez, et dédié à sa femme Uranie (Uranôa), « vers le milieu du XI[e] siècle. Ceci est rapporté par le « père Brito, dans son *Histoire d'el Cistello*, et a été re- « produit par Faria et par le Sarmiento, lequel pourtant « ne convient pas qu'on puisse accorder à ces vers une « si haute antiquité, sans aucune autre raison, que celle, « qu'à cette époque, toute poésie n'était écrite en Gal- « licie, qu'en caractères goths ou latins.

« Moi, je ne vois pas pourquoi on ne devrait pas sup- « poser que de tels vers furent écrits en caractères go- « thiques, quand on ne sait rien de contraire. Mais je ne « vois pas non plus pourquoi, lorsque, communément, « tous les écrits furent latins, une poésie gallicienne, « n'aurait pu être écrite. Si on chanta dans ce temps « (ce que ne nie pas le Sarmiento), des vers en langue « vulgaire (langue provençale ou des troubadours), « pourquoi n'aurait-on pas pu écrire ces vers? L'irré- « gularité et la dureté de ces poèmes allégués, ne con- « tredit en rien l'ancienneté reculée qu'on prétend leur « attribuer.

« Le poème castillan le plus ancien qui soit connu « jusqu'à ce jour, est le poème du Cid, sur l'origine et « l'auteur duquel, aucun des écrivains espagnols n'a « rien su établir de certain et d'incontestable.

« Le Sarmiento (a num. 552), n'ose pas en déterminer « l'époque fixe.

« Don Tomas Sanchez, dans le *Recueil des poésies* « *castillanes antérieures au XVe siècle*, paraît présu- « mer que ce poème a été composé vers le milieu du « XIIe siècle, ou un peu plus d'un demi-siècle après la « mort du héros qu'il chante.

« Ne pourrons-nous pas néanmoins avancer une « conjecture qui donne encore une plus grande anti- « quité à ce poème? L'intérêt particulier avec lequel le « poète[1] parle constamment du Cid, ce qu'il dit dans ses « derniers vers, comme d'un fait présent et motivé: *Que* « *les filles du Cid sont souveraines de Navarre et d'Ar-* « *ragon, et qu'aujourd'hui les rois d'Espagne sont ses* « *parents*, et mainte autre expression que je n'ai eu ni « le loisir, ni la patience d'examiner minutieusement, « me fait penser que ce n'est point un demi-siècle après « la mort du héros, mais bien durant son siècle même, « que vécut le poète contemporain, son ami et son ad- « mirateur; que ces chants furent composés non vers le « milieu du XIIe siècle, mais bien au commencement de « ce même siècle, ou vraisemblablement encore à la fin « du XIe. Vers le même temps, il paraît qu'il existait un « autre écrit du célèbre Fernand Gonzalès. »

Après une longue et intéressante dissertation sur les théâtres français et anglais, et après un savant parallèle entre leur origine, leurs beautés, et leurs défauts mutuels, l'abbé Andrès, revenant à la littérature espagnole, à son ancienneté et à l'influence qu'elle a eue en général, sur la littérature européenne, et

[1] L'abbé Andrès paraît ici, comme nous, n'attribuer qu'à un seul auteur les *poèmes* sur le Cid!

en particulier sur le théâtre français, s'exprime en ces mots, que nous continuons à traduire fidèlement :

« Dryden, dans son *Essai sur la Poésie dramatique*, dit que Molière, que Thomas Corneille, que
« Quinault et autres auteurs français, avaient imité
« de leur temps quelques tours faciles, et quelques
« graces du théâtre anglais ; mais outre que ce théâtre,
« au temps de Corneille et de Molière, ne jouissait pas
« d'un grand renom, quiconque est un peu versé dans
« l'histoire des lettres du siècle passé, confessera que
« les premiers progrès du théâtre moderne, sont dus à
« la savante imitation que les poètes français parvin-
« rent à faire de l'espagnol. Qui ne sait que la pre-
« mière tragédie du théâtre moderne, *le Fameux Cid*
« *de Pierre Corneille*, est une œuvre de l'espagnol
« *Guillien de Castro*; l'*Héraclius*, du même auteur
« français, nous semble, pour de très plausibles rai-
« sons, avoir été aussi emprunté à Calderon. Du *Té-*
« *trarque* de Jérusalem, Tristan a tiré sa *Mariana*,
« que Voltaire a copiée dans sa pièce du même nom ;
« et toutes les tragédies du jeune Corneille peuvent
« s'appeler des traductions ou des imitations de l'espa-
« gnol. De cette manière, le théâtre espagnol, quoique
« d'un goût peu sain, et encore incorrect par les
« formes de l'art, a, en quelque sorte, donné le jour à
« la tragédie moderne. De la même source dérive pro-
« bablement la première comédie qui se fasse encore
« lire avec plaisir de nos jours. Le *Menteur* de Cor-
« neille peut être regardé, comme comédie, avec le
« même respect et la même estime accordés au Cid.

« Mais cette comédie, ainsi que le confesse franche-
« ment son propre auteur, n'est pas autre chose, en
« partie, qu'une traduction, en partie une imitation de
« la pièce espagnole la *Verdad Sospechosa*, la *Vérité*
« *douteuse*, par don Giovani d'Alarcon. Le succès
« qu'obtint cette pièce sur le théâtre français, encou-
« ragea l'auteur à essayer, avec une heureuse habileté,
« d'introduire dans la littérature de sa nation, les
« richesses de l'étranger; et il se décida, dès-lors,
« ainsi qu'il l'avoue lui-même, à ne pas s'en tenir
« au *Menteur*, comme à un dernier emprunt ou à un
« dernier larcin faits aux Espagnols. A cette époque,
« il composa sur la comédie de *Lopé de Véga*, *Amar*
« *sin saber à quien*, *Aimer sans savoir qui!*.... la suite
« du *Menteur*; enfin, le *Festin de Pierre* de Molière est
« tout espagnol, et la *Princesse d'Élide*, du même, n'est
« pas autre chose qu'une copie de *Dédain pour Dédain*,
« *Desden con Desden*, de don Agostino Moreto. On
« voit ainsi que le théâtre espagnol peut, en quelque
« sorte, être regardé comme la première et la véritable
« source des drames, tragédies et comédies modernes,
« et qu'enfin de lui date l'éclat primitif du théâtre
« actuel. Mais pourtant (ajoute l'abbé Andrès) il
« n'en faut pas moins confesser que toute la gloire et
« le bon goût théâtral, sont dus entièrement aux
« poètes français. Ni Shakspeare, ni Johnson, ni Véga,
« ni Castro, ni Calderon, ni tous les autres poètes
« anglais et espagnols réunis, ne parviendraient à ba-
« lancer le mérite dramatique du grand Corneille.
« Avec lui, on commença à connaître le prodigieux
« effet d'une bonne tragédie, et Corneille, sans con-

« tredit, doit être vénéré de toutes les nations, comme « le véritable père du théâtre moderne. » (Abbé Andrès, tome I, pag. 442, 452.)

« La plus belle œuvre des poètes dramatiques espa-« gnols (ajoute, tom. II, p. 302 de son excellent ouvrage, « l'abbé Andrès, à propos du théâtre français, auquel « il revient encore après de longues digressions sur le « mérite du théâtre espagnol), la plus belle œuvre des « poètes espagnols, a été le théâtre français, lequel, « comme nous l'avons prouvé ailleurs, peut avec raison, « se considérer comme formé sur la scène castillane. « Aussi, les poètes espagnols, les poètes grecs, beau-« coup plus que les auteurs français antérieurs, furent-« ils les premiers éléments qui servirent de guides au « grand Corneille, pour ouvrir une nouvelle route à la « gloire du Théâtre.

« Corneille alors s'adonnait avec ardeur à la comédie, « et y réussissait plus heureusement, y obtenait de plus « grands succès que tous les autres poètes français qui « l'avaient précédé, et même qu'aucun auteur contem-« porain. Mais, monseigneur de Challons lui ayant con-« seillé la lecture des auteurs dramatiques espagnols, « il fut si enchanté des traits de beautés qu'il découvrit « dans *Guillien de Castro*, *Gugliel-mo di Castro*[1], que, « peu de temps après, il voulut faire représenter sur le « Théâtre-Français, le *Cid*, tragédie espagnole de son « poète favori.

« Ce fut alors que la scène française vint à changer

[1] Un lyonnais, M. de Rocheffort, a écrit un opéra du Cid, qui ne nous est pas encore connu.

« d'aspect, et que de triviale, désordonnée et grossière « qu'elle avait été jusqu'à cette heure, elle parut tout-à- « coup changée en une noble matrone, vêtue richement « d'habits de fêtes, et pleine de décence et de majesté. A « peine le *Cid* fut-il récité sur le Théâtre-Français, qu'il « se manifesta une grande commotion, et un enthou- « siasme universel dans tous les esprits de la nation, la- « quelle commença seulement alors à comprendre le but « du théâtre, et à connaître les véritables beautés dra- « matiques. La représentation du *Cid* forme l'époque de « la première gloire du Théâtre moderne; mais je con- « fesse, que je ne puis voir avec grand plaisir l'infante, « le roi et autres personnages insignifiants du *Cid*, qui « n'ajoutent rien à l'intérêt de la fable, et ne conser- « vent pas assez les lois de la décence et de la dignité.

« Je ne saurais louer également certaines subtilités « d'esprit, et certains jeux de mots qui reçurent, à « l'époque, les applaudissements universels, mais qui « sortent des règles du bon goût, et n'appartiennent « pas à la vraie éloquence. J'y trouve même beaucoup « de basses expressions, peu conformes au style noble « et sublime que se forma dans la suite Corneille. . .

. . . .

. . . .

« Après avoir donné dans le *Cid* un heureux essai « de sa force tragique, Corneille s'abandonna à son « propre génie, et fit voir au monde sa surprenante « fécondité, en produisant *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, « *Rodogune*, *Héraclius* et autres chefs-d'œuvre de « poésie dramatique; et si dans le *Cid* on remarque trop « encore l'informe état dans lequel se trouvait alors le

« théâtre et la source espagnole d'où dérive cette tra-
« gédie; dans *Horace*, on reconnaît un théâtre plus
« formé, plus de régularité dans toutes les scènes, plus
« d'égalité dans le style et dans la versification, et on y
« observe une origine romaine, plus noble, plus pure,
« plus féconde en beaux traits, et en nobles sentiments.
« Si bien que les plus éloquents passages de ce livre,
« semblent trouver un nouveau lustre et une splendeur
« plus vive dans les mains de la poésie française. (Traduit
« de l'italien, du livre *D'ell origine progressi e Stato*
« *atuale d'Ogni litteratura*, dell abate don Giovani
« Andrès; Parma, de la stamperia reale; 2 vol. in-4.) »

Nous reviendrons ici à M. Viardot, à qui nous devons tant de plaisir et de lumières, au milieu de nos recherches si souvent embarrassées ou interrompues. Pag. 117 de son beau livre, il définit en ces termes l'origine de la poésie espagnole : « On peut dire de la langue « castillane qu'à peine née, elle balbutia des vers!

« La première parole que l'on ait recueillie d'elle est
« un poème, *le poème du Cid*. C'était dans la moitié du
« XIIe siècle, soixante à quatre-vingts ans après la mort
« du héros. L'Europe chrétienne était encore ense-
« velie tout entière dans les ténèbres du premier âge;
« nulle part une langue formée; nulle part une étincelle
« d'esprit créateur, une trace d'imagination ou de bon
« goût. Quelques chroniques en latin barbare formaient
« toutes les richesses littéraires. L'Italie elle-même som-
« meillait encore, endormie au bruit des querelles théo-
« logiques, et cependant un poème apparaît en Espagne,
« un poème où se découvre, dans les détails, une for-
« mation très avancée du langage, et dans l'ensemble

« quelque chose d'homérique, non point par la gran-
« deur de l'exécution, car ce n'est, à vrai dire, qu'une
« chronique rimée, mais par les proportions de l'œuvre
« et le choix du sujet. Comme dans le poète grec, c'est
« une épopée nationale; c'est une victoire de la croix
« sur le croissant; c'est enfin l'Espagne chrétienne
« personnifiée dans le plus illustre et le plus populaire
« de ses guerriers.

« L'auteur[1] de ce précieux monument littéraire est
« resté jusqu'à présent inconnu. Quant à la date éloignée
« qu'on assigne à son œuvre, mille témoignages la dé-
« montrent, et ne permettent aucun doute sur cette
« antiquité. Dans le *Poème du Cid*, on peut dire que
« l'imitation des Arabes se touche au doigt. Il est écrit
« en longs vers irréguliers de dix à seize syllabes, et ce
« qui distingue cette poésie informe de la prose, c'est
« l'emploi du *monorime*, ou rime sinon unique au moins
« redoublée, et soutenue autant que le poète peut
« trouver de consonnances. Il y a dans les divans
« arabes, des pièces écrites tout entières sur une seule
« rime; dans le *poème du Cid*, la rime est quelquefois
« soutenue pendant dix à vingt vers. . . . . . .
« . . . .
« . . . .

« Moins d'un demi-siècle après l'apparition de ce
« *Poème du Cid*, la langue et la poésie espagnoles
« avaient fait des progrès rapides et marqués. . . .
« . . . .
« . . . .

[1] M. Viardot ne dit point *les auteurs*, mais bien *l'auteur*.

« On est fort embarrassé pour assigner une date à « l'origine des *Romances*, et j'avoue qu'il est facile de « contester la haute ancienneté qu'on leur accorde gé- « néralement.

« Quelques-uns voudraient les faire naître vers le mi- « lieu du XIIe siècle; c'est-à-dire en même temps que le « *Poème du Cid*, et un peu avant les *Trobas* provençales. »

. . . .

Ici, M. Viardot établit une différence entre l'ancienneté des *Romances du Cid* et le *Poème du Cid*, qu'il regarde comme très antérieur à ces premières. Nous ne pouvons admettre cette différence que M. Viardot lui-même, semble, plus loin, sinon combattre, au moins atténuer en citant l'opinion de quelques historiens espagnols, entre autres Juan de la Encina, qui supposent que le *monorime* a pu avec les diverses modifications subies par la langue espagnole, être remplacé dans les romances nationales, même les plus anciennes, par la rime *assonnante*, qui caractérise la plupart des romances historiques d'une origine présumée plus moderne.

Plus loin, enfin, M. Viardot établissant un parallèle très judicieux entre les divers genres de *romances* qu'il désigne sous les divers titres de *Mauresque*, *Pastoral*, *Historique et Burlesque*, cite le *Desafio del Cid*, comme un des plus *anciens*[1]. (Ce poème fait partie de notre collection.)

. . . .

[1] Voir la note, plus loin.

A ce brillant tableau de deux critiques en renom, nous ajouterons quelques réflexions que le voisinage des populations méridionales de la France et de l'Espagne, les affinités de tempérament et d'imagination, les mêmes influences du sang et du climat, et celles de l'invasion mauresque nous suggèrent !!!

Nous avons eu sous les yeux des poésies provençales, des recueils, des cantiques et des chansons galantes; eh bien! toujours la même forme de rythme, la même naïveté de pensée, et jusqu'aux consonnances de la rime, sont venues nous fortifier dans notre opinion, que les Pyrénées séparaient à peine, ou plutôt, ne séparaient nullement deux langues et deux poésies sœurs jumelles, ayant pour origine les mêmes causes, les mêmes influences nées de la même langue corrompue, écloses presque sous le même ciel, et toutes deux filles des troubadours primitifs; muses tour à tour mauresques, castillanes, latines et françaises, dans leurs chants religieux ou guerriers, muses puissantes et indéfinissables dans leurs allures, où, tour à tour, elles se montrent pieuses ou profanes, belliqueuses ou galantes.

Nous n'avons donc pu résister, pour compléter, autant que possible, ce tableau rapide des influences et des causes qui ont présidé à l'établissement de la langue espagnole, nous n'avons pu résister au plaisir de citer aussi quelques fragments empruntés à l'excellent cours de littérature de M. Villemain. Le célèbre critique s'exprime ainsi, pag. 26, 1er vol.

« La langue des troubadours, plus répandue que celle « des trouvères, par sa communication avec l'Es- « pagne, n'avait pas produit, non plus, un de ces grands

« ouvrages qui dominent les siècles. Sans doute, le « *Romancero* du Cid est une brillante épopée du hasard et du génie populaire. Cette foule de *Romances* « inspirées dans le XIIIe et le XIVe siècles, offrent « d'étonnantes beautés que nous traduirons, mais il « n'y a point là l'œuvre unique d'un grand génie. C'est « l'esprit espagnol, et non pas un homme né de l'Espagne, mais supérieur à elle qui l'élève à sa suite. » (VILLEMAIN, *Cours de Littérature française.*)

Nous différons, comme nous l'avons dit ailleurs, entièrement d'opinion sur cette origine des Romances du Cid, que l'uniformité de rythme, de couleur, et cet égal mélange de naïveté et de force, et jusqu'aux taches de goût qui s'y rencontrent, nous ont toujours fait regarder comme la production d'un seul, et tout au plus de deux de ces poètes nomades, religieux et chevaleresques, qui furent à la naissance des principales langues européennes, appelés romanciers et troubadours.

Mais les jugements d'un écrivain de l'importance et du mérite de M. Villemain, sont trop puissants pour qu'ils ne nous soient pas encore très précieux; et le lecteur, sans doute, nous saura quelque gré de leur avoir donné, ici, la place d'honneur qui, dans notre sujet comme dans la littérature universelle, leur appartient de droit.

Ceci dit en passant, et sans autre digression, nous allons nous borner à emprunter encore, au hasard, quelques-uns des aperçus éloquents et judicieux de l'auteur de *Lascaris*... toujours à propos *du Romancero du Cid*, et de l'origine de la langue et de la poésie espagnoles.

Ajoutons pourtant que ce que M. Villemain établit, plus loin, sur l'origine de la langue du Dante et du Tasse, nous paraît très applicable aussi à la langue espagnole. En parlant des envahissements de l'Italie par les peuples Germains, M. Villemain dit :

« Les Allemands sont des étrangers, des ennemis « qui montent la garde en Italie et ne s'y naturalisent « pas. L'esprit fier et brillant des Italiens s'indigne « d'obéir à ces lourds dominateurs, ou repousse leur « jargon du nord; et des ruines du latin se forme cet « élégant idiome que bientôt le génie du Dante va « frapper en bronze pour l'avenir !! »

. . . .

En Espagne, les Maures, les rois de Grenade, les mœurs et l'architecture, la langue poétique de l'Orient répondent à l'occupation de l'Italie par les peuples du Nord. Et nous pourrions suivre, dans la langue primitive (le latin), les mêmes transformations, les mêmes essais, des influences presque analogues, enfin, toutes les altérations et le long et pénible développement de la langue maintenant la plus poétique, la plus harmonieuse d'Europe !! Qui osera nier que dans l'espagnol les sons gutturaux, la hardiesse des images, et enfin, nn mélange constant de grace et de force, de grandeur et de simplicité ne soient un reflet de l'alliance des deux langues mauresque et latine !! Mais n'envahissons pas le domaine des linguistes, ce qui serait beaucoup trop au dessus de nos forces, et revenons aux jugements de M. Villemain, sur le *Romancero* et ses naïfs *poèmes.*

M. Villemain continue ainsi, au sujet de l'origine de la langue espagnole et de sa poésie :

« C'est dans les chroniques et les romances espa-« gnoles que l'on voit bien tout ce que la langue natio-« nale met de vérité dans la peinture du moyen-âge. « Les récits latins sont menteurs par la forme, à moins « qu'ils ne soient très barbares, et que leur barbarie, « simulant la vie rude de ce temps, ne laisse per-« cer les mouvements de l'idiome vulgaire. Les vieux « monuments en langue espagnole, montrent seuls à « nu et avec une admirable vivacité de couleur, cette « vie chrétienne du moyen-âge, entremêlée à la vie « arabe, cette ardeur religieuse, et, en même temps, « cette tolérance née d'une sorte de générosité cheva-« leresque, et qui céda plus tard à la cruauté politique. « Le roi don Sanche va se confier à l'hospitalité et aux « médecins du roi maure de Cordoue. Tolède, con-« quise par les Espagnols, garde la grande Mosquée. Les « Maures se font chevaliers comme les Espagnols, et « ceux-ci deviennent savants et mathématiciens comme « les Maures. Ce curieux spectacle de deux peuples « tour à tour conquérants et conquis, se communi-« quant toutes leurs idées, et ne se mêlant pas, se « ressemblant de génie, et invinciblement séparés par « la religion; voilà ce que nous étudierons dans les « récits espagnols, depuis le vieux poème du Cid, « jusqu'aux chroniques de la guerre de Grenade. »

Dans le second volume de son excellent livre, M. Villemain poursuit ainsi sa savante investigation :

« Est-ce à l'époque de cet établissement des Goths « qu'il faut reporter l'origine de la langue espagnole?

« Doit-on supposer avec un savant célèbre que cette « langue dérive d'une *langue romane, uniformément* « *parlée dans l'Europe du Midi?* ou ne faut-il pas « croire plutôt qu'elle naquit de la lutte, du mélange « de la langue latine, anciennement naturalisée en « Espagne, avec quelques restes d'anciens idiomes, et « la langue des envahisseurs ? Cette seconde hypothèse « est, je crois, la seule vraisemblable, du moins pour « les parties des Espagnes qui ne touchent pas au « Midi de la France! Il est visible que les éléments « barbares qui se mêlaient à la langue romaine, étant « divers, l'altération ne devait pas être uniforme; une « cause particulière voulait qu'en Espagne ce type « romain se défendît longtemps et laissât de très fortes « empreintes dans la langue nouvelle.

« Encore aujourd'hui, en espagnol comme en italien, « on peut écrire *plusieurs lignes qui seraient à la fois* « *latines et modernes*. Quelque chose a dû rendre le « latin plus puissant et plus durable en Espagne que « partout ailleurs ; c'est le pouvoir et l'action législa- « tive des évêques. »

Nous ne suivrons pas M. Villemain dans ses savantes recherches sur le *roman* primitif et *rustique* qu'il nous montre se modifiant selon ses diverses fusions avec les populations du Nord ou du Midi, tour à tour un mélange d'idiomes celtiques et de latin corrompu, qui se manifeste à dater des VIIe et VIIIe siècles.

Selon M. Villemain, il est prouvé qu'un Espagnol et un Italien s'entendaient alors parfaitement. Nous croyons, nous, qu'un Espagnol et un Italien du XIXe siècle, s'entendraient peut-être avec plus de peine,

mais enfin parviendraient souvent à se comprendre.

Quoi qu'il ait été dit sur un si vaste sujet, nous hasarderons quelques opinions.

La langue *romane* qui, malgré son étymologie, n'a rien de commun avec la littérature romantique ; la langue romane, qui dérive de *roman* ou de *romancé*, fut, à son origine, un idiome particulier aux peuples méridionaux, à commencer par les populations méridionales de la France, la Catalogne (le *catalan* actuel n'est-il pas le roman rustique abâtardi?), l'Espagne, l'Italie et la Sicile. Partout le roman ou la langue des troubadours éclot sous l'influence de l'éloquence latine, et subit les diverses et merveilleuses phases de transformation que les envahissements successifs de son sol par les hordes barbares du Nord, et par les peuplades de cette même Afrique, naguère, elle aussi, latine et catholique... que ces envahissements successifs, ces chocs de culte, de mœurs et de langage viennent tour à tour corrompre ou réformer!! Mais, encore une fois, ce tableau et ces parallèles sont presque hors de notre cadre et trop au dessus de nos forces. Laissons la place à une éloquente plume dont les moindres jugements sur notre sujet seront ici de la plus haute importance. Comme appui à ce que nous avons avancé, M. Villemain cite un poème d'*Alexandre*, au XIIe siècle où, dit-il, *on trouve des lignes entières qui sont provençales*... Et il ajoute :

« *Tout cela, vous le voyez, n'est que du latin plus* « *ou moins altéré.* Enfin, dit ailleurs, M. Villemain, « les langues valencienne et catalane étaient évidem- « ment identiques avec notre langue provençale.» (*Cours* « *de Littérature*, tom. II, pag. 79.)

« La langue catalane ou *provençale* était parlée dans « la Catalogne, dans la Navarre, et dans l'île Majorque. « Un autre *roman*, devenu le fond de l'espagnol mo- « derne, était usité dans la Castille. »

A cela nous ajouterons encore que l'espagnol, l'italien, le portugais, le catalan, et jusqu'aux *patois* provençal sont autant de langues sœurs, d'idiomes *synthétiques*, ayant une connexion irrécusable une même origine, la même source, à la fois, le latin et le *roman*, ou la langue des troubadours.

Maintenant, laissons parler une dernière fois M. Villemain, sur notre principal sujet, que nous avons peut-être trop longtemps oublié, pour discuter sur l'idiome auquel nous le devons.

« Quoi qu'il en soit, dit l'illustre professeur, (pag. 28, « tom. II de son *Cours de Littérature*), l'époque où « l'idiome national, qui semblait submergé sous la « conquête arabe, prit un caractère, ne remonte « pas au delà du XI siècle; c'est alors que vous voyez « les souverainetés chrétiennes se dégager du milieu « des Maures, grandir, se fortifier; c'est alors que pa- « raît *ce grand Cid*, dont le nom remplit toute l'his- « toire d'Espagne, en fait, longtemps, tout le merveil- « leux et toute la poésie. Cependant, il ne semble pas « qu'il se soit conservé des monuments, en langue « vulgaire, tout-à-fait contemporains du Cid; le poème « du Cid qui, par la simplicité du récit et la barbarie go- « thique du langage, paraît plus ancien que les *Ro-* « *mances* espagnoles, n'est peut-être que du XIII[e] « siècle. C'est vers ce temps que la monarchie castillane « s'affermit. Alphonse-le-Sage, qui monta sur le trône

« en 1252, protège et cultive les sciences au milieu
« d'un règne agité [1].

« Quoi qu'il en soit, c'est de ce prince et de son « règne que datent les progrès de la langue espagnole « vulgaire, *du roman* espagnol ; car, remarquez-le « bien (dit M. Villemain, pag. 85, tom. II de son « *Cours*), cette expression de *Roman*, qui n'indique « pas l'unité des formes, mais l'unité d'origine, s'ap- « plique à toutes les langues du Midi. En 1220, Jac- « ques Ier, prince de Catalogne, avait défendu à ses « sujets la lecture des livres saints en langue romane; « Alphonse-le-Sage, au contraire, fit traduire la Bible « en *langue romane*, c'est-à-dire en castillan ; car le « même mot indique ici deux dialectes fort différents.

« Le *Romancero*, cette espèce d'Iliade populaire que « le goût de notre siècle admire avec raison, appartient « à une époque plus récente, au moins dans sa forme « actuelle.

« Les pièces éparses qui le composent ont été retou- « chées et refaites, *peut-être dans le XVe siècle.* On y « trouve des allusions mythologiques peu conformes à « la simplicité chevaleresque et chrétienne des premiers « temps. Mais il n'est pas moins vrai de dire que ces « chants populaires sont un des monuments les plus « originaux du génie moderne dans le moyen-âge. Dif- « ficilement on trouverait une poésie qui, sous la « négligence du mètre et du langage, eut plus de viva- « cité; et, malgré quelques traces d'affectation et quel-

[1] Alphonse croyait avoir découvert la pierre philosophale, et consigne sa découverte dans un poème de sa composition.

« ques jeux de mots dont nous ignorons la date, nulle
« part la simplicité des mœurs primitives, ce mélange
« de générosité et de férocité, n'est plus remarquable
« et plus intéressant par le contraste.

« Ces Romances, nous l'avons dit, sont loin d'être
« le plus ancien témoignage qui nous reste du Cid.
« Peut-être ne sont-elles, en grande partie, que des
« fragments altérés de quelque grand poème perdu!
« Les exploits du Cid avaient été racontés par les
« Maures comme par les Chrétiens, on dit même que
« ce héros qui, dans les vicissitudes de sa vie, tira
« plus d'une fois l'épée pour les ennemis de sa foi,
« avait, près de lui, deux écuyers musulmans qui
« furent les premiers historiens de sa vie. Ces récits
« furent répétés et traduits; telle est l'origine vraisem-
« blable d'un fragment sur le Cid, fort antérieur *aux*
« *Romances*, si l'on en juge par la rudesse de la ver-
« sification et du langage. (Pag. 86, *Cours de litté-*
« *rature.*) »

M. Villemain établit ensuite une distinction formelle, à propos de l'antiquité de ces poésies castillanes, entre *les poèmes du Cid* et le recueil *des romances du Cid* ou *le Romancéro*, distinction que nous ne pouvons admettre ici, la croyant inexacte en ce sens, que les *poèmes du Cid*, ne sont autre chose, à nos yeux, qu'un fragment plus ou moins complet et modifié du *Romancéro* général; attendu aussi que les parties éparses dans divers recueils de ces poèmes sur *le Cid*, ainsi que toutes les autres *Romances* empruntées *au Romancero général*, varient dans toutes les éditions modernes, où l'idiome primitif a été, en quelque sorte, *modernisé.*

M. Villemain développe ainsi son aperçu critique sur le *Romancero* du Cid (tom. II, pag. 95, *Cours de Littérature*) :

« Le recueil des Romances, doit, dit-il, exciter un « vif intérêt. Il abonde en traits poétiques; souvent « on y retrouve aussi les traces de cette nature inculte « qui éclate dans le poème, et qu'a défiguré plus « tard la galanterie chevaleresque. Je le dirai cepen- « dant, ce *Romancero* formé de chants accidentels, « recueillis et remaniés à diverses époques, me paraît « un des arguments que l'on peut opposer à ceux qui « donnent à *l'Iliade* une origine semblable. »

Ici, M. Villemain, dont nous ne partageons pas l'opinion sur l'origine du *Romancero*, qu'il croit l'œuvre de plusieurs poètes ou troubadours, (et que le parallèle même qu'il établit semble réfuter); ici, M. Villemain convient lui-même que le *Romancero* est formé de *chants accidentels*, *recueillis et remaniés à diverses époques*.

C'est ce que nous disions plus haut, et ce qui nous fait persister à regarder comme erronée toute distinction émise entre l'époque de l'apparition *des poèmes du Cid* et *des Romances*.

M. Villemain nous semble traiter trop sévèrement le traducteur allemand *Herder*, dont il dit cependant : « *L'écrivain étranger qui, par ses éloges et ses traduc-* « *tions, a jeté le plus d'éclat sur les Romances*, etc. »

Nous avions pensé, nous, qu'il n'existait pas en France, sur *le Romancero* ou *les Romances espagnoles*, de monument aussi complet, aussi remarquable que celui élevé par *Herder* à la littérature étrangère! le seul travail

que nous lui comparerions, sur le rapport de la fidélité d'imitation et de la vérité de couleur locale, serait encore celui du chevalier *Regnard.*

« C'est dans le castillan du XIIIe et du XIVe siècles « (dit formellement M. Villemain) que sont écrites les « Romances du Cid.

« Le Cid, son histoire est à la fois authentique et « romanesque; etc. . . . .
« . . . .
« . . . .

« Le Cid est un héros intermédiaire entre la fable et « l'histoire; ses grands exploits, ses conquêtes, sa fière « indépendance de la suseraineté de Castille, tout cela « est historique; en même temps, le *Romancero* fait « du grand capitaine, un chevalier errant qui sauve « l'honneur des femmes, et punit la déloyauté. La gran« deur historique et l'idéal du roman chevaleresque, « voilà le Cid dans *le Romancero.*» (Tom. II, pag. 105, *Cours de Littérature*).

M. Villemain termine ses investigations critiques si éclairées et si éloquentes, sur les Romances du Cid, en regrettant que le grand Corneille ait connu imparfaitement cette littérature. Nous avons dit quelque part que nous pensions le contraire, et nous persistons dans cette opinion.

Nous avons fait, sans doute, de trop nombreux larcins à l'excellent ouvrage du grand prosateur français, sans contredit l'un des plus corrects et des plus élégants critiques de la littérature du XIXe siècle, pour ne pas éprouver ici le besoin de le remercier du plaisir que son livre nous a fait éprouver, et des lumières

qu'il a jetées dans l'obscurité de notre marche d'apprenti explorateur!! Nous sommes heureux de consigner ici ce témoignage de notre sincère admiration et de notre profonde reconnaissance pour l'illustre auteur du *Cours moderne de Littérature française* . . . . .
. . . .

Ce fut au milieu de l'accomplissement de la rude tâche qu'il s'était imposée, que l'auteur de cette nouvelle traduction connut les seules publications françaises qui puissent donner une idée approximative du mérite de ces poésies castillanes, dont quelques-unes remontent au XIIe siècle.

Les plus minutieuses et les plus nombreuses recherches n'ont pu, malheureusement, l'amener à être possesseur d'une collection complète du *Romancero*, livre excessivement rare en France, en Espagne même; la plupart des petits poèmes désignés sous le titre de *Romances*, étant disséminés et épars dans d'immenses recueils de chroniques et légendes, des temps chevaleresques de l'Espagne.

Mais un livre publié à Londres, sous les auspices d'un réfugié espagnol, et sous le patronage de l'éditeur Depping, en 1825, 2 vol. in-12, est venu suppléer à l'absence de matériaux presque indispensables à un travail plus complet, et aider l'écrivain à remplir les lacunes de cette publication. Il s'est donc décidé, pour lui donner une importance plus réelle aux yeux des linguistes et des critiques modernes, et des bibliophiles, il s'est décidé, à adjoindre à sa traduction, la plupart des poèmes castillans qui, en dehors même de l'histoire

du Cid, peuvent offrir aux lettres, en général, une idée plus développée de la littérature espagnole à son berceau!

Et ici, en passant, qu'il lui soit permis de mentionner de quelle utilité lui a été, dans ses recherches et dans l'achèvement de ce livre, la connaissance de la langue latine, cette clé indispensable de l'étude des langues vivantes, dont les diverses modifications, dont les innombrables phases et transformations font, comparées aux idiomes modernes du même pays, des langues souvent si différentes et comme étrangères! Ainsi, du français de nos jours, et du français de Montaigne, de Rabelais, de Froissard, de Commines, d'Alain Chartier, etc.; ainsi du patois provençal qui, dans son affinité avec la langue italienne et l'espagnole, nous semble comme un premier reflet de la langue française dans sa primitive naïveté; ainsi, de presque tous les patois des provinces françaises qui sont autant de chaînons originaires, entre les langues vivantes des nations européennes; chaînons qui se rattachent tous au même anneau, à la même source, à la langue mère, c'est-à-dire la langue latine! Et il en est de même, sans doute, pour toutes les langues vivantes, comparées aux idiomes anciens : d'où il faut conclure que l'étude du latin est sinon indispensable, au moins d'une grande utilité à tous les hommes d'étude!

Revenons à M. Creusé Delessert, dont une trop longue, mais naturelle digression nous a éloignés quelque temps.

« Rien ne ressemble moins, » dit cet écrivain, « à ce « qu'on entend ordinairement chez nous par *Romances*,

« que la plupart de ces *romances*[1] espagnoles dont l'en- « semble a, dans son antiquité, une forme et une phy- « sionomie si neuve. Il ne s'agit pas seulement ici des « amours et des premiers hauts faits du Cid, comme « dans l'immortelle et incomparable tragédie de notre « grand Corneille.

« Tout ce sujet, d'ailleurs si différemment traité et « présenté ici dans sa simplicité primitive, est renfermé « dans le premier des six livres de cet ouvrage! Voici « la vie poétique du Cid, toute sa noble vie, jusqu'à son « dernier jour, chantée par ses compatriotes, et presque « par ses contemporains.

« Il y a peu de circonstances qui puissent détruire « entièrement l'intérêt d'un tel recueil; et si, au milieu « d'une guerre terrible, plusieurs de nos généraux ont « cherché à ajouter des respects et des hommages à « ceux que l'Espagne a rendus au Cid, combien ce mo- « nument si ancien, élevé à sa gloire, n'est-il pas partout, « à jamais, digne de l'attention des ames élevées.

« C'est ce qui m'a fait penser que la lecture de cet « ouvrage ne paraîtrait pas une distraction trop dispa- « rate, au milieu des pensées sérieuses qui nous oc- « cupent, et des espérances qui nous consolent.

« On n'est pas tout-à-fait d'accord, même en Espagne, « sur le lieu et sur l'époque de la naissance du Cid; « les uns le font naître près de Burgos, au château de « Bivar[2], mais il semble qu'il ne devrait pas rester d'in-

[1] *Romancé* est masculin en espagnol, et signifie un poème, un chant historique, une chronique.

[2] C'est Vibar dans le texte.

« certitude à ce sujet, d'après l'inscription suivante,
« qu'on peut lire à Burgos :

« *Ici eut sa maison et naquit, en* 1026, *Rodrigue* « *Diaz de Vibar, appelé le Cid Campéador. Il mourut* « *le* 7 *février* 1099. *Son corps fut transporté au monas-* « *tère de Saint-Pierre-de-Cardenia, près de cette ville;* « *laquelle, pour perpétuer la mémoire du lieu où reçut* « *le jour un de ses enfants, le héros de Burgos, érigea,* « *sur les ruines anciennes, ce monument, l'an* 1784, « *sous le règne de Charle III.* » *Romances du Cid, imitées de l'espagnol*, par M. Creusé Delessert.

Plus bas, M. Delessert suppose que son héros a bien pu naître, comme l'affirment quelques historiens, dans le château de ses ancêtres à Vibar, près de Burgos.

Voici, quelques lignes plus loin, comment M. Creusé Delessert raconte lui-même, quel plaisir il éprouva à la lecture d'une traduction française des poèmes espagnols, auxquels son vers, simple et harmonieux, allait, plus tard, donner comme un nouveau charme.

« Je serais trop content du succès du livre que je « publie, s'il causait, à ses lecteurs, la dixième partie « du plaisir que j'éprouvai la première fois que je lus « ces Romances. Encore ne fut-ce *que sur une traduc-* « *tion en prose française* qui est cachée, et comme « perdue dans les derniers volumes très peu estimés « de la Bibliothèque des romans. (Décembre 1782; « juillet 1783, principalement, et octobre 1784). Cette « traduction, dont j'ignore l'auteur, offre plus d'é- « nergie que de correction. Mais, qu'était pour moi la « correction, au milieu des beautés plus originales, « plus naïves, plus touchantes les unes que les autres,

« que cette traduction me faisait connaître. Peu de « livres m'ont fait une aussi vive impression...... Dès ce « moment, je formai le projet de dégager cet or si pur « du sable qui le couvre quelquefois, et d'offrir à « ma patrie, une *imitation* des romances du Cid, pro- « duction d'autant plus singulière, qu'elle est le fruit « de plusieurs siècles, le travail de plusieurs hommes; « étrange Iliade qui n'a point d'Homère; création ad- « mirable de je ne sais combien d'Alcées et de Pindares « inconnus. »

L'enthousiasme et l'admiration du spirituel imitateur des *Romances* du Cid, ont été partagés par l'auteur de la traduction présente; seulement, plus hardi ou plus heureux peut-être que M. Delessert, c'est à l'original espagnol seul, après l'avoir lu et relu, qu'il doit toutes les parties de son travail!

Dans sa faiblesse et dans sa témérité, il n'a voulu d'autres guides, d'autres secours que sa persévérance, redoutant même involontairement de laisser, dans son œuvre, comme un reflet servile de celle d'autrui!

D'ailleurs, ayant eu la prétention de faire une traduction exacte, il n'a dû songer, lui, un seul instant, à *dégager l'or si pur du sable qui le cache quelquefois.* Son travail achevé, seulement, il a comparé, et loin de se sentir découragé par ces investigations qui semblaient devoir lui déceler, à chaque ligne, à chaque page, sa témérité et son inexpérience, il s'est trouvé, au contraire, qu'il a puisé, comme un nouveau véhicule et de nobles encouragements, dans les forces même de ses adversaires.

M. Creusé Delessert compare, page 9, dans sa pre-

mière préface, la première Romance des poèmes du Cid, telle qu'elle existe dans la Bibliothèque des Romans avec la traduction, d'après le texte de Herder, par M. Sismondi, et je suis bien hardi, sans doute, moi, de venir, le texte à la main, prouver que le traducteur de la Bibliothèque des Romans, MM. Sismondi, Herder et M. Delessert lui-même, ont commis à peu près la même erreur, en nous montrant don Diègue serrant, avec *de forts liens*, *les bras et les mains de ses enfants*, *et de Rodrigue lui-même*; en donnant enfin au verbe *appretar* une acception, un sens qu'il ne pouvait avoir dans cette situation. Le traducteur de la Bibliothèque des Romans a dit :

« Enfin, don Diègue secoua la charge de tant d'idées « cruelles, et fit venir ses fils. Il ne leur fit pas entendre « un mot; il leur prit seulement les mains à tous, et « les *leur serra avec de forts liens*, qu'ils souffrirent, « quoique avec des larmes ils lui demandassent grace. »

M. Sismondi, lui, fait joindre les mains aux enfants de don Diègue, et je préfère encore, je l'avoue, l'erreur des liens à la sienne.

Je me rappelle avoir vu, quelque part, un tableau d'un peintre honorablement connu, de M. Leheman, je crois, représentant cette même scène; c'est-à-dire, le vieux don Diègue au milieu de ses fils, essayant, malgré sa faiblesse, et presque aveugle, de lier leurs mains « *avec de forts liens!* »

L'erreur du peintre, comme celle des traducteurs, me frappa soudainement! Outre l'idée d'invraisemblance qui me choquait vivement, j'avais présent à ma mémoire le texte lui-même, et le texte, en cet endroit,

parle de coutumes impies de la *Chiromancie*, de ces *signes sacriléges* que la *magie*, cette science *maudite*, plaça plus tard dans le *fond* de la *main* des *hommes*; *science infâme qui n'était point encore inventée*, ajoute le texte.

Don Diègue prit donc dans ses mains, et alternativement, les mains de ses fils, les serra avec tout le reste de ses forces, mais ne les lia point.

Apretar, si nous ne nous trompons, signifie donc seulement *presser*, *étreindre*, serrer de près, etc.

Du reste, citons le texte :

« Mando llamar a sus fijos,
« Y sin decilles palabra,
« Les fue apretando uno á uno,
« Las fidalgas tiernas palmas
« No para mirar en ellas,
« La Quiromanticas rayas,
« Que este fechicero abuso;
« No era nacido en España!
« Mas prestando el honor fuerz as.
« . . . .
« Les apreto de manera,
« Que dijeron « Señor Basta. »

(*Première romance.*)

J'ai traduit ainsi :

« Il fit (don Diègue) appeler ses fils auprès de lui et,
« sans leur dire une seule parole, il s'approcha de
« chacun d'eux, lui pressant le dessous de la main
« droite, non pour chercher, dans ces nobles mains,
« les lignes et figures bizarres qu'y découvre la *Chiro-*

« *mancie* (car cette coutume superstitieuse, sinon « criminelle, n'était pas encore établie en Espagne), « mais pour un tout autre motif; et l'honneur lui « prêtant des forces, il serra leurs mains avec tant de « violence, etc. »

Le chevalier Regnard, dans sa traduction libre et en vers, des *Romances du Cid* (Paris, Ancelin, 1830, 2 vol. in-12, imprimés à Bourges, ouvrage dont le mérite et l'exactitude ne sont peut-être pas assez appréciés), n'a point commis la même erreur, et le texte y est, en plusieurs endroits, fidèlement reproduit sous sa plume habile, malgré toutes les difficultés du rythme. M. Regnard a traduit ainsi :

« Il fait appeler ses enfants,
« Ils viennent, don Diègue en silence
« Prend, examine en plusieurs fois,
« Leurs mains *dont la noble substance*
« *Fléchit et roule sous ses doigts ;*
« Non que dans leurs lignes légères
« Il interroge l'avenir
« Jusqu'en Espagne, ces chimères
« N'avaient encor su parvenir,
« Il y cherche un plus sûr présage.
« . . . .
« . . . .
« Avec force il *saisit*, il *presse*
« De chaque enfant la faible main. »

(*Romances du Cid*, par le chevalier Regnard.)

Apretar, signifie donc bien réellement *serrer* avec force et non lier. Je parlerai ailleurs plus longuement du livre de M. le chevalier Regnard.

Je me borne ici à donner mon opinion sur son travail. Sous le rapport de l'élégance et de la pureté, sous le seul rapport littéraire, je n'hésiterais pas à mettre le livre de M. Delessert bien au dessus du livre de M. le chevalier Regnard; mais sous celui de l'exactitude, pour la concision et la couleur locale, je crois le livre de M. Regnard souvent préférable au beau travail de son célèbre antagoniste.

Mais, revenons à M. Creusé Delessert, dont les appréciations élevées sur les *Romances du Cid* et leurs différents interprètes, méritent une attention réfléchie et particulière. M. Delessert, nous l'avons dit plus haut, a commis l'erreur du traducteur de la Bibliothèque des Romans. Nous lisons dans son livre 1er, page 2.

« Diègue ne leur peignit son affront ni sa peine,
« Mais il lia leurs mains, leurs mains qui fléchissaient,
« Ses fils, qu'il attachait par une étroite chaîne,
« Pleuraient de la subir, mais ils la subissaient! »

Apretar, à ses yeux, a signifié *lier*, *serrer avec des liens*. Et outre le contre-sens, nous persistons à y trouver une invraisemblance bien constatée par le texte lui-même, que nous répétons à l'appui de notre jugement.

« Les fué apprétando uno á uno,
« Las fidalgas tiernas palmas,
« No para mirar en ellas,
« La Quiromanticas rayas.

Mais M. Delessert n'a point voulu traduire, ainsi que l'indique le titre de son ouvrage lui-même. *Les Romances du Cid*, *Odéide imitée de l'espagnol*, 3e édition, avec cette épigraphe : *Une Odéide est le poème qui dit le plus de choses en moins de temps et de place.*

M. Delessert, dont nous sommes un des admirateurs les plus sincères, parle ainsi, page 13 (première préface), de son œuvre et de ses devanciers.

« Jusqu'à cette année, 1814, dit-il (époque de la pre-
« mière publication de *ses Romances du Cid*), jusqu'à
« cette époque, du moins à ma connaissance, l'édition
« la plus complète des Romances paraît être celle qu'en
« a donnée *Herder*... »

M. Delessert connaissait parfaitement le recueil, ayant pour titre : *Romancero y historia del muy valeroso cavallero don Rodrigo de Bivar, el bravo Cid campeador en lengage antigo*, *recopilado por Juan de Escobar*. C'est, (toujours d'après l'opinion de M. Delessert) *sur ce recueil*, que le traducteur anonyme de la bibliothèque des Romans, a composé une suite des *Romances du Cid*; et le même traducteur inconnu de la bibliothèque des Romans, a complété son livre en puisant dans *Il Tesoro escondido* et autres collections de *Romances* ou poèmes castillans. Différente de la traduction que j'offre au public, celle qui a guidé M. Delessert (celle du traducteur anonyme), renferme soixante et dix romances, ainsi que celle de l'allemand Herder, traduite littéralement en vers de même mesure!

La collection des *Romances antigos de Depping*, m'a plus heureusement servi, et complète, autant qu'il était possible, cette vie poétique du Cid!

Maintenant, peut-on traduire *fidèlement*, en vers, dans un idiome moderne, les poésies d'une langue à son berceau!! Ceci me paraît au moins dubitatif! Et malgré l'éloge pompeux que fait M. Delessert du livre du poète allemand *Herder*, tout en convenant que la traduction française existait avant son œuvre, je persisterai dans mon opinion primitive, qu'une traduction en prose et *littérale* peut seule donner une idée exacte, et reproduire, parfois, bien imparfaitement encore, les beautés, les hardiesses, les graces et jusques aux incorrections d'une langue à son origine : M. Delessert ne s'est pas contenté *d'imiter* très heureusement, en plus d'un endroit, *les Romances castillanes*, il a introduit plusieurs *romances* entièrement de sa composition qui, par la forme, comme par le fond, donnent parfois plus d'homogénéité, d'ensemble et de limpidité à son ouvrage (livre tout français), tandis que le recueil espagnol est si incomplet et, en maint endroit, si obscur!!!

Le livre de M. Delessert est donc encore et sera toujours le plus beau monument littéraire élevé en l'honneur du Cid, de ses ancêtres, et de ses descendants!

Il a eu, le premier, le mérite si digne d'envie de montrer du doigt une mine presque inconnue, mine si riche, si féconde, hélas! et si abandonnée encore!!

Quel service rendu à la littérature française, et quels plus nobles échanges peuvent faire entre elles les grandes nations que ceux de la pensée! A de brillants et flatteurs suffrages qui accueillirent le livre de M. Delessert, vinrent se mêler les sifflements de la critique

acerbe, aveugle, prévenue et froide, qui jette sa bave impure sur toute œuvre novatrice!! C'est qu'au XIX[e] siècle même, plus d'un moderne Galilée a pu s'attendre à rencontrer, dans les rangs de la littérature et de la science, de stupides et fougueux Anitus! Et où avez-vous vu un triomphe sans insulteurs?

Mais laissons parler encore M. Delessert dans sa 2[e] préface, ajoutée à la 3[e] édition de son beau livre. Paris 1830; in-8°, chez Delaunay.

« Des occupations très diverses et de longues fonc-
« tions administratives m'ont, pendant beaucoup d'an-
« nées, fait perdre de vue cet ouvrage que, cependant,
« d'assez nombreux suffrages m'ont autorisé à regarder
« comme un de mes travaux les plus heureux. A la
« tête de ces suffrages, je mets, comme je le dois, celui
« des Espagnols, dont plusieurs ont exprimé, à cet
« égard, leur opinion favorable! Je pourrais citer un
« homme de cette nation, placé plusieurs fois au pre-
« mier rang, dans son pays, qui a hautement approuvé,
« avec des expressions que je ne citerai pas toutes, la
« *souplesse* avec laquelle j'ai *saisi*, *traduit*, *conservé*,
« *augmenté le texte original.* »

Plus loin, M. Delessert cite, parmi les Espagnols, admirateurs de son livre, *don Juan Maria Maury*, auteur de l'*Espagne poétique*.

Ce dernier s'exprime ainsi, sur les *Romances du Cid* de notre compatriote :

« Nous remercions, comme Espagnol et comme ama-
« teur de poésie française, M. Creusé Delessert pour
« avoir exercé son talent poétique, sur la série entière de
« ces compositions consacrées au héros de la Castille!

» Nous conviendrons même avoir été étonné, « plus d'une fois, de la manière dont il est parvenu « à rendre les passages les plus chanceux, notamment « dans la lettre de Chimène et dans la réponse du « roi Ferdinand !! » (*Espagne poétique*, tome II, page 11.)

L'auteur espagnol émettant, ailleurs, l'opinion que *les poèmes du Cid* seraient beaucoup plus exactement traduits en prose qu'en vers, continue ainsi :

« Ce sont les *Romances* qui ont fait le mieux con- « naître le héros castillan, elles nous font assister aux « scènes les plus intéressantes de sa vie, à partir de « l'épreuve où un vieillard offensé reconnaît, dans un « de ses fils, un digne vengeur. Nous voyons son inté- « rieur, et l'illusion est d'autant plus forte que rien n'y « décèle l'art. Leur style, sauf la concision de quelques « tours, ne se recommande que par ce naturel continu, « ce manque d'apprêt, du reste inimitable. C'est pour- « quoi quand il se pourrait, à la rigueur, que des vers « soignés en esquissassent le caractère, il nous a paru « plus en harmonie avec la prose. » (Don JUAN-MARIA MAURY, *Espagne poétique.*)

Du reste, M. Delessert est entièrement de l'avis de son apologiste critique, et il dit lui-même, dans sa préface de l'édition de 1830 :

« Pour moi, je n'ai pas eu un moment la pensée *de* « *traduire* ces romances. »

Et plus loin : « La difficulté, très grande peut-être, « était de dégager ces ouvrages étonnants pour leur « temps, et faits pour plaire dans tous les autres, de ce « qui est par trop empreint de la rouille de l'époque, je

« n'ai donc *nullement traduit ces Romances*. J'ai voulu « seulement les *imiter*! »

Ainsi s'exprime M. Delessert, dans sa 2e préface. Plus hardi, plus inexpérimenté et moins modeste que lui, sans doute, nous avons eu la prétention de traduire *ces Romances* aussi exactement qu'il nous a été possible, et non de les imiter! Nous avons reculé, comme en face d'un sacrilége, devant la pensée de les mutiler et de *les dégager de ce qui est par trop empreint de la rouille de l'époque*.

Avant de parler de la traduction en vers de M. le chevalier Regnard, que, pour l'exactitude, nous préférons, sans hésiter, nous le répétons, à celle de M. Delessert, n'oublions pas de consigner ici le noble suffrage qui fut accordé à l'auteur des Romances du Cid, par l'éloquent général Foy; ce dernier, le voyant dans une brillante réunion parisienne, pour la première fois, l'aborda en lui disant : qu'il avait admiré *ses Romances* dont l'imitation lui avait paru très fidèle en plusieurs endroits, qu'il avait, de nouveau, apprécié dans son beau livre ces poèmes si naïfs, après les avoir lus et relus sur leur terre natale! Alors, l'homme illustre de la tribune patriotique n'était encore qu'un vaillant homme d'épée !!

Nous n'avons rien à dire des Romances que M. Delessert a cru devoir ajouter à celles du Cid, sinon qu'elles nous ont semblé de gracieux morceaux de facile poésie, mais peu en harmonie avec le cadre principal.

M. le chevalier Regnard, en tête de sa traduction en vers (2 vol. in-12, Paris, Ancelin, 1830, imprimés à Bourges), s'exprime, lui, en ces termes au sujet *des*

poèmes et Romances espagnoles qu'il a *imités aussi*, ainsi qu'au sujet du Cid, l'admirable et incomparable héros!

« En parcourant les lieux où la gloire du héros cas-« tillan retentit encore, après tant de siècles; au milieu « des nombreux monuments qui retracent son image ou « rappellent ses hauts faits; en foulant ce sol où la trace de « ses pas semble encore empreinte; j'ai éprouvé le désir « de connaître l'histoire de l'un des plus célèbres cheva-« liers, et des plus vaillants capitaines dont la renommée « nous ait transmis le nom. J'avais traversé Burgos en « 1808, au milieu du fracas des armes et des trophées « sanglants d'une triste victoire! Je m'étais à peine « aperçu de tout ce que cette antique capitale de la « Castille reçoit d'illustration du héros auquel elle a « donné le jour. J'y revins en 1812 et en 1813; un « séjour un peu plus prolongé me permit de m'enquérir « des titres de cette cité célèbre, à la vénération des « Castillans. Un vieux recueil, intitulé le *Romancier du* « *Cid* [1], me tomba sous la main, et en dépit de ses « longueurs, de ses redites, de ses contradictions et de « son langage suranné, je le lus avec un plaisir extrême. « La naïveté des expressions, la vivacité des tableaux « qui se succédaient sous mes yeux, avaient un charme « infini pour moi [2].

[1] C'est, je crois : *Recueil des Romances du Cid*, qu'il faut dire, Romancier n'est pas l'acception exacte du sens de *Romancero*.

[2] J'ai dit déjà que je devais à l'obligeance de M. R., membre de la société littéraire de Lyon, la communication de ce livre.

(*Notes du traducteur.*)

« Je me crus souvent transporté à ces époques hé-
« roïques, où les indomptables Castillans luttaient, à
« force de vaillance, contre les armées innombrables
« que l'Afrique ne cessait de vomir sur les rivages fer-
« tiles de l'Ibérie!

« Ce livre, déjà rare alors, m'avait été prêté. Je ne
« pouvais songer à le traduire, ni même à en copier le
« texte, au milieu des occupations multipliées de mon
« état; je ne pus m'en procurer un exemplaire, et je
« regrettais vivement la perte d'une occasion qui sem-
« blait ne devoir jamais se représenter, quand la glo-
« rieuse expédition de S. A. R. Monseigneur le Dau-
« phin, en 1823, m'ouvrit de nouveau les portes de
« Burgos. Un de mes premiers soins fut de rechercher
« le livre qui m'avait laissé tant de regrets; je ne fus pas
« plus heureux que la première fois, et ce fut à Madrid
« seulement que je pus me procurer, non le vieil ori-
« ginal que je cherchais, mais une nouvelle édition
« faite dans cette ville en 1818, et intitulée : *Romancier*
« *et Histoire de très valeureux chevalier, le Cid Rui-Diaz*
« *de Vibar*, en vieux langage, etc., etc. »

Ici est reproduit, en son entier, le titre de l'édition espagnole, qui nous a servi de modèle, titre que nous avons reproduit nous-même avec quelques légers changements. Nous persistons à trouver l'expression de *Recueil poétique* préférable à celle de *Romancier*, qui rend d'une manière incomplète, à nos yeux, le sens du mot *Romancero*.

« C'est donc (continue M. le chevalier Regnard) ce
« Romancier que j'ai entrepris de traduire librement en
« vers, sous le titre de *Romances du Cid!* Je n'ai point

« cherché à briller par un luxe de poésie qui eût singu-
« lièrement contrasté avec la simplicité de l'original,
« dont je me suis particulièrement attaché à rendre ou
« la rudesse, ou la grace naïve, et même les plaisan-
« teries quelquefois triviales. »

Plus loin, le poète français (car nous pouvons aussi bien donner ce titre au second imitateur des Romances espagnoles, que nous venons de citer); plus loin, disons-nous, M. le chevalier Regnard s'exprime ainsi, au sujet du livre de M. Creusé Delessert, dont il a été déjà question dans cet avant-propos :

« Je n'ignore pas qu'une traduction en vers, soit
« de l'une des anciennes, soit de la nouvelle édition,
« a été faite par un homme de talent; j'ai résisté au
« désir de la lire, voulant que rien ne pût me distraire
« du modèle que j'avais sous les yeux. Lorsque j'aurai
« terminé mon ouvrage, je le comparerai alors, avec
« empressement, à celui de M. Delessert, prêt à lui
« rendre justice avec d'autant plus d'impartialité qu'une
« traduction est un portrait, et que plusieurs portraits
« du même original peuvent plaire également, quoi-
« qu'ils diffèrent entre eux par la touche et le co-
« loris.

« Le recueil que je traduis, se compose de soixante et
« dix-huit Romances, qui font souvent passer le lecteur
« un peu brusquement d'un sujet à un autre, sans
« aucune liaison avec le précédent; c'est ce qui m'a
« engagé à les diviser en sept livres et en trois parties,
« dont chacune contient une série de faits qui se lient
« les uns aux autres !! »

Après avoir motivé son but en publiant, ainsi que

nous, la préface qui précède *le nouveau Romancero* ou recueil espagnol, M. le chevalier Regnard critique le mauvais goût qui, à ses yeux, a présidé aux retranchements et corrections que le nouvel éditeur espagnol s'est permis dans cette édition. Plus loin, après avoir établi avec lucidité les dissemblances choquantes qui se rencontrent entre les *Romances* espagnoles et l'abrégé de la vie du *Campeador* qui les termine, abrégé dans lequel le mariage du Cid et de Ximène a lieu sous Alphonse, tandis que dans *l'Histoire Fabuleuse*, ou *les Poèmes du Cid*, cet hymen se célèbre sous le règne de Ferdinand-le-Grand; après avoir encore signalé dans cette même histoire l'absence du premier combat de Rodrigue, de sa noble dispute avec le comte de Gormas, de la mort de ce dernier, l'absence aussi du fait des amours de Ximène et de Rodrigue, avant leur union, fait entièrement de l'invention de Corneille; enfin, après une foule d'autres remarques intéressantes, à ce sujet, le nouveau traducteur continue en ces termes :

« Les Espagnols ont la mémoire du Cid en grande « vénération ; l'espace autrefois occupé par la maison « qu'il habitait à Burgos a été reconnu, laissé libre et « entouré de bornes; les pierres de cette maison ont « été soigneusement recueillies et forment un mur qui « termine la partie ouest du terrain ; on y a incrusté la « même pierre blasonnée, qui décorait la porte de la « demeure du héros, et une inscription apprend aux « passants le prix que la patrie attache à ces débris.

« Un arc de triomphe peu remarquable sous le rap- « port de l'architecture, mais intéressant par son objet,

« a été élevé en l'honneur du Cid au pied de la mon-
« tagne sur laquelle la citadelle de Burgos est assise :
« malheureusement cet édifice a été tellement ébranlé
« lorsque l'armée française fit sauter les fortifications
« de la citadelle, en 1813, alors que les bombes et les
« obus chargés tombaient en pluie de fer dans les rues
« de Burgos, pendant que l'armée les traversait avec si
« peu de soins et de précautions, qu'il est maintenant
« étayé de tous côtés. Une des portes de l'ancienne en-
« ceinte de la ville, donnant sur le pont de l'Arlançon,
« au sud de Burgos, monument gothique d'une archi-
« tecture bizarre et unique dans son genre, est chargée
« de figures représentant les principaux personnages
« de cette cité, et le Cid y occupe la place d'honneur. »

Plus loin, ayant raconté un trait de la loyauté si célèbre de Rodrigue, de cette loyauté chevaleresque devenue proverbiale, au nom de laquelle on jure encore en Espagne, par ces mots : *A fé de Rodrigues*; *par la foi de Rodrigue*, l'écrivain fait ressortir, la confiance des deux juifs qui prêtèrent au *Campéador*, se contentant, pour gages, de deux coffres d'argent pleins de sable, qui demeurèrent fermés pendant plusieurs années, et ne furent ouverts que lorsque le héros, acquittant sa dette, prouva, en même temps, *sa supercherie* et sa probité aux deux prêteurs, à qui la parole du noble *Hidalgo* avait seule tenu lieu de garanties; puis après avoir appris au lecteur qu'un de ces coffres d'argent, dont il est parlé dans les poèmes castillans, était montré encore dernièrement aux étrangers, et *qu'il le vit lui-même suspendu à un des murs de la cathédrale de Burgos*;

M. le chevalier Regnard complète ainsi, dans son ouvrage si consciencieux et si exact, ces détails intéressants sur le Cid, sa vie, et sur les monuments qui rappellent l'existence merveilleuse du héros presque fabuleux, le plus grand homme de guerre, sans contredit, de la chevaleresque Ibérie.

« M. le lieutenant général Thiébault, qui séjourna « longtemps à *Burgos*, voulant, sans doute, rendre hom- « mage, au nom de l'armée française, aux mânes de ces « deux célèbres personnages (Rodrigue et Ximène), « fit construire, sur la plage que l'Arlançon laisse à sec « pendant l'été, et qu'il inonde pendant la saison plu- « vieuse, un sarcophage à l'antique, où les restes des « deux époux furent déposés. L'intention du général « fut certainement louable ; mais outre que l'emplace- « ment était mal choisi, il eût été plus convenable, à « ce qu'il me semble, de laisser ces précieux restes à « *Saint-Pierre-de-Cardenia*, où le Cid avait été enterré « d'après sa demande; et celui qui ne fut jamais vaincu « méritait peut-être que l'on respectât sa dernière « volonté.

« Au surplus, l'un des premiers soins, après le dé- « part de l'armée française en 1813, a été de restituer « les restes du Cid et de Chimène au tombeau, dont ils « n'auraient jamais dû sortir. » (Le chevalier Regnard, Préface des *Romances du Cid*; traduction libre de l'espagnol, 2 vol. in-12.)

L'avant-propos dont nous avons cité ici de nombreux extraits, suffirait, il nous semble, pour faire du livre qu'il précède, un ouvrage estimable et digne d'être recherché par les archéologues, et par tous les

hommes versés dans l'étude générale des langues et des nations; mais, à ce premier titre à la faveur publique, nous le répétons, viennent se joindre, chez M. Regnard, des titres nombreux et variés, soit sous le rapport de l'exactitude, soit sous celui de la grace et de l'énergie du style, qui offrent souvent une fidèle reproduction du texte, et en font un livre vraiment remarquable par le fonds et par la forme.

Comment se fait-il donc que le livre de M. Delessert qui, sous le point de vue littéraire seulement, est supérieur, en quelques endroits, à celui du chevalier Regnard, ait obtenu tant de retentissement dans le monde intellectuel, tandis que le livre de ce dernier, est à peine connu des bibliophiles et des littérateurs versés dans l'étude des langues étrangères?

Comment expliquer cette différence de succès et de renommée entre deux œuvres d'un mérite au moins égal?

La presse parisienne et ses mille voix amies ou prévenues, la camaraderie, ses mille tribunes et ses mille plumes dévouées ou vénales, officieuses ou officielles, partiales ou désintéressées répondraient peut-être facilement à cette interrogation? Nous nous abstiendrons de la résoudre autrement!! Le mérite de la plupart des poèmes du Cid ou des poésies du *Romancero*, la fidélité et l'élégance de ses différents imitateurs ou traducteurs français, l'utilité de tentatives si louables pour l'émancipation, ou plutôt la naturalisation parmi nous, de la littérature européenne, c'est-à-dire universelle, n'ont pas trouvé grace devant d'acerbes critiques, devant de présomptueux et ignorants aristarques.

Aussi M. Delessert, cite-t-il, à la fin de sa seconde préface, le critique Dussaulx au nombre de ces juges aveuglés, prévenus ou injustement sévères.

Le critique Dussaulx osa bien écrire, dans un de ses feuilletons, que le *Romancero*, c'est-à-dire les naïves et gracieuses poésies du *Romancero*, *étaient une œuvre plate, rustique, sans art et sans portée.*

Il faut dire aussi avec M. Delessert que le même Dussaulx appelait, à la même époque, Shakespeare un poète *barbare*, Goëthe un *fou*, et madame de Staël *un écrivain* sans goût, et qu'enfin, à ses yeux, la littérature allemande ressemblait au *fumier* de la fable, où peuvent se rencontrer enfouies *quelques perles perdues!!*

Après de tels jugements, après une si impitoyable prévention, ne sommes-nous pas nous-même bien téméraire en persévérant à mettre au jour *notre* œuvre, cette traduction si incomplète, si froide, si peu rehaussée par les ressources, l'éclat ou le vernis du style et de la célébrité.

Et qu'espérer des autres, si nous désespérons d'avance de nos propres forces!! Avant de terminer la partie la plus aride et la plus stérile de notre tâche, nous citerons les passages de la tragédie du grand Corneille, qui nous ont paru, en certains endroits, *comme calqués* sur l'original espagnol, et sont, à nos yeux, comme une preuve incontestable que le grand poète était très versé dans la langue castillane, où il puisa le plus beau fleuron de sa gloire poétique!! (Voir plus haut *Considérations sur le Théâtre espagnol*, par l'abbé Andrès.)

A ce titre seul, les poésies du *Romancero* sont et

resteront toujours recommandables à tous les amis des lettres, à tous les admirateurs de l'immortel auteur de la tragédie du Cid. Nous eussions pu, à propos de cette littérature, si négligée jusqu'au XIXe siècle, faire une longue et pompeuse énumération de ses richesses! Que de noms justement célèbres se seraient tout naturellement présentés sous notre plume.

En tête de cette nomenclature, nous placerions Cervantes et son immortel don Quichotte, à la fois le plus sage et le plus amusant de tous les romans; Cervantes, sans oublier ses nombreux traducteurs, depuis M. de Florian, jusqu'à M. Viardot, le dernier et le plus justement apprécié; puis viendraient ensuite se joindre au romancier castillan, dont l'histoire seule serait un beau roman, que le traducteur de ce livre se propose d'écrire, tous les noms de ses compatriotes illustres dans les lettres, parmi lesquels il faudrait citer don Mariana, auteur d'une histoire générale de l'Espagne, Quevedo, Lopez de Vega, le Tacite de l'Ibérie, Fray Luis de Léon, philosophe et poète, Herrera, qui chanta la victoire navale de Lepante; Marchena, Melendez-Valdez; dans la littérature moderne, Martinez de la Rosa. Enfin, parmi les plus illustres, les plus connus de ce beau pays, Lupercio de Argensola Calderon et Moratin, dont les œuvres ont inspiré avec bonheur, plus d'une fois, les plus féconds écrivains de notre scène.

A côté de ces célébrités de la patrie du Cid et de Cervantes, il serait injuste de ne pas rappeler leurs interprètes et imitateurs les plus éloquents, et ici nous trouvons spontanément, sous notre plume, les noms des

Emile Deschamps, de Schelegell, Loéve-Veimars, Sismondi, Fauriel, Abel Hugo, Herder, sans oublier Alexandre Dumas (les sept infants de Lara), ni Victor Hugo, notre grand poète, qui plus d'une fois, tous deux, ont inspiré leur mâle et puissante poésie, sur la poésie libre et énergique, gracieuse et chevaleresque des *Romanciers* castillans. Ici de plus habiles critiques que nous pourraient établir un parallèle intempestif, sans doute, entre le Cid de Corneille, et l'*Hernani* de l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris* et du drame de Cromwell. Nous ne nous le dissimulerons pas, ce serait une nouvelle pomme de discorde jetée dans les deux camps littéraires où, depuis quelques années, la paix, sinon l'indifférence, semble avoir fixé son séjour. D'ailleurs (et pourquoi ne le confesserions-nous pas hautement), notre admiration pour le grand Corneille, ne nous rend nullement aveugle aux beautés de premier ordre que renferment et la poésie et le drame du chef de file de la nouvelle école.

Dans *Hernani*, par exemple, nous avons surtout remarqué la couleur locale, et une vérité de physionomie, si nous pouvons nous exprimer ainsi, qui nous ont convaincu, de prime abord, que M. Hugo, lui aussi, était très versé dans la langue espagnole, et que le *Romancero*, ce recueil de naïves et sublimes légendes, n'aurait point été traité par lui aussi cavalièrement que par quelques juges du beau livre de M. Delessert.

Terminons en citant les fragments du Cid, qui nous ont paru, sur plusieurs points, comme un reflet du texte original, et qui, comme nous l'avons déjà dit, nous confirment dans cette opinion, que l'auteur du *Cid*,

comme celui d'*Hernani*, connaissait parfaitement la langue espagnole.

ACTE PREMIER.

SCÈNE VIII.

DON DIÈGUE.

« Rodrigue as-tu du cœur?

RODRIGUE.

Tout autre que mon père
« L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE.

Agréable colère,
« Digne ressentiment à mon ame bien doux,
« Je reconnais mon sang à ce noble courroux,
« Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte;
« Viens mon fils, viens mon sang, viens réparer ma honte,
« Viens me venger. . . . . »

Nous lisons dans le texte original, n° 1 :

« Mas cuando llegó á Rodrigo,
« Casi muerta la esperanza
« Del fruto que pretendia,
« Que á do no piensan se halla,
« Encarnizados los ojos,
« Cual furiosa tigre hircana
« Con mucha furia y denuedo
« Le dice aquestas palabras :
« Soltedes, padre, en mal hora,
« Soltedes en hora mala
« *Que á no ser* padre, *no hiciera*
« *Satisfaccion de palabras.* »

Et plus loin la réponse de don Diègue :

DON DIÈGUE.

« Llorando de gozo el viejo,
« Dijo : « Fijo de mi alma,
« *Tu enojo me desenoja*
« *Y tu indignacion me agrada*[1],
« Esos brazos, mi Rodrigo,
« Muéstralos en la demanda
« De mi honor, que está perdido. »

Nous trouvons, romance 2 du texte :

« Non cuida de su niñez,
« *Que en naciendo es costumbrado*,
« *A morir por casos de honra*,
« *El valiente fijodalgo.* »

Et dans le *Cid* de Corneille, nous remarquons cette admirable paraphrase du poète espagnol, dans la bouche de Rodrigue, acte II, scène II. (Cette scène, d'ailleurs si belle, nous semble copiée en entier sur le texte, et nous la reproduisons plus bas.)

RODRIGUE.

« Je suis jeune, il est vrai, mais aux ames bien nées,
« La valeur n'attend pas le nombre des années !! »

Dans les Romances :

« Respeto de aquel agravio,
« El primero que se ha fecho,
« A la sangre de Lain Calvo. »

1 Littéralement : Ton ennui me désennuie, -- et ton indignation m'agrée.

Le *Cid*, scène VI, acte Ier :

DON DIÈGUE.

« .... Prends ma vie après un tel affront,
« Le premier dont ma race ait vu rougir son front. »

Romance 3 du texte :

« Que la sangre dispercude
« Mancha que afinca al honor. »

Et dans le *Cid*, scène VIII, acte Ier, comme une paraphrase de ces deux vers espagnols :

« Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage. »

Enfin, nous citerons, pour dernière preuve de notre conviction, que le grand poète français puisa souvent ses inspirations jusque dans le texte espagnol, les fragments suivants de la romance, où Ximène porte plainte en présence du roi et de sa cour, contre Rodrigue ; nous les faisons suivre de l'admirable scène de l'immortelle tragédie (scène IX, acte II) de Corneille, qui nous semble comme calquée, en plusieurs endroits, sur l'original.

Texte espagnol :

« Justicia buen rey te pido,
« Y venganza de traidores,
« Ansi se logren tu fijos
« Y de sus fazañas goces.
« Que aquel que nola mantienne,
« De rey no merece el nombre,
« Ni comer pan á manteles

« Ni que le sirvan los nobles ;
« Mira buen rey que desciendo
« De aquellos claros varones ,
« Que a pelago defendieron
« Con castellanos pendones ,
« Y cuando no fuera asi ,
« Tu brazo ha de ser conforme ,
« Dando venganza , á los chicos
« Con rigor de los mayores ,
« Y tu matador rabioso ,
« Tu espada sangrienta ,
« Por esta humilde garganta ,
« Sugeta a tu duro golpe ,
« Matame traidor á mi
« No por muger me perdones ,
« Mira que pide justicia.
« Contra ti Ximena gomez ,
« . . . .
« La muerte , traidor te pido ,
« No me la niegues ni estorbes.
« . . . .
« . . . .
« Y dice « vengaza , señores!! »

Nous trouvons dans la tragédie de Corneille les vers suivants :

CHIMÈNE.

« Sire , sire , justice !

DON DIÈGUE.

Ah ! sire écoutez-nous.

CHIMÈNE.

« Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

« Je demande justice.

DON DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

« D'un jeune audacieux punissez l'insolence,
« Il a, de votre sceptre, abattu le soutien.
« Il a tué mon père.......
« . . . .
« . . . . »

Plus bas Ximène s'exprime encore ainsi :

« Au sang de ses sujets un roi doit la justice.
« Sire, mon père est mort, mes yeux ont vu son sang.
« . . . .
« Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance,
« Règne devant vos yeux une telle licence,
« Que les plus valeureux, avec impunité,
« Soient exposés aux coups de la témérité ;
« Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
« Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.
« Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,
« Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
« Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance
« Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance,
« Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
« Vengez-la par une autre et le sang par le sang,
« Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
« Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
« Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État !!
« . . . .
« Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse. »
(*Cid*, fin du 2e acte.)

Il eût fallu souligner presque tous ces vers admirables, ou les avoir placés tous en regard du texte dont ils semblent, à chaque ligne, comme un écho fidèle, seulement plus harmonieux par le rythme du poète français, qui, sans nul doute, nous le répétons, s'est inspiré de l'original espagnol. Car, voyez si sa Chimène est assez fière et assez hautaine, si sa douleur est assez espagnole, et assez féminine, par dessus tout, si nous pouvons parler ainsi. Voyez quelle vérité dans ses portraits, quel naturel dans ses caractères, et comme le sang passionné de la brûlante Ibérie semble couler, à sa voix, dans les veines de ses personnages. N'est-ce pas une tragédie française tout espagnole ; c'est notre avis, après tant et malgré de si grands critiques. Les détracteurs du grand Corneille (et où, dites-nous, le génie n'en rencontra-t-il pas ?), les détracteurs, du Cid sont allés jusqu'à avancer que cette œuvre si forte, si parfaite dans son ensemble, n'était souvent qu'une imitation sinon une fidèle traduction d'une tragédie du Cid, exhumée de l'ancien théâtre espagnol. Laharpe et d'autres critiques ont eu peu de peine à laver la gloire du poète de si basses inculpations, dernières et chimériques attaques de l'envie et de la médiocrité. Corneille plagiaire ! C'est presque le pendant du *Corneille enfoncé*, de nos jours !! Honte et pitié aux insulteurs de toute espèce.

Maintenant, le lecteur nous saura gré, nous pensons, de laisser, en terminant cette trop longue et trop pâle appréciation des romances originales sur le Cid, de leurs traducteurs, et enfin, de la tragédie même du Cid ; le lecteur nous saura gré, peut-être, disons-nous,

de laisser clore ce travail si incomplet par un de nos critiques les plus judicieux et les plus impartiaux, par Laharpe. Il s'exprime ainsi sur la tragédie de Corneille:

« La littérature espagnole était alors en vogue parmi « nous. Nous avions emprunté beaucoup de pièces de « théâtre de cette nation, mais nous n'en avions « guère imité que les défauts. Corneille, en s'appro- « priant le sujet du Cid traité d'abord en Espagne par « *Diamenté*, et ensuite par *Guillain de Castro*, ne fit « pas un larcin, comme l'envie le lui reprocha très « injustement, mais une de ces conquêtes qui n'ap- « partiennent qu'au génie. Il embellit beaucoup ce « qu'il prenait, en ôta beaucoup de défauts et réduisit « le tout aux règles principales du théâtre.

« Il ne les observa pas toutes. Qui peut tout faire en « commençant? On connaît depuis longtemps ce qu'il « y a de défectueux dans le *Cid*; mais ce qui est très « remarquable, et ce qu'il importe de démontrer, c'est « que dans la nouveauté de l'ouvrage, ce qui lui fut « reproché comme le plus répréhensible, est véritable- « ment ce qu'il y a de plus beau! Cet exemple (dit « toujours Laharpe) prouve ce que j'ai établi au com- « mencement de ce cours, que le génie précède néces- « sairement le goût, et qu'il devine par instinct avant « que nous sachions juger par principes. Je ne parle « pas de Scudéry qui était aveuglé par la haine; mais « l'Académie en corps condamna *le sujet* du *Cid*, et « déclara expressément *qu'il n'était pas bon*. Je sais « de quelle estime jouit la critique qui parut alors sous « le titre de *Sentiment de l'Académie sur le Cid*; cette « estime est méritée à beaucoup d'égards; mais je crois

« pouvoir dire, sans blesser le respect que je dois à nos « prédécesseurs, que cette critique est fautive en bien « des points, qu'on a été trop loin quand on l'a quali- « fiée de chef-d'œuvre, et qu'elle est plutôt un modèle « d'impartialité et de modération, que de justesse et « de bon goût. Ce fut *Chapelain* qui la dirigea, et cet « ouvrage fait honneur à ses connaissances et à son « esprit. Malgré quelques expressions, quelques tour- « nures qui ont vieilli; malgré quelques traits qui « sentent l'affectation et la recherche, alors trop à la « mode, en général, les pensées et le style ont de la « dignité, et les principes et les motifs de l'Académie « sont noblement développés. »

Après avoir passé en revue les principales taches qu'il croit découvrir dans la tragédie de Corneille, parmi lesquelles il cite le rôle de l'infante qui lui paraît inutile (Rousseau le lyrique le supprima lorsqu'il arrangea le Cid comme il est joué de nos jours); l'imprudence du roi de Castille qui ne songe nullement à s'opposer à la descente des Maures, l'invraisemblance de la scène entre don Sanche et Chimène, où, s'imaginant que Rodrigue est mort, cette dernière s'abandonne à un violent désespoir et apprend aux spectateurs son amour pour le meurtrier de son père...; et enfin, la violation fréquente de cette règle essentielle qui défend de laisser jamais la scène vide; après plusieurs autres observations, l'illustre critique s'exprime ainsi :

« Voilà, ce me semble, les vrais défauts qu'on peut « blâmer dans la conduite du Cid; ils sont assez graves. « Remarquons pourtant qu'il n'y en a pas un qui soit

« capital, c'est-à-dire qui fasse crouler l'ouvrage par « les fondements, qui détruise l'intérêt; car un rôle « inutile peut être retranché, et nous en avons plus « d'un exemple.

« Il résulte de cet exposé que le *Cid* n'est pas une « pièce régulièrement bonne ; mais est-il vrai, comme « le prétendait l'Académie, *que le sujet n'en soit pas* « *bon?*... Un siècle et demi de succès a répondu d'a- « vance à cette question ; mais il peut être utile de la « discuter pour l'intérêt de l'art, etc.

« Pour condamner le sujet du Cid, l'Académie se « fonde sur ce qu'il est moralement invraisemblable « que Chimène consente à épouser le meurtrier de son « père, le même jour où il l'a tué; il y a, si j'ose le « dire, une double erreur dans ce jugement. »

Plus loin, Laharpe cite Voltaire lui-même qui disculpe en ces termes le poète tragique son rival :

« Il me semble que les beaux vers que dit Chimène « la justifient entièrement; elle n'épouse point Rodri- « gue; elle fait même des remontrances au roi! J'avoue « que je ne conçois pas comment on a pu l'accuser d'in- « décence au lieu de la plaindre et de l'admirer; elle « dit, à la vérité, au roi : *Je dois obéir*, mais elle ne « dit point *j'obéirai*! Le spectateur sent bien pourtant « qu'elle obéira. Et c'est en cela, ce me semble, que « consiste la beauté du dénouement. »

« C'est ainsi, ajoute Laharpe, que le grand ennemi de « Corneille le défend contre l'Académie.» (*Cours de Littérature de Laharpe.*)

Ailleurs, Laharpe cite encore l'Académie française, elle-même, dont l'aveu semble justifier jusqu'à cet

amour de *Chimène*, que plus haut son rapporteur trouve condamnable.

« Nous n'entendons pas, dit l'Académie, condamner « Chimène de ce qu'elle aime le meurtrier de son père, « puisque son engagement avec Rodrigue, avait pré- « cédé la mort du comte, et qu'il n'est pas en la puis- « sance d'une personne de cesser d'aimer quand il lui « plaît.

« Voilà donc l'Académie qui approuve ce qui est « vraiment le sujet de la pièce, l'amour combattu par « le devoir! ajoute Laharpe. On peut affirmer aujour- « d'hui avec Voltaire, continue-t-il, et avec toute la « France qui applaudit le Cid depuis tant d'années, que « Corneille s'en est tiré très heureusement, et qu'il a su « accorder ce qui était dû à la décence avec l'intérêt « qu'on prend aux deux amants! Et plus loin Laharpe « s'exprime encore ainsi.

« Si l'on eut été alors plus avancé dans la connais- « sance du théâtre, l'Académie aurait été plus loin, elle « aurait dit que ce qu'il y a de plus admirable dans le « Cid, est précisément cette passion de Chimène pour « celui qu'elle poursuit et qu'elle doit poursuivre. Elle « aurait reconnu ces combats qui sont l'ame de la tra- « gédie, dans ces vers de Chimène. »

« Ah! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,
« Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie;
« Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
« Je ne t'accuse point, je pleure nos malheurs;
« Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
« Demandait à l'ardeur d'un généreux courage,
« Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien!

Aussi, l'Académie entière, Richelieu, Scudéry, Chapelain, n'ont rien pu prouver contre le mérite et contre les beautés que renfermait le sujet seul du Cid, et l'admirable triomphe du poète français qui l'a traité si savamment.

« Chapelain, dit encore Laharpe, que nous aimons « à citer, Chapelain qui avait étudié la poétique plus en « savant qu'en homme de goût, induisit probable- « ment l'Académie en erreur sur ce mot de mœurs, « qui est ici mal entendu. Les *mœurs* faisant partie de « l'imitation théâtrale, il n'est pas nécessaire qu'elles « soient rigoureusement bonnes, et notre premier légis- « lateur, Aristote, l'avait très bien senti et le dit expres- « sément. Les mœurs dramatiques sont donc subordon- « nées non-seulement aux circonstances, mais encore au « temps et au pays où se passe la scène, et c'est ce que « l'Académie, qui n'en dit pas un mot dans sa critique, « paraît avoir entièrement oublié!! *L'action du Cid est « du quinzième siècle*[1], et se passe en Espagne dans le « temps *du règne de la Chevalerie.* A cette époque, un « gentilhomme qui n'aurait pas vengé l'affront fait à son « père, aurait été regardé avec autant d'exécration que « s'il eut commis les plus grands crimes. Concluons, dit « Laharpe, en terminant son appréciation de la tragédie « de Corneille, concluons, que dans le *Cid*, le choix du « sujet, que l'on a blâmé, est un des plus grands mérites du « poète. C'est, à mon gré, le plus beau, le plus grand que

[1] Ici Laharpe commet une erreur que l'abbé Andrès et M. Viardot, qui font remonter l'existence du Cid au XII[e] siècle, nous dispensent assez de réfuter autrement!!

« Corneille ait traité. Qu'il l'ait pris à *Guillain de Castro*, « peu importe; on ne saurait trop répéter *que prendre ainsi « aux étrangers, ou aux anciens, pour enrichir sa nation, « sera toujours un sujet de gloire et non de reproche.*

« C'est beaucoup, poursuit Laharpe, après avoir « cité les conclusions du rapport de l'Académie, qu'un « pareil témoignage, si l'on songe au cardinal de Riche- « lieu; c'est trop peu si l'on considère la disproportion « immense entre Corneille et tout ce qu'on lui oppo- « sait. » (*Cours de Littérature.*)

Enfin, citer ici l'opinion de Corneille lui-même sur la tragédie du Cid, dont une longue appréciation ne saurait paraître déplacée en tête de ces naïves romances, qui jadis l'inspirèrent; citer les réflexions judicieuses du grand poète, la gloire de notre théâtre et l'honneur de notre langue, sera, nous l'espérons, aux yeux de quelques critiques impartiaux et honnêtes, terminer dignement cet aperçu inachevé sur les *Romances espagnoles, leurs traducteurs et imitateurs.*

« Ce poème, dit Corneille, a tant d'avantages du « côté du sujet et des pensées brillantes dont il est « semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas « voulu voir les défauts de sa conduite, et ont laissé « enlever leur suffrage au plaisir que leur a donné « sa représentation. Bien que ce soit celui de mes ou- « vrages réguliers où je me sois permis le plus de « licences, il passe encore pour le plus beau auprès de « ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des « règles; et depuis 1636 qu'il tient sa place sur nos « théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y « ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il

« les deux grandes conditions que demande Aristote « aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se ren- « contre si rarement chez les anciens et chez les mo- « dernes. Il les assemble même plus fortement et plus « noblement que les espèces que pose ce philosophe. « Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la « mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les « passions plus vives, plus allumées que tout ce « qui peut se passer entre un mari et sa femme, une « mère et son fils, un frère et sa sœur. Et la haute « vertu dans un naturel sensible à ces passions qu'elle « dompte sans affaiblir, et à qui elle laisse toute leur « force pour en triompher plus glorieusement, a quel- « que chose de plus touchant, de plus élevé et de « plus aimable que cette médiocre bonté, capable « d'une faiblesse, et même d'un crime, où nos anciens « étaient contraints d'arrêter le caractère le plus par- « fait des rois et des princes dont ils faisaient leurs « héros, etc, etc.

« Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher « de sa passion; Chimène fait la même chose, à son « tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur « où elle se voit abîmée.

« Et si la présence de son amant lui fait faire quelques « faux pas, c'est une *glissade* dont elle se relève à « l'heure même; et non-seulement elle connaît si bien « sa faute qu'elle en avertit, mais elle fait un prompt « désaveu de tout ce qu'une vue si chère a pu lui « arracher, etc., etc.

« Il est vrai, dit plus loin Corneille, que dans ce « sujet, il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril

« sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. « Il est historique et a plu en son temps, mais bien « sûrement il déplairait aux nôtres; et j'ai peine à voir « que Chimène y consente chez l'auteur espagnol, « bien qu'il *donne plus de trois ans de durée à la « comédie qu'il en a faite.* Pour ne pas contredire « l'histoire, j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en « jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet. « Ce n'était que par là que je pouvais accorder la « bienséance du théâtre avec la vérité de l'événement. »

Plus loin encore : « Les deux visites que Rodrigue « fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque la « bienséance de la part de celle qui les souffre. La « rigueur du devoir voulait qu'elle refusât de lui parler, « et s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter; « mais permettez-moi de dire avec un des premiers « esprits de notre siècle[1] :

« Que leur conversation est remplie de si beaux sen- « timents, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, « et que ceux qui l'ont connu l'ont toléré.

« J'irai plus outre, continue l'immortel auteur du « Cid, et dirai que presque tous ont souhaité que ces « entretiens se fissent, et j'ai remarqué aux premières « représentations que lorsque ce malheureux amant « se présentait devant elle, il s'élevait un certain fré- « missement dans l'assemblée, qui marquait une curio- « sité merveilleuse et un redoublement d'attention

[1] Chimène elle-même adresse la parole à Rodrigue, plusieurs fois, après la mort de son père, dans le texte espagnol.

(*Note du traducteur*)

« pour ce qu'ils avaient à se dire dans un état si « pitoyable.

« Aristote dit, poursuit le poète tragique, qu'il y a « des absurdités qu'il faut laisser dans un poème quand « on peut espérer qu'elles seront bien reçues, et il est « du devoir du poète, en ce cas, de les couvrir de « tant de brillant qu'elles puissent éblouir.

« Je laisse au jugement de mes auditeurs, si je me « suis assez bien acquitté de ce devoir, pour justifier, « par là, les deux scènes. Les pensées de la première « des deux sont quelquefois trop spirituelles pour « partir de personnes fort affligées; *mais outre que je « n'ai fait que la paraphrase de l'espagnol,* si nous « ne nous permettions quelque chose de plus ingé- « nieux que le cours ordinaire de la passion, nos « poèmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs « ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des « exclamations et des hélas!! Pour ne déguiser rien, « cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, « et cette proposition de se laisser tuer par don Sanche, « ne me plairaient pas maintenant. Ces beautés étaient « de mode en ce temps-là, et ne le seraient plus en « celui-ci. *La première est dans l'original espagnol,* « et l'autre est tirée sur le modèle. Toutes les deux ont « fait effet en ma faveur; mais je me ferais scrupule d'en « étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

« J'ai dit ailleurs ma pensée sur l'infante et le roi; « il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la « manière dont ce dernier agit, qui ne paraît pas assez « rigoureuse en ce qu'il ne fait pas arrêter le comte « après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à

« don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer « que don Fernand étant le premier roi de Castille, « et ceux qui en avaient été les maîtres avant lui, « n'ayant eu titre que de comtes, il n'était peut-être « pas assez absolu sur les grands seigneurs de son « royaume, pour le pouvoir faire. Chez don Guillain de « Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et qui devait « mieux connaître que moi quelle était l'autorité du « premier monarque de son pays, le soufflet se donne « en sa présence et en celle de deux ministres d'état « qui lui conseillent, après que le comte s'est retiré « fièrement et avec bravade, et que don Diègue a fait « la même chose en soupirant, de ne point le pousser « à bout, parce qu'il a *beaucoup d'amis dans les Asturies*, qui se pourraient révolter et prendre parti avec « les Maures, dont son état est environné; ainsi il se « résout (le roi) d'accommoder l'affaire sans bruit, et « recommande le secret à ces deux ministres, qui ont « été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que « je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci, où l'autorité « royale est plus absolue, etc., etc.

« Je ne puis dénier, dit plus loin encore Corneille, « que la règle des vingt-quatre heures presse trop les « incidents de cette pièce, etc., etc.

« Cette même règle presse aussi trop Chimène de « demander justice au roi une seconde fois. Elle l'avait « fait le soir d'auparavant, et n'avait aucun sujet d'y « retourner le lendemain matin pour importuner le « roi, dont elle n'avait aucun lieu de se plaindre, « puisqu'elle ne pouvait encore dire qu'il lui eût

« manqué de promesse. Le roman lui aurait donné
« sept ou huit jours de patience avant que de la presser
« de nouveau ; mais les vingt-quatre heures ne l'ont
« pas permis; c'est l'incommodité de la règle. Passons
« à celle de l'unité de lien qui ne m'a pas moins donné
« de gêne en cette pièce. Je l'ai placée dans Séville bien
« que Ferdinand n'en ait jamais été maître; et j'ai été
« obligé à cette falsification pour former quelque vrai-
« semblance à la descente des Maures, dont l'armée
« ne pouvait venir si vite par terre que par eau.

« Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux
« de la mer monte effectivement jusque là ; mais
« comme dans notre Seine il fait encore plus de che-
« min qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir
« pour battre les murailles de cette ville, cela peut
« servir à fonder quelque probabilité parmi nous, pour
« ceux qui n'ont point été sur les lieux mêmes. Cette
« arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir le défaut que
« j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes
« sans être appelés directement ni indirectement par
« aucun acteur du premier acte. *Ils ont plus de justesse*
« *dans l'irrégularité de l'auteur espagnol...* »

Plus loin, nous lisons sur les invraisemblances que Corneille signale lui-même avec un noble courage, dans sa pièce, ces lignes :

« Le comte et don Diègue se querellent au sortir du
« palais (cela peut se passer dans une rue); mais après
« le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer
« en cette rue, à faire ses plaintes, en attendant que
« son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt envi-
« ronné du peuple, et ne reçoive l'offre de quelques

« amis. Ainsi donc, il serait plus à propos qu'il se « plaignît dans sa maison, où le met l'espagnol, pour « laisser aller ses sentiments en liberté !! »

Il nous semble à propos de citer, de nouveau, ici le texte :

« Cuidando Diego Lainez,
« En la mengua de su casa
« Fidalga, rica, y antigua :
« Antes de Inigo y Abarca :
« . . . .
« . . . .
« Non puede dormir de noche,
« Nin gustar de las viandas,
« Ni alzar del suelo los ojos,
« Ni osa salir de su casa !!
« . . . .

(*Romance* 1.)

« Mais, ajoute Corneille, en ce cas il faudrait dé-« lier les scènes comme il l'a fait. » (*Le Cid*, tragédie. — *Examen du Cid*, par Corneille.)

Nous ne croyons pas avoir consacré ici trop d'espace aux considérations si lumineuses, à la critique si désintéressée du grand poète lui-même, critique qui se rattache moins indirectement qu'on ne le suppose au premier aperçu, à notre objet principal, à ces poèmes espagnols, dont le Cid français est une si sublime interprétation.

Terminons par quelques traits empruntés à la vie de Corneille, placée en tête des œuvres de cet immortel génie, et qui caractérisent merveilleusement l'admiration et l'enthousiasme unanimes qui accueil-

lirent l'apparition du héros castillan, sur la scène française!

« Jamais (dit le biographe de notre poète national) « pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me sou- « viens d'avoir vu, en ma vie, un homme de guerre et « un mathématicien qui, de toutes les comédies du « monde, ne connaissaient que le Cid; l'horrible bar- « barie où ils vivaient n'avait pu empêcher le nom du « Cid d'aller jusqu'à eux. Corneille avait dans son « cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de « l'Europe, hors l'esclavonne et la turque; elle l'était « en allemand, en anglais, en flamand, et, par une « exactitude flamande, on l'avait rendue vers pour vers « (la traduction allemande des Romances du Cid par « Herder est également faite vers pour vers), elle était « en italien et, ce qui est plus étonnant, en espagnol. « Les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes « une pièce dont l'original leur appartenait. M. Pelis- « son, dans son histoire de l'Académie, dit qu'en plu- « sieurs provinces de France, il était passé en proverbe « de dire : Cela est beau comme le Cid. Si le proverbe « a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le « goûtaient pas, et à la cour où c'eût été très mal « parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal « de Richelieu. Ce grand homme avait la plus vaste « ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner « la France presque absolument, d'abaisser la redou- « table maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe « à son gré, ne lui suffisait point; il voulait y joindre « encore celle de faire des comédies. Quand le Cid « parut, il en fut aussi alarmé que s'il avait vu les Es-

« pagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre
« cet ouvrage, ce qui ne devait pas être fort difficile,
« et il se mit à leur tête. »

Après une si immense gloire, sanctionnée par plusieurs siècles, pourquoi était-il réservé à la scène française du XIXe siècle d'entendre de folles et stupides clameurs adressées à l'immortel génie qu'elle couronnait, d'entendre, en rougissant, des cris d'anathème et de proscription lancés par de modernes Trissotins à l'ombre du grand poète, l'honneur d'un théâtre qu'ils n'ont pu, pauvres nains, ni régénérer ni imiter, impuissants dans leurs haines comme dans leurs œuvres si fragiles et si éphémères.



97

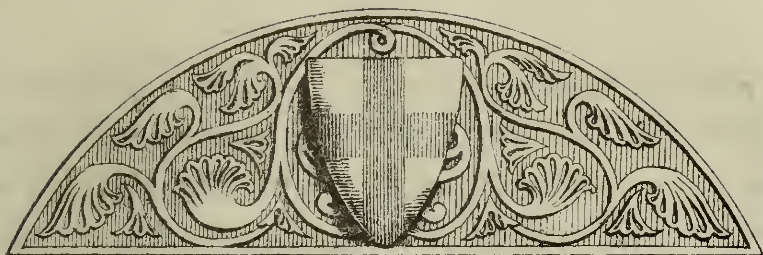
LES

ROMANCES DU CID,

TRADUCTION LITTÉRALE.

ROMANCE I.

Le vieux don Diègo Lainez gémissait sur la tache faite à sa maison si noble, si riche, si ancienne, et plus célèbre que celles d'Inigo et d'Abbarca. Et voyant que les forces lui manquaient pour en tirer vengeance, son âge avancé s'opposant à ce qu'il recherchât lui-même son ennemi, le noble vieillard ne pouvait plus dormir un seul instant de la nuit, ni toucher à aucun des mets de sa table, ni relever ses yeux tristement abaissés vers le sol; il n'osait plus, ni sortir de son manoir, ni s'entretenir



ROMANCE I.



Cuidando Diego Lainez
en la mengua de su casa
fidalga, rica, y antigua
antes de Iñigo y Abarca :
y viendo que le fallecen
fuerzas para la venganza,
porque por sus luengos dias
por sí no puede tomalla,
non puede dormir de noche,
nin gustar de las viandas,
ni alzar del suelo los ojos,
ni osa salir de su casa,

avec ses amis, craignant, malgré son silence, qu'ils ne vinssent à lire son déshonneur écrit sur son front, ou qu'ils ne le devinassent à sa tristesse, et ne fussent, en quelque sorte, outragés par le souffle de sa honte!

Il était encore en proie à ses honorables scrupules, quand, pour user d'un stratagême qui devait si bien lui réussir, il fit appeler ses fils auprès de lui, et sans leur dire une seule parole, il s'approcha de chacun d'eux, lui pressant le dessous de la main droite, non pour chercher sur ces jeunes et nobles mains les lignes et les figures bizarres qu'y découvre la *chiromancie* (car cette coutume au moins superstitieuse, sinon criminelle, n'était pas encore établie en Espagne), mais pour un tout autre motif... Malgré son grand âge et ses cheveux blancs, l'honneur lui prêtant des forces, ranimant ses nerfs engourdis et réchauffant son sang glacé, il leur serra les mains avec tant de violence, que tous s'écrièrent : « *Assez*, « *Seigneur!* que prétendez-vous? quels sont vos « desseins? Laissez-nous, car vous nous torturez « cruellement! » Quand le tour de Rodrigue fut venu, quand le vieillard sentant l'espérance du fruit qu'il attendait de son entreprise, mourir en son sein, s'approcha de lui et se mit à lui serrer aussi les mains, celui-ci, les yeux enflammés comme un tigre d'Hircanie, lui cria avec hardiesse et fureur : « *Retirez-vous, mon père, reti-*

nin fablar con sus amigos :
que antes les niega la fabla,
temiendo que les ofenda
el aliento de su infamia.
Estando, pues, combatiendo
con estas honrosas bascas,
para usar de una esperiencia,
que no le salió contraria,
mandó llamar á sus fijos,
y sin decilles palabra,
les fue apretando uno á uno
las fidalgas tiernas palmas,
no para mirar en ellas
las quirománticas rayas,
que este fechicero abuso
no era nacido en España :
mas prestando el honor, fuerzas,
(á pesar del tiempo y canas)
á la fria sangre, y venas,
nervios y artérias heladas,
les apretó de manera
que dijeron, « Señor, basta,
¿ qué intentas, á qué pretendes ?
Suéltanos ya, que nos matas. »
Mas cuando llegó á Rodrigo,
casi muerta la esperanza
del fruto que pretendia,
que á do no piensan se halla,
encarnizados los ojos
cual furiosa tigre hircana,
con mucha furia y denuedo

« *rez-vous!* Lâchez-moi, lâchez-moi! Vous avez
« mal choisi votre heure; c'est prendre un mau-
« vais moment pour lutter avec moi, et si vous
« n'étiez mon père, ni des paroles, ni des excuses
« ne suffiraient à mon ressentiment; car, sur-le-
« champ, je vous arracherais les entrailles, de mes
« propres mains, et mon doigt ferait bien l'office
« du poignard! »

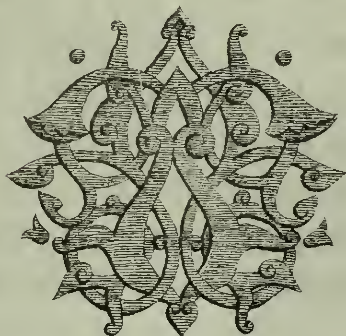
Le vieillard, pleurant de joie, lui répondit :

« O fils bien-aimé de mon ame, ton courroux
« remplit mon cœur de félicité, et ton indigna-
« tion me réjouit! Ton bras courageux et ro-
« buste est digne de moi; montre-le pour ma
« défense, emploie-le, ce bras, mon Rodrigue,
« à rendre à ton vieux père l'honneur qu'il a
« perdu pour toujours, si tu ne le lui fais recou-
« vrer. »

Alors il lui raconta, en pleurant, quelle insulte sanglante il avait reçue, lui donna sa bénédiction et lui ceignit l'épée avec laquelle le Cid commença ses merveilleux exploits en donnant la mort au comte.



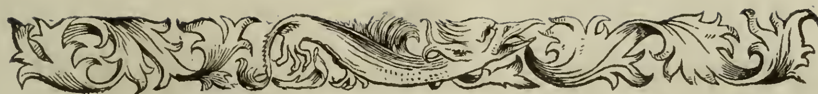
le dice aquestas palabras :
Soltedes, padre, en mal hora,
soltedes en hora mala,
que á no ser padre, no hiciera
satisfaccion de palabras;
antes con la mano mesma
vos sacára las entrañas,
faciendo lugar el dedo
en vez de puñal ó daga.
Llorando de gozo el viejo,
dijo : Fijo de mi alma,
tu enojo me desenoja,
y tu indignacion me agrada,
esos brazos, mi Rodrigo
muéstralos en la demanda
de mi honor, que está perdido,
si en tí no se cobra y gana.
Contóle su agravio, y dióle
su bendicion, y la espada,
con que dió al Conde la muerte,
y principio á sus fazañas.



ROMANCE II.

Le Cid était pensif et préoccupé, se voyant chargé, à un âge si peu avancé encore, de venger son père en donnant la mort au comte Lozano [1]; il songeait à la garde redoutée de son puissant adversaire qui comptait mille alliés dans les montagnes des Asturies; il se rappelait que dans les Cortès du roi de Léon, Ferdinand, le comte votait toujours le premier, et qu'il occupait les premiers grades en temps de guerre. Mais ce rang élevé, cette puissance si grande, ces honneurs si multipliés lui paraissent bien au dessous

[1] Don Lozano, comte de Gormaz.



ROMANCE II.

Pensativo estaba el Cid,
viéndose de pocos años
para vengar á su padre
matando al Conde Lozano.
Miraba el bando temido
del poderoso contrario
que tenia en las montañas
mil amigos asturianos:
miraba como en las Córtes
del Rey de Leon Fernando
era su voto el primero,
y en guerras mejor su brazo.
Todo le parece poco
respeto de aquel agravio;
el primero que se ha fecho

de l'outrage fait à sa famille, le premier qu'ait reçu le noble sang de Lain Calvo [1] !

Il demande justice au Ciel, à la terre une place pour combattre, à son vieux père son consentement, et à l'honneur de soutenir son courage et son bras; il s'inquiète peu de sa jeunesse, car, dès l'enfance, le vaillant Hidalgo est tout préparé à risquer sa vie pour la cause de l'honneur [2].

Il détacha une vieille épée qui avait appartenu à Mudarra le castillan, et qui n'était vieille et rouillée que depuis la mort de son maître, et pensant qu'elle suffirait à son noble but, avant de la ceindre il lui parla ainsi avec émotion :

« Imagine-toi, vaillante épée, que mon bras
« est celui de Mudarra, et que c'est avec ce bras
« que tu vas combattre! Pour cela, songe que
« l'outrage que je vais effacer avec mon sang est
« aussi le sien! Je sais que tu rougiras de te
« trouver dans une main si débile, si inexpéri-
« mentée, mais sois bien sûre que tu n'auras pas à
« rougir de me voir reculer d'un seul pas! Tu
« me verras, sur le terrain, aussi fort, aussi bien
« trempé que ton acier!

« Tu as trouvé en moi un second maître digne
« du premier, et si quelqu'un, quand je te por-

[1] Un des aïeux de Rodrigue qui passe pour fondateur de Burgos.

[2] Corneille a traduit :

« .... Chez les ames bien nées
« La valeur n'attend pas le nombre des années.

á la sangre de Lain Calvo.
Al cielo pide justicia,
y á la tierra pide campo,
y al viejo padre licencia,
y á la honra esfuerzo y brazo.
Non cuida de su niñez,
que en naciendo es costumbrado
á morir por casos de honra
el valiente fijodalgo.
Descolgó una espada vieja
de Mudarra el castellano,
que estaba vieja y mohosa
por la muerte de su amo.
Y pensando que ella sola
bastaba para el descargo,
antes que se la ciñese,
asi le dice turbado:
« Faz cuenta valiente espada,
que es de Mudarra mi brazo,
y que con su brazo riñes
porque suyo es el agravio:
bien sé que te correrás
de verte asi en la mi mano,
mas no te podrás correr
de volver atras un paso:
tan fuerte como tu acero
me verás en campo armado:
tan bueno como el primero
segundo dueño has cobrado,
y cuando alguno te venza,
del torpe fecho enojado

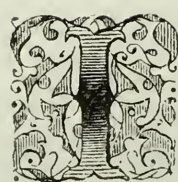
« terai, devient jamais ton vainqueur, ne pou-
« vant supporter un tel affront, je te cacherai
« soudain en t'enfonçant jusqu'à la poignée dans
« mon sein encore irrité! Allons, l'heure a son-
« né; volons tous les deux vers le champ du
« combat, il est temps de donner au comte Lo-
« zano le châtiment que lui ont mérité sa main
« et sa langue infâmes! » Et le Cid s'éloigne la tête haute, la démarche fière et rapide, et si bien déterminé qu'une heure à peine écoulée il revint vengé du comte!



fasta la cruz en mi pecho
te esconderé mui airado.
Vamos al campo, que es hora
de dar al Conde Lozano
el castigo que merece
tan infame lengua y mano. »
Determinado va el Cid,
y va tan determinado,
que en espacio de una hora
quedó del Conde vengado.

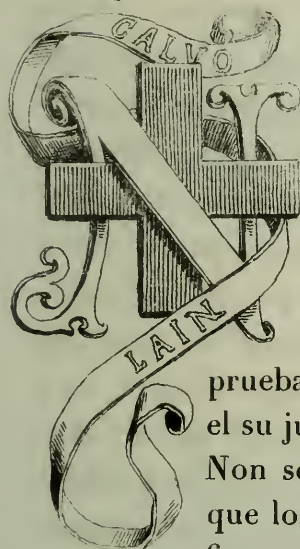


ROMANCE III.

l n'appartient ni à des hommes d'honneur ni à des hommes bien nés d'insulter un gentilhomme plus âgé qu'eux; et les emportements d'une lâche colère envers de faibles vieillards, ne prouvent rien aux yeux de l'expérience et déshonorent le courage le plus estimé! C'est une honte et une infamie que des hommes de Léon osent ainsi frapper au visage un vieillard inoffensif, et n'osent pas percer, l'épée à la main, la poitrine d'un jeune Hidalgo! Vous n'avez donc pas pris garde que mon père descendait de Lain-Calvo... et que ceux qui portent un bon blason ne souffrent jamais aucune insulte? Mais comment avez-vous osé vous attaquer à un pareil homme, à un homme à qui personne, excepté Dieu, tant que



ROMANCE III.



on es de sesudos homes,
nin de Infanzones de pró
facer denuesto á un fidalgo
que es tenudo en mas que vos.
Non los fuertes barraganes
del vueso ardid tan feroz,
prueban en homes ancianos
el su juvenil furor.
Non son buenas fechorias
que los homes de Leon
fieran en el rostro á un viejo
y no el pecho á un Infanzon.
Cuidárais que era mi padre,
de Lain Calvo sucesor,
y que no sufren los tuertos
los que hán de buenos blason.
¿ Mas cómo vos atrevísteis
á un home que solo Dios,

je serai son fils, ne pourrait impunément faire un pareil tort?

Vous avez voilé sa noble face avec la nuée du déshonneur; mais je dissiperai cette nuée ignominieuse, et mon courage sera semblable à la force du soleil qui purifie tout! Il faut que le sang lave la tache faite à l'honneur irrité!.... Il en sera ainsi si je me baigne dans celui de mon adversaire; ce et sera le vôtre qui coulera, cruel comte, vous à qui la fureur a enlevé la raison, vous qu'elle a changé en un lâche insulteur! Vous avez mis la main sur mon père dans votre aveugle courroux,..... et cela en présence même du roi! Songez donc que vous l'avez déshonoré publiquement, et que moi, Rodrigue, je suis son fils! Vous avez mal agi, comte Lozano, pour votre malheur vous avez mal agi, et je vous accuse, devant tous, de lâcheté! et voyez si vous me causez la moindre peur..... Diègo Lainez m'a fondu dans le solide creuset de ses aïeux, et je vous prouverai la finesse du métal avec la perfidie de vos actions! Votre habitude de ne vous battre qu'avec la main ne vous servira à rien aujourd'hui; car j'apporte mon épée et mon poignard.

Ainsi parla au comte Lozano le valeureux Cid, le *Campeador* [1] qui mérita, dans la suite, ce glorieux surnom par ses prouesses.

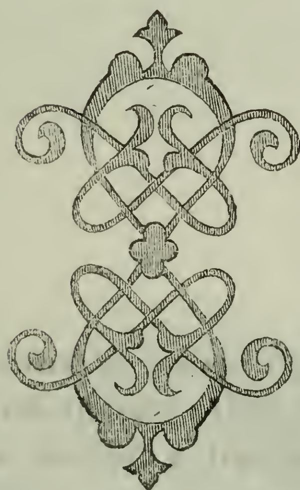
[1] Qui campe toujours, qui est toujours dans les camps.

siendo yo su fijo, puede
facer aquesto, otro non?
La su noble faz nublásteis
con nube de deshonor,
mas yo desfaré la niebla
que es mi fuerza la del sol,
que la sangre dispercude
mancha que afinca al honor,
y ha de ser, si bien me lembro,
con sangre del malhechor.
La vuesa, Conde tirano,
lo será, pues su furor
os movió á desaguisado
privándovos de razon.
Mano en mi padre pusísteis
delante el Rey con furor,
cuida que lo denostásteis,
y que soi su fijo yo.
Mal fecho ficisteis, Conde,
yo vos reto de traidor,
y catad, pues vos atiendo,
si me causaréis pavor.
Diego Lainez me fizo
bien cendrado en su crisol,
probaré en vos mi fineza,
y en vuesa falsa intencion.
Non vos valdrá el ardimiento
de mañero lidiador,
pues para me combatir
traigo mi espada y troton.
Aquesto al Conde Lozano

Il lui donna la mort, et, heureux de s'être vengé, il lui coupa la tête, et revint avec ce sanglant trophée auprès de son vieux père.



dijo el buen Cid Campeador
que despues por sus fazañas
este nombre mereció.
Dióle la muerte, y vengóse,
la cabeza le cortó,
y con ella ante su padre
contento se afinojó.

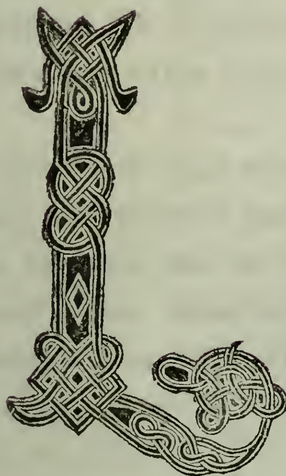


ROMANCE IV.

Don Diègo Lainez est tristement assis devant sa table, versant des pleurs amers, en songeant à l'affront qu'il a reçu, se laissant dominer par toutes les angoisses, par toutes les nobles craintes de son imagination, évoquant une à une les mille chimères qui peuplent son esprit de plus en plus attristé. Il languissait dans son deuil et dans son inquiétude, quand Rodrigue arriva au-



ROMANCE IV.



lorando Diego Lainez
yace sentado á la mesa,
vertiendo lágrimas tristes,
y tratando de su afrenta,
y transportándose el vielo,
la mente siempre inquieta,
va de temores honrados
levantando mil quimeras,
cuando Rodrigo venia
con la cortada cabeza
del Conde, vertiendo sangre,

près de lui, tenant par les cheveux la tête du comte, coupée et encore ruisselante. Prenant son père par le bras, il le réveille comme d'un songe, et dans la joie qu'il éprouve, il lui parle de cette manière :

« Voyez devant vous, mon père, la mauvaise « herbe, voyez-la pour ne plus vous nourrir dé« sormais que de la bonne! Ouvrez les yeux, ô « mon père, et relevez votre vénérable visage! car « votre honneur est maintenant intact! Il était « mort, je lui redonne la vie! je l'ai lavé de la tache « qui le ternissait; et malgré son orgueil, celui qui « vous avait insulté a maintenant des mains qui ne « sont plus des mains, et cette langue qui n'est « plus une langue; tout seul je vous ai vengé, « seigneur, parce que la vengeance est assurée « quand la raison vient en aide à celui qui s'est « armé de son bouclier! »

Le vieillard pense d'abord que tout ce qu'il entend est un songe.... Cependant ce n'en est pas un; car il ne dort plus, hélas! et son deuil et sa douleur continuelle lui créent seuls mille fantômes! Enfin il a levé ses yeux obscurcis encore par l'ombre de son déshonneur, et il a reconnu son ennemi, quoique déjà couvert de la livrée de la mort.

« Rodrigue, fils de mon ame, s'écria avec émo« tion le vieillard, cache cette tête, cache-la, de « peur qu'elle n'ait la vertu de celle de Méduse,

y asida por la melena.
Tiró á su padre del brazo,
y del sueño le recuerda,
y con el gozo que trae
le dice desta manera:
Veis aqui la yerba mala,
para que vos comais buena,
abrid mi padre los ojos,
y alzad la faz, que ya es cierta
vuesa honra, y ya con vida
la resucito de muerta.
De su mancha está lavada
á pesar de su soberbia,
que hai manos, que no son manos,
y esta lengua, ya no es lengua.
Yo os he vengado, Señor,
que está la venganza cierta
cuando la razon ayuda
á cualquier que se arma della.
Piensa que lo sueña el viejo,
mas no es asi, que non sueña,
sino que el llorar prolijo
mil caracteres le muestra,
mas al fin alzó los ojos,
que fidalgas sombras ciegan,
y conoció á su enemigo,
aunque en la mortal librea.
Rodrigo, fijo del alma,
encubre aquesa cabeza,
no sea la de Medusa
que me trueque en dura piedra,

« et qu'elle ne me change en pierre insensible !
« Voile-la, te dis-je, de peur que l'excès de
« la joie ne vienne à me fendre le cœur avant
« que je t'aie dignement remercié et serré dans
« mes bras !

« O infâme comte Lozano, poursuivit-il, le Ciel
« m'a donc vengé de toi !..... Et toi, mon fils,
« viens t'asseoir à la place que j'occupe; car celui
« qui apporte ici une telle tête mérite bien d'être
« désormais le premier de ma maison ! »

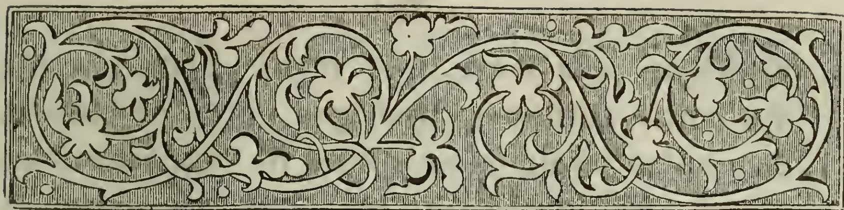


y sea tal mi desventura,
que antes que te lo agradezca
se me abra el corazon
con alegria tan cierta.
¡O Conde Lozano infame!
el cielo de tí me venga,
y mi razon contra tí
ha dado á Rodrigo fuerzas.
Sienta á yantar, el mi fijo,
do estoi á mi cabecera,
que quien tal cabeza trae
será en mi casa cabeza.



ROMANCE V.

e vieux don Diègo Lainez chevauchait paisiblement, se rendant à la Cour pour baiser la main à son seigneur et maître le roi. Il emmenait avec lui trois cents gentilshommes, et parmi eux se trouvait Rodrigue le fier castillan. Tous sont montés sur des mules, Rodrigue seul est à cheval. Tous sont vêtus d'habits d'or et de soie, Rodrigue, lui, marche bien armé. Tous portent des épées suspendues par de riches baudriers, Rodrigue porte un estoc doré. Tous ont le coude sur la hanche,



ROMANCE V.



Cabalga Diego Lainez
al buen Rey besar la mano,
consigo se los llevaba
los trescientos fijosdalgo.
Entre ellos iba Rodrigo,
el soberbio castellano,
todos cabalgan en mula,
solo Rodrigo en caballo.
Todos visten oro y seda,
Rodrigo va bien armado.
Todos espadas ceñidas,
Rodrigo estoque dorado,

Rodrigue a la lance à la main. Tous portent des gants parfumés, Rodrigue porte un gantelet de combat. Tous sont coiffés de chapeaux d'un grand prix, Rodrigue, lui, a sa tête ombragée par un casque reluisant et ciselé, et sur le sommet de son casque flotte un panache rouge.

Marchant sur la même route que lui, ils se sont bientôt rencontrés avec le roi.

Ceux qui l'escortaient s'approchent en causant entre eux, les uns parlant à voix basse, et les autres criant de toute la force de leurs poumons; or, ils se disaient entre eux, les chevaliers de l'escorte du roi :

« Là, devant nous, s'avance, au milieu de cette « troupe, celui même qui a tué le comte Lozano. »

Rodrigue, qui les a entendus, les regarde fixement et, d'une voix forte et hautaine, il leur parle de cette manière :

« S'il se trouve parmi vous un de ses parents, « ou de ses amis à qui sa mort soit à cœur, qu'il « sorte, sur-le-champ, de vos rangs et m'en « demande satisfaction..... je la lui donnerai à « pied, si cela lui plaît, ou à cheval, s'il le « préfère! »

Tous répondirent d'une seule voix : « Que le « diable seul te la demande! »

Chacun descendit de cheval pour baiser la main du roi... Rodrigue seul resta sur le sien, aux yeux des courtisans étonnés.

todos con sendas varicas,
Rodrigo lanza en la mano.
Todos guantes olorosos,
Rodrigo guante mallado.
Todos sombreros mui ricos,
Rodrigo casco afinado,
y encima del casco lleva
un bonete colorado.
Andando por su camino
con el Rey se han encontrado:
los que vienen con el Rey
entre sí van razonando.
Unos lo dicen de quedo,
otros lo van pregonando:
aqui viene entre esta gente
quien mató al Conde Lozano.
Como lo oyera Rodrigo,
en hito los ha mirado:
con alta y soberbia voz
de esta manera ha fablado:
Si hai alguno entre vosotros
su pariente ó adeudado
que le pese de su muerte,
salga luego á demandallo;
yo se lo defenderé
quier á pie, quier á caballo.
Todos responden á una:
Demándetelo el diablo.
Todos se apearon juntos
para al Rey besar la mano;
Rodrigo se quedó solo

Aussitôt son père lui dit ce que vous allez entendre :

« Mettez pied à terre, ô mon fils! puis vous « baiserez la main du roi, parce qu'il est votre « seigneur et maître, comme vous, mon fils, « vous êtes son vassal! »

A ces mots, Rodrigue se sentit très offensé, et les paroles qu'il répondit furent celles d'un homme plein de fierté.

« Si tout autre, dit-il, m'eût demandé cela, il « aurait déjà payé cher son audace; mais puisque « c'est vous, mon père, qui l'ordonnez, je le « ferai de bonne grace! »

Déjà le Cid se disposait à baiser la main du roi; mais au moment où il pliait le genou, il agita et fit briller son estoc. Le roi, surpris et effrayé de ce mouvement, lui crie soudain, tout troublé :

« Retire-toi, Rodrigue, et laisse-moi; va-t-en « ailleurs, démon que tu es, va-t-en, Rodrigue, « car tu as, avec les gestes d'un homme, les « mouvements d'un lion furieux. »

En entendant ces mots, Rodrigue demanda, d'une voix altérée, qu'on lui amena sur-le-champ son cheval, et il se retira en se parlant ainsi à lui-même sur son entrevue avec le roi :

« Pour avoir baisé la main du roi, je suis loin « de me croire honoré,...... mais je me regarde « comme offensé puisque mon vieux père l'a « baisée! »

encima de su caballo.
Entonces fabló su padre,
bien oireis lo que ha fablado:
A peadvos vos, mi fijo,
besareis al Rey la mano,
porque él es vueso Señor,
vos, fijo, sois su vasallo.
Desque Rodrigo esto oyera
sintióse mui agraviado;
las palabras que responde
son de hombre mui denodado:
Si otro me lo dijera
ya me lo hubiera pagado,
mas por mandarlo vos, padre,
yo lo faré de buen grado.
Ya se apeaba Rodrigo
para al Rey besar la mano;
al fincar de la rodilla
el estoque se ha arrancado:
espantóse de ello el Rey,
y dijo como turbado:
Quítateme allá, Rodrigo,
quítateme allá, diablo,
que tienes el gesto de home,
los fechos de leon bravo.
Como Rodrigo esto oyó,
aprisa pide el caballo,
con la voz mui alterada
contra el Rey asi fablando.
Por besar mano de Rey
no me tengo por honrado,

En parlant de la sorte, il sortit du palais du roi, emmenant avec lui les trois cents cavaliers de sa suite; et si ces derniers étaient venus sur des mules et couverts de beaux habits, ils s'en retournèrent tous bien armés et montés sur de bons chevaux.



porque la besó mi padre
me tengo por afrentado.
En diciendo estas palabras
salido se ha de palacio,
consigo se los tornaba
los trescientos fijosdalgo :
si bien vinieron vestidos,
volvieron mejor armados ;
y si vinieron en mulas
todos vuelven en caballos.



ROMANCE VI.

e bon roi était dans Burgos, assis devant sa table, occupé à prendre son repas, lorsque Ximène Gomez vint se plaindre à lui. Vêtue d'habits de deuil, le front couvert d'un long voile noir, Ximène se jeta éperdue aux genoux du monarque, et commença à lui parler ainsi :

« Roi, je vis dans la honte du déshonneur,
« alors que cette même honte a tué ma mère!
« Chaque jour, dès le matin, je vois celui qui a as-
« sassiné mon père, monté sur un fougueux cour-
« sier et portant un faucon sur son poing; je
« vois, pour m'insulter encore davantage, celui
« qui a lâché l'oiseau de proie dans mon pigeon-
« nier; toutes mes colombes familières y ont été



ROMANCE VI.

En Burgos está el buen Rey
asentado á su yantare
cuando la Ximena Gomez
se le vino á querellare.
Cubierta toda de luto,
tocas de negro cendale,
las rodillas por el suelo
comenzára de fablare.
Con mancilla vivo, Rey,
con ella murió mi madre,
cada dia que amanece
veo al que mató á mi padre
caballero en un caballo,
y en su mano un gavilane:
por facerme mas despecho

« égorgées par lui; et pour effacer leur sang qui « coule de toute part, il en a teint ma jupe. Si « j'envoie quelqu'un le lui dire, il envoie, lui, « me menacer! Un roi qui ne rend pas la justice ne « devrait pas régner, ni chevaucher à cheval, ni « parler à la reine, ni manger son pain sur une « nappe brodée, ni, encore moins, porter des « armes luisantes. »

Dès que le roi l'eut entendue, voici ce qu'il pensa en lui-même :

« Si je fais arrêter ou tuer le Cid, mes Cortès « se retireront; mais si je le laisse en paix, Dieu « peut m'en demander compte...... Je veux lui « écrire une lettre, je veux le faire appeler dans « mon palais. »

A peine ces paroles sont-elles prononcées, que la lettre du roi vole à travers les chemins, et le messager qui la porte l'a bientôt remise au père de Rodrigue.

Quand le Cid apprit cela, il commença à parler ainsi au vieillard :

« Comte, vous employez de mauvaises ruses et « je puis facilement en triompher; seigneur, vous « avez une lettre du roi que vous ne voulez pas « me montrer.

« Ce n'est rien, mon enfant, répondit le vieil- « lard, sinon un nouveau gué qu'il faut que « vous franchissiez; restez ici, mon fils, j'irai, « moi, à votre place. »

cébalo en mi palomare :
mátame mis palomillas
criadas, y por criare,
la sangre que sale dellas
teñido me ha mi briale,
envíoselo á decire,
envíame á amenazare :
Rey que non face justicia
non debiera de reinare,
nin cabalgar en caballo,
nin con la Reina fablare,
nin comer pan á manteles
nin menos armas armare.
El Rey cuando aquesto oyera
comenzara de pensare;
si yo prendo ó mato al Cid
mis córtes revolveranse;
pues sí lo dejo de hacer
Dios me lo ha de demandare :
mandarle quiero una carta,
mandarle quiero llamare :
las palabras no son dichas,
la carta camino vae,
mensagero que la lleva
dado la habia á su padre :
cuando el Cid aquesto supo
asi comenzó á fablare :
malas manas habeis, Conde,
non vos las puedo quitare,
que carta que el Rey vos manda
non me la quereis mostrare.

« Jamais, répondit le Cid, Dieu ni la vierge
« sainte Marie n'exigeraient de moi une pareille
« soumission; car partout où vous irez, je pré-
« tends, moi, marcher en avant!.... »



Non era nada mi fijo,
si non que vades allae:
fincad vos acá mi fijo,
que yo iré en vuestro lugare.
Nunca Dios lo tal quisiere
nin Santa Maria su madre,
sinó que donde vos fuéredes
tengo yo de ir adelante.

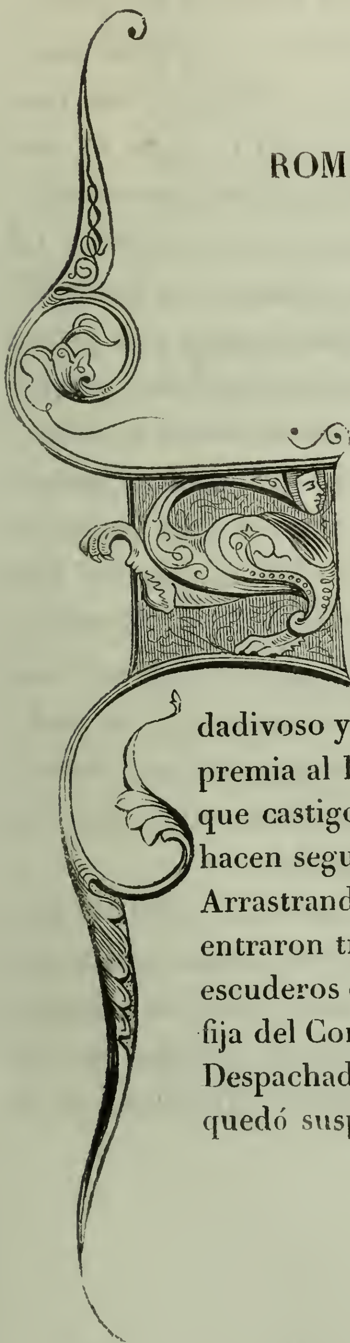


ROMANCE VII.

Le seigneur roi est assis sur son trône; appuyé sur le dossier du fauteuil royal, il juge les querelles et les griefs de son peuple trop mal régi; libéral et juste, il récompense le bien et punit le mal; car les récompenses et les châtiments font seuls les fidèles vassaux. Traînant un long deuil après eux, et vêtus d'habits funèbres, trente hidalgos, écuyers de Ximène, fille du comte Lozano, entrèrent en cet instant. Les huissiers s'étant retirés, l'audience reste interrompue; Ximène, elle, pros-



ROMANCE VII.



Sentado está el señor Rey
en su silla de respaldo,
de su gente mal regida
desavenencias juzgando:
dadivoso y justiciero
premia al bueno y pena al malo,
que castigos, y mercedes
hacen seguros vasallos.
Arrastrando luengos lutos
entraron treinta fidalgos
escuderos de Ximena
fija del Conde Lozano.
Despachados los maceros
quedó suspenso el Palacio,

ternée sur les degrés du trône, commença ainsi ses plaintes :

« Il y a aujourd'hui, seigneur, six mois que « mon père mourut des mains d'un enfant que « les tiennes élevèrent pour le voir devenir un « assassin. Quatre fois je suis venue à tes pieds, « et les quatre fois j'ai obtenu des promesses, « mais jamais je n'ai obtenu justice! Don Ro- « drigue de Vibar, cet adolescent, vain et or- « gueilleux, profane impunément tes justes lois... « et toi tu protéges cet infâme; tu le caches.... tu « le couvres de ton ombre royale.... et lorsqu'il « est bien en sûreté, tu réprimandes tes juges « royaux de ce qu'ils ne peuvent pas s'en empa- « rer! Si les bons rois représentent sur la terre, « aux yeux des plus humbles humains, l'image « et la puissance de Dieu, un roi qui fausse la « justice et encourage les insultes qu'on lui fait « subir, un tel roi ne devrait être, il me semble, « ni craint ni aimé! Seigneur maître, ou tu vois « mal, ou tu penses mal... Pardonne si je te parle « si librement; c'est que, vois-tu, l'injure faite à « une faible femme change bien vite dans sa « bouche le respect en offense!

« N'avez-vous plus rien à me dire, gentille da- « moiselle, interrompit le roi Ferdinand, n'avez- « vous plus rien à me dire, vous dont les plaintes « adouciraient un cœur d'acier et de marbre? Si « je garde Rodrigue, ajouta-t-il, ingrate, je le

y asi comenzó sus quejas
humillada en los estrados :
Señor, hoi hace seis meses
que murió mi padre á manos
de un muchacho que las tuyas
para matador criaron.
Cuatro veces he venido
á tus pies, y todas cuatro
alcancé prometimientos,
justicia jamas alcanzo.
Don Rodrigo de Vibar,
rapaz orgulloso, y vano
profana tus justas leyes
y tu amparas un profano :
tu le celas, tu le encubres,
y despues de puesto en salvo
castigas á tus merinos
porque no pueden prendallo.
Si de Dios los buenos Reyes
la semejanza, y el cargo
representan en la tierra
con los humildes humanos,
non debiera de ser Rey
bien temido, y bien amado
quien fallece en la justicia
y esfuerza los desacatos.
Mal lo miras, mal lo piensas,
perdona si mal te fablo,
que la injuria en la muger
vuelve el respeto en agravio.
No haya mas, gentil doncella,

« garde pour votre bien.... Le temps viendra où,
« pour lui, vous changerez votre douleur en
« joie ! »

Au même instant, un message arriva dans la chambre de Dona Urraca, et le roi ayant pris le bras de Ximène, tous deux entrèrent dans les appartements de *l'infante*.



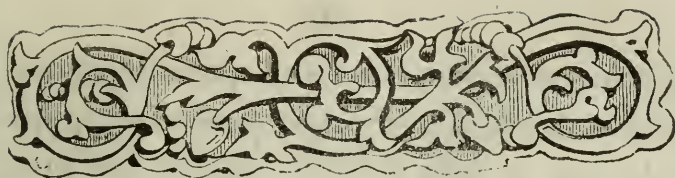
respondio el primer Fernando,
que ablandarán vuestras quejas
un pecho de acero y marmol.
Si yo guardo á Don Rodrigo,
para vuestro bien lo guardo,
tiempo vendrá que por él
convirtais en gozo el llanto.
En esto llegó á la sala
de Doña Urraca un recado,
asióla del brazo el Rey;
donde está la Infanta entraron.



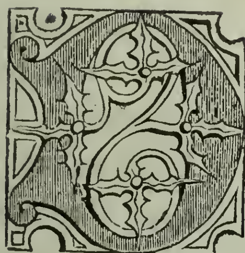
ROMANCE VIII.

Une grande renommée s'élevait et retentissait dans toute l'Espagne, au sujet de don Rodrigue de Vibar, qui venait de vaincre cinq rois maures. Dans sa générosité, il les avait déjà fait sortir de la prison où il les avait enfermés, et ils restaient ses vassaux après avoir tous promis leurs tributs et hommages.

Le roi, qui se nommait Ferdinand, était alors dans sa ville de Burgos; Ximène Gomez parut de



ROMANCE VIII.



e Rodrigo de Vibar
mui grande fama corría,
cinco Reyes ha vencido
moros de la Morería.
Soltólos de la prision
do metidos los tenia,
quedaron por sus vasallos,
sus parias le prometian.
En Burgos estaba el Rey,
que Fernando se decia,
aquesa Ximena Gomez
ante el buen Rey parecía.
Humillado se habia ante él
y su razon proponía :

nouveau devant le bon roi; après s'être humiliée en l'abordant, elle lui exposa ainsi sa supplique :

« Je suis la fille de don Gomez qui possédait « un comté dans Gormaz, et que don Rodrigue « de Vibar tua avec audace et courage; je viens « vous demander une grace qu'il faut que vous « m'accordiez en ce jour, et ce que je ré- « clame de votre grandeur, c'est que ce même « don Rodrigue soit mon époux! Je me tiendrai « pour bien mariée, sire, et me regarderai pour « honorée si cet hymen a lieu, car je suis cer- « taine que ses biens et ses terres s'augmenteront, « et que son apanage deviendra le meilleur et « le premier de tout votre royaume. Vous m'ac- « corderez, sire, une grande grace en lui don- « nant ma main.... et vous en serez récompensé; « ce sera servir encore Dieu, puisque je ne « lui pardonnerai, moi, la mort qu'il a donnée « à mon père, que s'il consent à m'épouser. »

Ce que Ximène demandait parut bien au roi. Il écrivit sur-le-champ à Rodrigue; il lui disait de venir à Burgos, où il était, et qu'il s'agissait d'une affaire importante qui l'intéressait. Dès que Rodrigue a lu les lettres que lui envoie le roi Ferdinand, il monte sur *Babieca* [1], et il part de Palencia, suivi d'une nombreuse escorte : tous ceux qu'emmenait Rodrigue étaient gentilshommes,

[1] Nom du cheval du Cid.

Fija soi yo de Don Gomez,
que en Gormaz Condado habia,
Don Rodrigo de Vibar
lo mató con valentia :
vengoos á pedir merced
que me fagais este dia,
y es que aquese Don Rodrigo,
por marido yo os pedia,
tendréme por bien casada,
honrada me contaria,
que soi cierta que su hacienda
ha de ir en mejoria,
y mayor en el estado,
que en la vuesa tierra habria.
Faréisme mui gran merced,
facerlo vos bien venía :
porque es servicio de Dios,
y yo le perdonaria
la muerte que dió á mi padre
si el aquesto concedia.
Al Rey le parecio bien
lo que Ximena pedia;
escribiérale sus cartas,
que viniese le decia
á Palencia, donde estaba,
que es cosa que le cumplia.
Rodrigo que vió las cartas
que el Rey Fernando le envia,
cabalgó sobre Babieca,
muchos en su compañia :
todos eran fijosdalgo

tous portaient des armes neuves et luisantes, tous étaient vêtus d'habits d'une même couleur; tous ceux qui servent sous ses ordres sont de ses amis ou de ses parents; et ils étaient trois cents hidalgos ceux qui suivaient le fier Rodrigue. Le roi vint à sa rencontre, car il l'aimait beaucoup, et il lui parla ainsi :

« Soyez le bienvenu, Rodrigue; maintenant, « cette Ximène Gomez désire que vous l'épousiez, « et elle vous pardonnera la mort de son père, « si vous acceptez sa main; moi je vous supplie « de le faire, Rodrigue, j'en éprouverai un grand « plaisir; et si vous m'accordez cette joie, je vous « donnerai de nombreux fiefs et de beaux do- « maines.

« Seigneur roi, répondit don Rodrigue, cela « me plaît comme tout ce qui sera de votre vo- « lonté! »

Le roi le remercia gracieusement, et bientôt après il les maria.



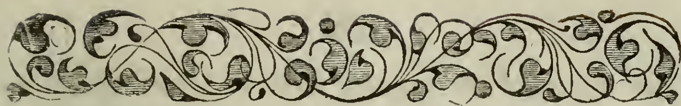
los que Rodrigo traia,
armas nuevas traían todos,
de una color se vestian :
amigos son, y parientes
todos los que le servian,
trescientos eran aquestos
que con Rodrigo venian.
El Rey salio á recibirlo
que mui mucho le queria,
y dijo el Rey á Rodrigo :
Agradezcoos la venida;
aquesta Ximena Gomez
por marido vos pedia,
y la muerte de su padre
perdonada vos tenía;
Yo vos ruego lo fagais,
dello gran placer habria,
faceros hé gran merced,
muchas tierras yo os daria.
Pláceme, Rey y Señor,
Don Rodrigo respondía,
en esto y en todo aquello
que tu voluntad sería.
El Rey se lo agradeció,
desposado los habia.



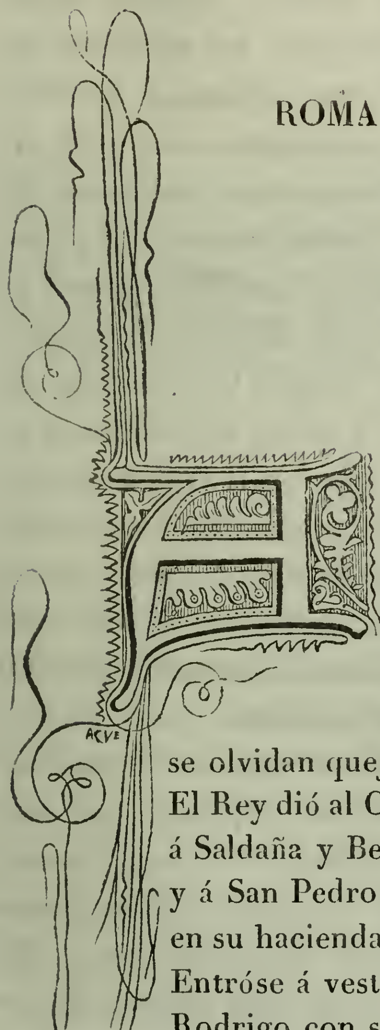
ROMANCE IX.

Le roi don Ferdinand a reçu la main avec la parole de Ximène et de Rodrigue; il a reçu leur serment de s'unir bientôt devant lui en présence de don Lain Calvo.

Malgré les vieilles inimitiés, tous deux ont fait cette épreuve que là où préside l'amour, les plaintes et les offenses s'oublient bien vite. Le roi donna au Cid, Valduerna, Saldana, Belforado et Saint-Pierre de Cerdagne qui restèrent à perpétuité dans ses possessions; puis Rodrigue entra dans son appartement avec ses frères, pour revêtir ses ha-



ROMANCE IX.



Ximena y á Rodrigo
prendó el Rey palabra y mano
de juntarlos para en uno
en presencia de Lain Calvo:
Las enemistades viejas
con amor las confirmaron,
que donde preside amor
se olvidan quejas y agravios.
El Rey dió al Cid á Valduerna
á Saldaña y Belforado,
y á San Pedro de Cardeña
en su hacienda vincularon.
Entróse á vestir de boda
Rodrigo con sus hermanos,

bits de noces. Il quitta son collier et sa cuirasse resplendissante d'ornements et de ciselures. Il revêtit d'abord un justaucorps de couleur violette, puis de larges haut-de-chausses suisses, avec un rabat, et une écharpe à fraise brodée d'or; ses bottines étaient d'une peau rouge et grainée, sur les côtés de chaque bottine étaient deux boucles en guise de cordon, qui lui serraient la jambe; il portait aussi une chemise étroite, échancrée sur le devant, sans filets ni apprêt, ni broderies, car alors l'amidon servait seulement de pain aux petits enfants. Il portait encore un pourpoint de satin noir à larges manches, piqué et flétri, son père l'ayant couvert de sueur dans trois ou quatre batailles; il mit ensuite un baudrier de cuir éprouvé, par dessus le satin, en mémoire et en reconnaissance des coups qu'il avait reçus; il était, en outre, coiffé d'un élégant bonnet surmonté d'une plume de coq. Il avait enfin sur les épaules un manteau tout fourré en peluche, et son épée redoutée, l'effroi et la crainte du monde, pendait à ses côtés, suspendue par les liens dorés de son ceinturon, lesquels coûtèrent quatre maravédis.

Plus galant que Gerineldos, l'illustre Cid descendit dans la cour du palais où le roi, l'archevêque et les Grands du royaume l'attendaient debout. Au même moment descendit aussi Ximène, coiffée d'une toque de satin et non de ces chiffons légers qu'on a, depuis, nommé dentelles.

quitóse gola y arnés
resplandeciente y grabado;
pusóse un medio botarga,
con unos vivos morados,
calzas valonas tudescas
de aquellos siglos dorados.
Eran de grana de polvo,
y de baca unos zapatos,
con dos hebillas por cintas
que le apretaban los lados:
camison redondo, y justo,
sin filetes, ni recamos,
que entonces el almidon
era pan para muchachos.
Un jubon de raso negro
ancho de manga, estofado,
que en tres ó cuatro batallas
su padre lo habia sudado.
Una acuchillada cuera
se puso encima del raso
en remembranza, y memoria
de las muchas que habia dado.
Una gorra de coutrai
con una pluma de gallo;
llevaba puesto un tudesco
en felpa todo aforrado.
La tizona rabitiesa,
del mundo temor y espanto,
en tiros nuevos traia
que costaron cuatro cuartos.
Mas galan que Gerineldos,

Les broderies de sa robe violette, et très élégante, étaient d'étoffe fine de Londres, et ses souliers étaient en soie de couleur; son cou était orné d'un beau collier composé de huit patennes d'or [1], auquel était pendu un saint Michel. Le tout, pesé dans la main et bien apprécié à son poids, valait plus qu'un riche bourg. Alors les deux futurs époux se rapprochèrent l'un de l'autre, et le Cid, regardant sa fiancée, lui dit tout troublé :

« Je tuai ton père, il est vrai, Ximène, mais je « ne le déshonorai pas; je le tuai en combat sin- « gulier d'homme à homme, pour venger une « insulte certaine; si je tuai un homme, je te « donne un autre homme à sa place, je suis là à « tes ordres, et, à la place d'un père mort, tu « trouveras en moi un mari honoré. »

Tous trouvèrent ces paroles bien dites et louèrent la discrétion du héros.

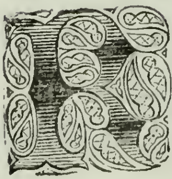
Et aussitôt après, les noces de Rodrigue le castillan furent célébrées en grande pompe.

[1] Patennes, espèce de médailles d'or ou d'argent, portées autrefois par les paysannes espagnoles.

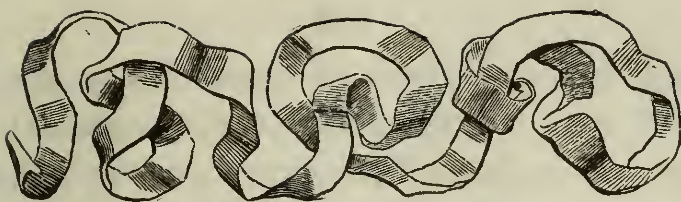


baja el Cid famoso al patio
donde Rey, Obispo, y Grandes
en pie estaban aguardando.
Tras esto baxó Ximena
tocada en toca de trapos
y no con estas quimeras
que agora llaman Urracos.
De paño de Londres fino
era el vestido bordado,
unas garnachas muy justas
con un chapin colorado.
Un collar de ocho patenas
con un San Miguel colgando,
que apreciaron una Villa
solamente de las manos.
Llegaron juntos los novios,
y al dar la mano y abrazo
el Cid mirando á la novia.
la dijo todo turbado :
Maté á tu padre, Ximena,
pero no á desaguisado :
matéle de hombre á hombre
para vengar cierto agravio.
Maté hombre y hombre doi,
aqui estoi á tu mandado,
y en lugar del muerto padre,
cobraste marido honrado.
A todos pareció bien,
su discrecion alabaron,
y asi se hicieron las bodas
de Rodrigo el Castellano.

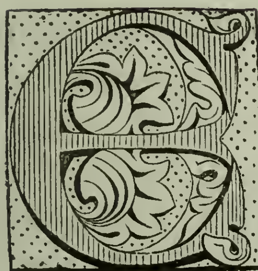
ROMANCE X.

odrigue était dans Zamora, à la cour du roi Ferdinand, père de ce roi sans fortune qui fut nommé don Sanche, lorsque arrivèrent auprès de lui des messagers des rois maures ses tributaires, qui, après s'être humiliés, lui parlèrent ainsi :

« Noble Cid, cinq rois, tes vassaux nous en-
« voient près de toi pour acquitter le tribut qu'ils
« sont restés obligés de te payer; en signe de
« bonne amitié, ils t'envoient, de plus, cent che-
« vaux dont vingt blancs comme l'hermine, vingt
« autres gris-clair; ils t'en envoient aussi trente



ROMANCE X.



n Zamora está Rodrigo,
en Corte del Rey Fernando,
padre del Rey sin vintura,
á quien llamaron Don Sancho;
cuando llegan mensageros
de los Reyes tributarios
á Rodrigo de Vibar,
al cual dicen humillados :
buen Cid, á tí nos envian
cinco Reyes tus vasallos,
á te pagar el tributo
que quedaron obligados :
y por señal de amistad,
te envian mas cien caballos,
veinte blancos como armiño,
y veinte rúcios rodados,
treinta te envian morcillos,

« noirs comme l'ébène et trente autres alezan « doré, tous avec leurs enharnachements de bro- « carts de couleurs différentes; de plus encore, « ils envoient à ta Ximène grand nombre de ri- « ches joyaux et parures, et à tes jeunes et belles « filles, deux jacinthes des plus précieuses, avec « deux coffres remplis d'étoffes de soie pour en « vêtir tous tes chevaliers. »

Le Cid leur répondit : « Mes amis, vous vous « êtes trompés dans votre message, parce que je « ne suis ni maître, ni seigneur là où se trouve « le roi Ferdinand; tout lui appartient, rien n'est « à moi, et, près de lui, je ne suis que le moindre « de ses vassaux. »

L'humilité du Cid au sein des honneurs plut beaucoup au roi, qui parla ainsi aux messagers :

« Dites à vos maîtres que quoique leur vain- « queur ne soit pas roi, il est assis aux côtés d'un « roi, et que tout ce que je possède c'est le Cid « qui me l'a conquis; dites-leur aussi que je suis « heureux et fier d'avoir un si bon vassal. »

Rodrigue congédia les envoyés des rois maures après leur avoir fait de nombreux et magnifiques présents; et, depuis ce jour, il fut sans cesse appelé le Cid Ruy-Diaz, ce qui signifie, parmi les Africains, homme puissant et courageux.



y otros tantos alazanos,
con todos sus guarnimentos,
de diferentes brocados.
Y mas á Doña Ximena
muchas joyas y tocados,
y á vuesas dos fijas bellas
dos jacintos mui preciados,
dos cofres de muchas sedas
para vestir tus fidalgos.
El Cid les digera : amigos
el mensage habeis errado,
porque yo no soi Señor
adonde está el Rey Fernando;
todo es suyo, nada es mio,
yo soi su menor vasallo.
El Rey agradeció mucho
la humildad del Cid honrado,
y dijo á los mensageros :
decidles á vuesos amos,
que aunque no es Rey su Señor,
con un Rey está sentado,
y que cuanto yo poseo
el Cid me lo ha conquistado,
y que yo estoi mui contento
en tener tan buen vasallo.
El Cid despidió á los moros
con dones que les ha dado,
siendo dende alli adelante
el Cid Rui Diaz llamado,
apellido entre los moros
de home de valor, y estado.

ROMANCE XI.



imène était enceinte, et si languissante dans la solitude de son manoir de Burgos, qu'elle attendait avec impatience son bien-aimé Rodrigue, voyant l'instant de ses couches se rapprocher sans cesse. Or, le matin d'un dimanche, se sentant plus souffrante et le visage baigné de larmes, elle prit la plume d'une main affaiblie, et, après avoir écrit à son noble époux mille tendres plaintes (de ces plaintes qui sauraient amollir des entrailles de marbre), elle reprit de nouveau la plume, déjà abandonnée, se remit à pleurer et



ROMANCE XI.


n los solares de Burgos
á su Rodrigo aguardando,
tan en cinta está Ximena
que mui cedo aguarda el parto.
Cuando además dolorida
una mañana en Disanto,
bañada en lagrimas tiernas
tomó la pluma en la mano :
y despues de haberle escrito
mil quejas á su velado,
bastantes á domeñar
unas entrañas de marmol,
de nuevo tomó la pluma
y de nuevo tornó al llanto,

écrivit de cette manière au noble roi don Ferdinand :

« A vous, mon seigneur et maître, à vous le « bon, l'heureux, le noble, le grand, le vainqueur, « le bienfaisant et le sage, à vous, votre humble « servante Ximène, la fille du comte Lozano (à qui « vous avez donné un mari comme pour vous rire « d'elle), Ximène envoie ses respectueuses sa- « lutations, de son manoir de Burgos, où elle vit « dans la souffrance. Que Dieu mette enfin un « terme à vos conquêtes; et pardonnez-moi, sei- « gneur, si je vous parle aussi peu respectueuse- « ment; hélas! je suis si mécontente de vous que « je ne peux pas le dissimuler. Et quelle loi de « Dieu, dites-moi, vous a enseigné qu'il vous « était permis, pour tout le temps qu'il vous plaît, « de combattre sans relâche vos ennemis, et de « désunir pour cela les époux? Quelle bonne « raison permet à vos yeux qu'un jeune homme, « humble, doux et caressant, soit changé, par « vous, en un véritable lion! Quelle loi, encore, « vous autorise à l'enchaîner à vos côtés nuit et « jour, sans lui donner plus d'une seule fois sa « liberté dans une année? Et encore, la seule fois « que vous me le renvoyez, il revient tellement « défiguré, si couvert de sang depuis ses cheveux « jusques aux pieds de son cheval, qu'on est ef- « frayé rien qu'à son aspect. Puis, dès qu'il est « auprès de moi, il s'endort aussitôt dans mes

y de esta guisa le escribe
al noble Rey Don Fernando:
A vos mi Señor el Rey.
el bueno, el aventurado,
el magno, el conqueridor,
el agradecido, el sabio.
La vuesa sierva Ximena,
fija del Conde Lozano,
á quien vos marido dísteis,
bien asi como burlando
desde Burgos os saluda,
donde vive lacerando:
las vuesas andanzas buenas
llévevoslas Dios al cabo.
Perdonadme, mi Señor
si no os fablo mui en salvo,
que si mal talante os tengo
non puedo disimulallo.
¿Qué lei de Dios vos enseña,
que podais por tiempo tanto,
cuando afincais en las lides,
descasar á los casados?
¿Qué buena razon consiente
que á un garzon bien domeñado,
falagüeño, y humildoso,
le mostreis á ser leon bravo?
Y que de noche, y de dia
le traigais atraillado,
sin soltalle para mi,
sino una vez en el año.
Y esa que me le soltais,

« bras. Dans ses songes, il gémit et se débat avec « force croyant encore combattre, et à peine « s'éveille-t-il, que les vedettes et les hommes de « guerre viennent l'appeler et l'avertir de retour- « ner au camp. Dans ma solitude, je vous le « demandai en pleurant, voulant recouvrer, tout « à la fois, un père et un mari.

« Maintenant, je n'ai plus ni l'un ni l'autre, « car je ne peux pas plus obtenir de vous le « second, que je ne possède le premier. Vous « me l'avez enlevé vivant, de manière à ce que je le « pleure comme s'il était enterré. Si vous agissez « ainsi pour l'élever et l'honorer, sire, à quoi « bon je vous prie!...... Mon Rodrigue, quoiqu'il « ait à peine de la barbe, est si honoré qu'il « compte cinq rois pour ses vassaux. Si je me « plains ainsi, seigneur, c'est que je viens d'en- « trer dans mon neuvième mois, et que mes « larmes et ma tristesse m'empêcheront peut-être « d'accoucher heureusement. Ne souffrez donc « pas que la progéniture du meilleur de vos vas- « saux s'éteigne ainsi par votre faute, car c'est « celle d'un vassal qui porte la croix rouge sur « sa poitrine, et qui n'a pas voulu baiser la main « d'un roi.

« Répondez-moi, mon seigneur et roi, claire- « ment, avec des caractères de votre propre main, « quoique j'aie payé largement ses étrennes à « votre secrétaire. Faites en sorte, surtout, sire, je

fasta los pies del caballo
tan teñido en sangre viene,
que pone pavor mirallo :
y cuando mis brazos toca ,
luego se duerme en mis brazos.
En sueños gime; y forceja,
que cuida que está lidiando;
y apenas el alva rompe
cuando le estan acuciando
las escuchas y adalides,
para que se vuelva al campo.
Llorando vos lo pedí
en mi soledad, cuidando
de cobrar padre, y marido,
ni uno tengo, ni otro alcanzo,
que como otro bien no tengo,
y me lo habedes quitado,
en guisa le lloro vivo,
cual si estuviera enterrado.
Si lo faceis por honralle,
mi Rodrigo es tan honrado,
que no tiene barba, y tiene
cinco Reyes por vasallos.
Yo finco, señor, en cinta,
que en nueve meses he entrado,
y me podrán empecer
las lágrimas que derramo.
Non permitais se malogren
prendas del mejor vasallo,
que tiene cruces bermejas,
ni á Rey ha besado mano.

« vous en prie, que cet écrit ne donne aucune
« prise aux bruits et aux rumeurs du palais,
« pour cela, jetez-le au feu...... car les méchantes
« conjectures me feraient certainement un mau-
« vais parti. »



Respondedme en puridad
con letras de vuesa mano,
aunque al vueso mandadero
le pague yo su aguinaldo.
Dad ese escrito á las llamas
non se faga de Palacio,
que á malos harruntadores
non me será bien contado.

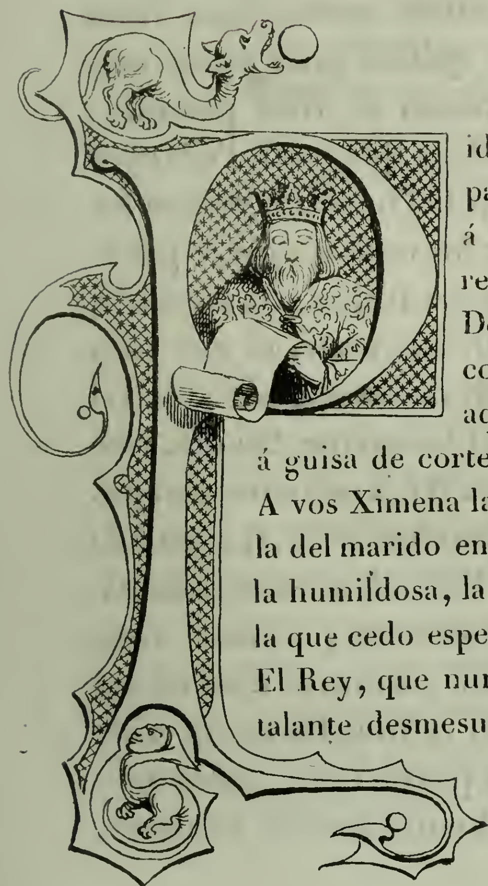


ROMANCE XII.

Demandant, sur les dix heures du matin, du papier à son secrétaire, le roi répond, de sa main, à la lettre de Ximène; et après avoir fait la croix avec quatre points, et son paraphe, il lui adresse les paroles suivantes si pleines de galanterie :

« A vous Ximène la noble, à vous la digne
« compagne du héros envié, à vous l'humble et
« la discrète, à vous qui attendez patiemment
« l'heure de l'enfantement, à vous, belle Ximène,

ROMANCE XII.



Pidiendo á las diez del dia
papel á su secretario,
á la carta de Ximena
responde el Rey por su mano :
Despues de facer la cruz
con cuatro puntos, y un rasgo
aquestas palabras finca
á guisa de cortesano :
A vos Ximena la noble,
la del marido envidiado,
la humildosa, la discreta,
la que cedo espera el parto.
El Rey, que nunca vos tuvo
talante desmesurado,

« le roi qui ne vous apprécia jamais assez, envoie « ses salutations en réponse à vos plaintes si « grandes. Vous me dites que je suis un mauvais « roi, que je désunis les époux et que, pour mon « profit, je ne fais aucun compte de vos malheurs ; « vous dites encore, dans vos dépêches, en vous « plaignant toujours de moi, vous dites que je « ne vous rends votre mari qu'une seule fois « dans toute l'année, et que, lorsque je vous le « renvoie, au lieu de vous caresser tendrement, « il s'endort dans vos bras, tant il est fatigué. Si « vous eussiez appris, noble senora, que votre « époux tant chéri vous quittait pour servir mes « amours, vous auriez raison de vous plaindre ; « mais si je ne vous l'enlève que pour l'envoyer « combattre sur le champ de l'honneur contre les « Maures nos voisins, je ne vous fais pas je pense « un très grand tort. Si vous n'étiez pas enceinte, « senora, je pourrais peut-être croire ce que vous « me marquez du sommeil de votre époux ; mais si « vous êtes, et s'il vous sait lui-même, Senora, avec « votre jupe enflée, c'est qu'il n'a certainement pas « dormi dans votre lit. Bien loin de là, il attend de « vous un noble héritier, l'aîné de ses descendants. « Or, si à vos premières couches, un mari vous « manque, peu importe..... surtout si c'est un roi « qui vient le remplacer, et vous faire cent mille « présents. Ne lui écrivez pas de venir, parce que, « même à vos côtés, s'il entendait le tambour,

vos envia sus saludes
en fe de quereros tanto.
Decisme que soi mal Rey,
y que descaso casados,
y que por los mios provechos,
non cuido de vuesos daños :
que estais de mi querellosa
decis en vuesos despachos,
que non vos suelto el marido
sino una vez en el año;
y que cuando vos le suelto,
en lugar de falagaros,
en vuesos brazos se duerme
como viene tan cansado.
Si supiérades, señora,
que vos quitaba el velado
por mis enamoramientos,
fuera con razon quejaros :
mas si solo vos lo quito
para lidiar en el campo
con los moros convecinos,
non vos fago mucho agravio.
A non vos tener en cinta,
señora, el vueso velado,
creyera de su dormir
lo que me habedes contado:
pero si os tiene señora,
con el brial levantado,
no se ha dormido en el lecho,
si espera en vos mayorazgo.
Y si en el parto primero

« Rodrigue serait forcé de vous quitter. Si je
« ne lui avais pas confié le commandement de
« mes armées, songez que vous ne seriez pas
« autre chose qu'une simple *duena*, et qu'il
« ne serait, lui, rien de plus qu'un simple gen-
« tilhomme.

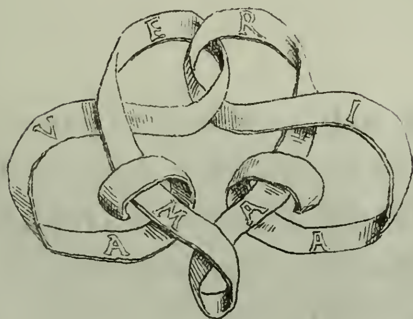
« Vous dites que votre Rodrigue a cinq rois
« pour vassaux; plût à Dieu que comme ils sont
« cinq, ils fussent quatre fois cinq, parce qu'a-
« lors les tenant tous soumis à son ordre, mes
« châteaux et vos terres n'auraient pas tant d'ad-
« versaires. Vous me dites encore de jeter aux
« flammes la lettre que vous m'avez envoyée; si
« elle contenait des hérésies, elle serait peut-être
« digne d'un tel paiement; mais si elle contient
« des raisonnements dignes des sept sages, elle
« mérite bien plutôt une place dans mes archives,
« que non pas d'être anéantie par une flamme
« ingrate. Mais, pour que vous gardiez la mienne
« et ne la mettiez pas en morceaux, par cette lettre
« je promets à l'enfant à qui vous allez donner le
« jour, de bonnes étrennes. Si c'est un fils, je
« promets de lui donner une épée, un cheval et
« deux mille maravédis pour l'aider dans ses dé-
« penses de gentilhomme; si c'est une fille, et

un marido os ha faltado,
no importa, que sobra un Rey
que os fará cien mil regalos.
Non le escribades que venga
porque aunque esté á vueso lado
en oyendo el atambor
será forzoso dejaros.
Si non hubiera yo puesto
las mis huestes á su cargo,
nin vos fuerais mas que dueña
ni el fuera mas que un fidalgo.
Decis que vueso Rodrigo
tiene Reyes por vasallos,
ojalá como son cinco
fueran cinco veces cuatro;
porque teniéndolos él
sujetos á su mandado,
mis castillos y los vuesos
no hubieran tantos contrarios.
Decis que entregue á las llamas
la carta que me habeis dado,
á contener heregias
fuera digna de tal pago :
mas si contiene razones
dignas de los siete sabios,
mejor es para mi archivo
que non para el fuego ingrato.
Y porque guardeis la mia
y non la fagais pedazos,
por ella á lo que parieredes
prometo buen aguinaldo.

« pour sa dot, je promets de placer, avec intérêt,
« à dater du jour de sa naissance, quarante marcs
« d'argent. Sur ce, je termine ma lettre, noble
« senora, non sans supplier la vierge qu'elle
« vous éclaire au milieu des périls de l'enfante-
« ment. »



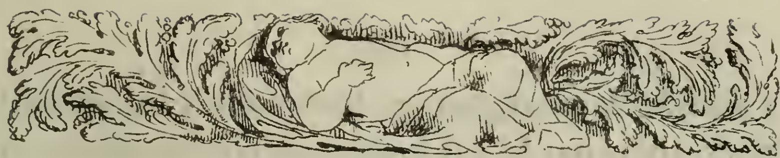
Si fijo, prometo dalle
una espada y un caballo,
y dos mil maravedis
para ayuda de su gasto :
si fija, para su dote
prometo poner en cambio
desde el dia que naciere,
de plata cuarenta marcos.
Con esto ceso, señora,
y no de estar suplicando
á la Vírgen vos alumbre
en los peligros del parto.



ROMANCE XIII.



La noble Ximène Gomez, femme du Cid Campeador, était sortie pour entendre la messe des relevailles dans l'église de Saint-Isidore de la ville de Léon. Pour cette première sortie, elle a vêtu tous ses écuyers de drap de Courtray.... car le vêtement du serviteur dit bien quel est le rang du maître. La belle dame s'habilla d'une robe de laine pourpre avec des bandes de velours brodées et piquées, de deux en deux, de franges de satin; elle portait aussi une basquine de la même étoffe



ROMANCE XIII.



alió á Misa de parida
á san Isidro en Leon
la noble Ximena Gomez,
muger del Cid Campeador.
Para salir, de contrai
sus escuderos vistió,
que el vestido del criado
dice quien es el señor.
Un jubon de grana fina
la bella dama sacó,
con fajas de terciopelo,
picadas de dos en dos.

et semblablement garnie; toutes deux lui avaient été données par le roi le jour où elle se maria, et sa taille était ornée d'une très riche ceinture, avec les extrémités en argent, dont le comte avait fait cadeau à la comtesse sa mère; enfin, elle portait pour coiffure un bandeau de brocard de la plus grande valeur, que l'infante Urraca lui donna le jour où elle prit le voile.

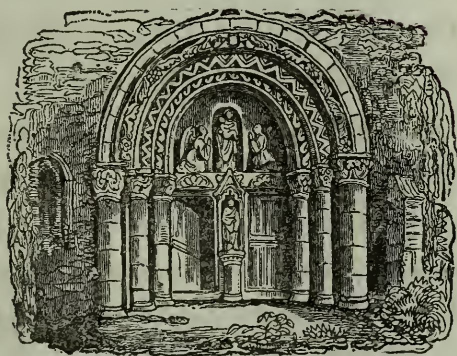
A son cou sont placées, avec beaucoup de grace et de goût, deux patennes auxquelles pendent un saint Lazarre et un saint Pierre, saints de sa dévotion; ses beaux cheveux, dont l'éclat éclipse celui de l'or, retombent sur ses belles épaules, ayant chacune de leurs tresses ornées d'un ruban; et toute cette parure est recouverte d'une mantille avec son capuchon en drap de Courtray; parce que plus les femmes honorées cachent leur visage, plus elles découvrent aux yeux de tous leur réputation. Ximène s'avançait si belle que le soleil resta suspendu au milieu de sa carrière pour mieux la voir; et, à l'entrée de l'église, elle rencontra le roi Ferdinand qui, pour l'introduire, lui prit lui-même la main, et lui dit : « Noble « Ximène, puisque le Cid le conquérant, votre « bienheureux mari et mon meilleur vassal, man- « que aujourd'hui à cette église, étant retenu pour « mon service, au milieu des combats, à défaut « de son bras, voici le mien, je suis votre che- « valier! Et à cette belle enfant que le Ciel divin

De lo mismo una basquiña,
con la mesma guarnicion,
dones que la diera el Rey
el dia que se casó :
Y con los cabos de plata
un mui rico ceñidor,
que á la Condesa su madre
el Conde en donas la dió :
lleva una cofia de trapos
de riquísimo valor,
que le dió la Infante Urraca
el dia que se veló.
Dos patenas lleva al cuello
puestas con mucho primor,
con san Lázaro y san Pedro,
santos de su devocion.
Y los cabellos que al oro
disminuyen su color,
á las espaldas echados
de todos hecho un cordon.
Lleva un manto de contrai,
porque las dueñas de honor
mientras mas cubren su rostro,
mas descubren su opinion.
Tan hermosa iba Ximena,
que suspenso quedó el sol
enmedio de su carrera,
por podella ver mejor:
y á la entrada de la iglesia
al Rey Fernando encontró,
y para metella dentro,

« vous a donnée, je promets mille maravédis et « le plus beau de mes panaches. » Ximène ne remercia pas le roi de cette haute faveur; son trouble et son émotion lui avaient ôté la voix et la parole. Ximène voulut lui baiser la main, mais le roi ne le permit pas; et il l'accompagna dans l'église, puis il la ramena à sa maison.



de la mano la tomó.
Dijo el Rey : Noble Ximena
pues es el Cid Campeador
vueso dichoso marido
y mi vasallo el mejor,
que por estar en las lides
hoi de la Iglesia falto;
á falta del brazo suyo,
yo vueso bracero soi :
y aquesa fermosa Infanta,
que el cielo divino os dió,
mando mil maravedis,
y mi plumage el mejor.
Non le agradece Ximena
al Rey tan alto favor.
que le ocupa la vergüenza,
y á sus palabras la voz.
Las manos quiso Ximena
besarle, y el las huyó :
acompañola en la Iglesia
y á su casa la volvió.

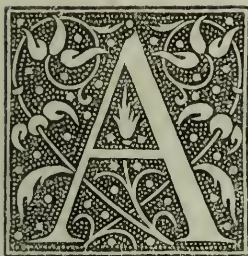


ROMANCE XIV.

Le roi Ferdinand achevait de distribuer ses terres, cerné par la mort qui le menaçait de près, lorsque, dans sa chambre déjà triste et lugubre, la pauvre infante oubliée, dona Urraca, couverte d'habits de deuil, entra en versant des larmes; et voyant son père, le roi, ainsi mourant, après avoir fait, devant son lit, la révérence à deux genoux qui lui était due, elle lui demanda sa main à baiser; puis, après avoir decelé, par de tendres pleurs, les craintes qui l'amènent, d'une voix humble l'infante se plaint ainsi : « Entre les



ROMANCE XIV


Acababa el Rey Fernando
de distribuir sus tierras,
cercano para la muerte
que le amenaza de cerca :
cuando por la triste sala
de negro luto cubierta
la olvidada Infanta Urraca
vertiendo lagrimas entra :
y viendo á su padre el Rey,
con debida reverencia,
de hinojos ante la cama,
la mano le pide y besa.
Y despues de haber mostrado

« lois divines et humaines, quelle loi, mon père,
« vous a appris à améliorer le sort des hommes
« pour déshériter les femmes ? Vous laissez à
« Alphonse, à Sanche et à Garcia, qui sont en
« votre présence, tout ce que vous possédez, et
« vous ne vous souvenez pas même de moi ! Je ne
« dois pas être votre fille, car votre nature de père
« vous forcerait, si je l'étais, à garder souvenir
« de moi ! Si je ne suis pas légitime, et quand bien
« même je serais bâtarde, n'avez-vous pas l'habi-
« tude de nourrir les orphelins ; et si cela n'est
« pas ainsi.... dites quelle est la faute qui me
« déshérite ? Quel manque de respect ai-je commis,
« qui me mérite un tel châtiment ? Si vous me
« faites un pareil tort, les nations étrangères et
« vos hommes de bien, que diront-ils lorsqu'ils le
« sauront ? Non, seigneur.... non, il n'est pas rai-
« sonnable que ce soit ainsi, ni de donner toutes
« vos terres aux hommes qui peuvent bien en ga-
« gner en combattant ! Déshéritez-moi, si cela vous
« plaît, mais prenez garde que je suis femme, et
« songez à ce que je pourrais faire, sans époux
« et sans fortune ! Si vous ne me laissez point de
« domaines, j'irai chez des nations étrangères,
« et, pour cacher vos torts envers moi, je nierai
« partout que je suis votre fille ; en costume de
« voyage, je cheminerai seule et pauvre ; mais son-
« gez encore que quelquefois il arrive aux pélerines
« de parler avec des femmes débauchées. Un sang

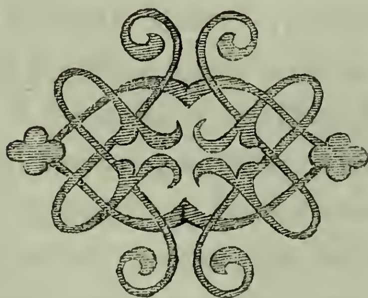
con tierno llanto sus quejas,
mostrando la voz humilde,
asi la Infanta se queja :
¿ Entre divinas y humanas ,
qué ley, padre, vos enseña,
para mejorar los homes
desheredar á las fembras ?
A Alfonso, Sancho, y Garcia,
que estan en vuesa presencia,
dejais todos los haberes,
y de mi non se vos lembra :
non debo ser vuesa fija,
que os forzara si lo fuera,
á tener de mi lembranza,
la vuesa naturaleza :
Si legítima non soi
magüer que bastarda fuera,
de alimentar los mestizos
habedes naturaleza :
Y si ansi non es, decid
¿ qué culpa me deshereda ?
¿ qué desacato vos fice,
que tal castigo merezca ?
Si tal tuerto me faceis
las naciones estrangeras
y los vuesos homes-buenos
¿ qué dirán cuando lo sepan ?
Que non es derecho, non,
nin tal es razon que sea,
pudiendo ganallo en lides,
dar á los homes faciendas.

« noble coule en moi, et il m'est plus cher que ma
« propre noblesse : comme étrangère, je l'oublierai
« peut-être, puisque c'est pour cela que vous me
« repoussez! »

Dona Urraca prononça de telles paroles, et attendant la réponse du roi, elle mit fin à ses plaintes, et éclata de nouveau en pleurs et en sanglots.



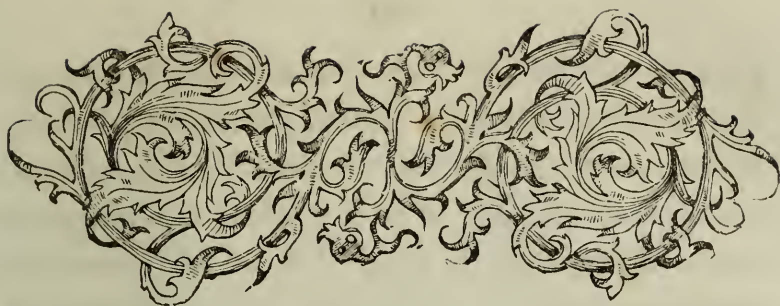
Dejáisme desheredada,
pero catad que soi fembra,
y lo que podré facer
sin varon y sin facienda:
si tierras no me dejais,
iréme por las agenas,
y por cubrir vueso tuerto,
negaré ser fija vuesa.
En trage de peregrina,
pobre iré, mas faced cuenta
que las romeras á veces
suelen fincar en rameras.
Sangre noble me acompaña,
mas cuido que mi nobleza,
como estraña olvidaré,
pues que por tal me desechas.
Tales palabras habló,
y esperando la respuesta,
dió principio al tierno llanto,
poniendo fin á su quejas.



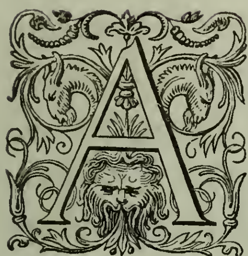
ROMANCE XV.

Le noble roi don Ferdinand, couché sur son lit de souffrance sans espoir de guérison, écoute attentif les plaintes de sa fille dona Urraca; il est peiné de sa trop libre franchise, se dispose à lui répondre et ne peut parler, car une femme inspirée et audacieuse émeut et rend muets les rois eux-mêmes.

Mais, pour lui répondre et la guérir, il arracha ces paroles de sa poitrine avant que son ame ne lui fût arrachée: « Si tu pleures autant sur ma mort « que tu pleures pour un héritage, je ne doute



ROMANCE XV.



Atento escucha las quejas
de su hija doña Urraca
el noble Rey don Fernando,
desahuciado en la cama:
de su libertad se pena,
va á responder, y non fabla,
que enmudece hasta los Reyes
una muger libertada.
Mas por poder juntamente
responder y remedialla,
arrancó palabras antes
que se le arrancase el alma.
Si cual lloras por facienda

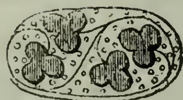
« pas, ô ma fille chérie, que ma renommée ne
« s'agrandisse encore; mais, pourquoi pleurer,
« femme insensée, pour des possessions humaines,
« puisque tu vois que, d'elles toutes, je n'emporte
« aujourd'hui que le suaire? Je rends grace au
« dernier souffle de vie qui me reste, puisque de
« lui seul il dépend que tu ne deviennes pas mé-
« chante. Aussi, quand je partirai, j'irai droit à la
« demeure céleste, le feu de tes paroles m'ayant
« servi de purgatoire... Tu portes envie à tes frères,
« mais tu ne prends pas garde, malheureuse, qu'a-
« vec les biens que je leur laisse, je leur laisse aussi
« l'obligation de les garder; eux, avec beaucoup,
« sont pauvres, et toi tu es riche sans rien;
« parce qu'il n'est pas de forteresse qui arrête
« les femmes nobles! Je confesse que tu es ma
« fille, mais tu naquis légère et inconstante, et je
« pensais sans doute aux choses futiles quand je
« t'engendrai; une mère honorée te donna le jour,
« mais on te confia à une nourrice dont le lait (les
« paroles que tu viens de prononcer le prouve-
« raient) devait être mauvais et tari. Tu me dis que
« tu t'en iras sur les terres étrangères, mais ta me-
« nace ne m'effraie pas: que celle qui abandonne ou
« insulte son pays natal s'en aille avec son infamie;
« mais pour arrêter, si je le puis, ta hardiesse et
« l'emportement de tes paroles, au dessous des dis-
« positions que j'ai déjà faites, je joins cette autre
« disposition. Je ne veux pas te laisser pauvre pour

por la mi muerte lloráras,
non dudo, querida fija,
que mi vivir se alargára.
¿ Qué lloras, sandia muger,
por las tenencias humanas,
pues ves que de todas ellas
solo llevo hoi la mortaja?
A este restante de vida
que me queda, rindo gracias,
pues que solo en él consiste
el dejar tú de ser mala:
cuando parta iré derecho
á la celestial morada,
pues me ha sido purgatorio
el fuego de tus palabras:
A tus hermanos envidias,
mas non atiendes, cuitada,
que con la renta les dejo
la obligacion de guardalla:
ellos con mucho estan pobres,
y tú estas rica sin nada,
porque las nobles mugeres
entre paredes se pasan:
que eres mi fija confieso,
pero saliste liviana,
en liviandades pensé
al tiempo que te engendraba:
parióte madre honorosa,
mas entregáronte á un ama,
que en las palabras que muestras
era la leche villana:

« que tu n'accomplisses pas ce que tu as dit; car,
« je le sais, quoique tu sois femme d'un noble sang,
« tu es plus que déterminée. Je laisse pour toi la ville
« de Zamora, bien garnie, bien défendue, parce que
« de fortes murailles conviennent très bien à tes
« extravagances; elle renferme des hommes coura-
« geux pour te servir et pour la garder; confie-toi
« à leurs conseils et use de mes trésors. Si je gardais
« une telle possession, c'était bien pour te la ré-
« server; et toi, en la conservant, fais en sorte de
« ressembler à ton sang et à ta race. Que ma ma-
« lédiction tombe sur celui qui te dépouillerait
de Zamora! » Tous répondent : *Amen*..., excepté
don Sanche qui seul garde le silence.....



dices que á tierras agenas
te irás, pero no me espanta,
que la que se va de lengua,
á ser infame se vaya.
Mas por si puedo atajar
tu denuedo y tus palabras,
tras de las mandas que he fecho,
quiero facer otra manda.
No quiero dejarte pobre,
porque lo dicho non fagas;
que aunque eres noble muger,
eres mui determinada.
Por tuya dejo á Zamora
bien guarnida y torreada,
que para tus desvaríos
convienen fuertes murallas.
Homes buenos hai en ella
para servirte, y guardalla,
de sus consejos te fia,
y de mis tesoros gasta:
si guardé tal posesion,
bien hube de tí membranza;
ténla tú de que semejes
á tu sangre y á tu casta.
A quien te quite á Zamora
la mi maldicion le caiga:
Todos responden: Amen,
sino don Sancho, que calla.

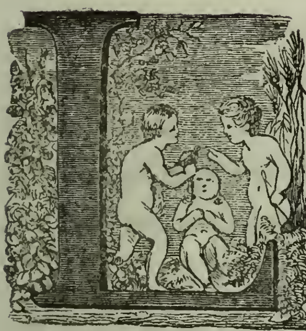


ROMANCE XVI.

Le roi don Sanche est arrivé sous les murs de la ville de Zamora, il amène avec lui une grande armée, car il désire ardemment s'en emparer. Le Cid, ce brave gentilhomme, monté sur son cheval, s'avançait dans la campagne, autour de l'enceinte; et le roi parlait ainsi au Cid : « Toute cette ville, disait-« il, est appuyée sur un rocher taillé à pic, toutes « ses murailles sont très fortes, elle a des tours « de reste, le Douro coule à ses pieds, partout « elle est merveilleusement défendue, et tous les



ROMANCE XVI.



legado es el Rey don Sancho
sobre Zamora, esa Villa;
muchas gentes trae consigo,
que haberla mucho queria.
Caballero en su caballo,
y el Cid en su compañia,
andábala al rededor,
y el Rey asi al Cid decia:
Armada está sobre peña
tajada, toda esta Villa,
los muros tiene mui fuertes,
torres há en gran demasia:
Duero la cercaba al pie,

« soldats du monde ne suffiraient pas pour la « conquérir! Si ma sœur me la donnait, je l'esti« merais plus que toute l'Espagne. Cid, mon père « vous éleva, il vous fit beaucoup de bien, il « vous fit le plus grand de sa maison, et vous « arma chevalier dans Coimbre[1], quand il la con« quit sur les Maures; plus tard, lorsqu'il fut près « de mourir dans Cabeçon, et, déjà couché dans « son linceul, il vous recommanda à moi et à mes « frères, et nous jurâmes entre ses mains de vous « rendre une grandesse accomplie. Je vous fis le « plus puissant de ma maison, je vous ai donné « des terres en quantité, car le plus noble qu'il y « ait en Castille, mérite bien plus qu'un comté; je « vous supplie aujourd'hui, don Rodrigue, comme « mon ami préféré, d'aller dans Zamora avec mon « message, et de dire à dona Urraca, ma sœur, de « me céder cette ville pour de grands biens ou pour « un grand échange, comme elle le préférera; je lui « donnerai, en retour, Médine de Rioseco avec tout « son apanage digne d'un infant d'Espagne. Je lui « promettrai encore Villa-Pando et ses terres, ou

[1] Il est fait mention de ceci dans la romance XIII de l'ancienne édition, par les paroles suivantes : On nomma Sainte-Marie la mosquée qu'on y trouva, et elle fut consacrée sous ce nom ; dans sa nef fut armé chevalier don Rodrigue de Vibar le renommé. Le roi lui ceignit l'épée, lui donna le baiser sur la bouche, mais il ne lui donna pas un coup sur la nuque avec la lame de son épée, comme il l'avait donné à tous les autres.

fuerte es á maravilla,
no la bastan conquistar
cuantos en el mundo habia.
Si me la diese mi hermana
mas que á España la querria:
Cid, á vos crió mi padre,
mucho bien fecho os habia:
fizoos mayor de su casa,
y caballero en Coimbra [1]
cuando la ganó á los moros:
cuando en Cabezon moría,
á mí y á los mis hermanos
encomendado os habia,
jurámosle alli en sus manos
facervos merced cumplida.
Fíceos mayor de mi casa,
gran tierra dado os tenia,
que vale mas que un Condado
el mayor que hai en Castilla,
Yo vos ruego don Rodrigo,

[1] Hácese mencion de esto en el romance XIII de la edicion antigua por estas palabras:

Nombróse santa Maria
la mezquita que han hallado,
consagrándola en su nombre,
y en ella se habia armado
Caballero don Rodrigo
de Vibar, el afamado.
El Rey le ciñó la espada,
paz en la boca le ha dado,
no le diera pescozada
como á otros habia dado, etc.

« Valladolid la riche, ou Tiedra, qui est un château « bien fortifié, et je lui ferai le serment, avec « douze de mes vassaux, d'accomplir ce que « j'aurai dit; et si elle ne veut pas faire ainsi, « vous vous en emparerez de force. » Le Cid baisa la main au bon roi, et prit congé de lui; et bientôt il arriva dans Zamora, en compagnie de quinze hidalgos.



como amigo de valia,
que váyades á Zamora
con la mi mensageria,
y á doña Urraca mi hermana
decid que me dé esa Villa
por gran haber ó gran cambio,
como á ella mejor seria.
A Medina de Rioseco
yo por ella le daria,
con todo aquel Infantado,
y tambien le prometia
á Villalpando y su tierra,
ó Valladolid la rica,
ó á Tiedra, que es buen Castillo;
y juramento le haria
con doce de mis vasallos
de cumplir lo que decia :
y si no lo quiere hacer,
por fuerza la tomaria.
El Cid le besó la mano,
del buen Rey se despedia,
llegado habia á Zamora
con quince en su compañia.



ROMANCE XVII.

Après les pompeuses funérailles et le deuil qui suivirent la mort du roi Ferdinand, après aussi que son fils don Sanche lui eut succédé au milieu de mille obstacles [1], le Cid le castillan se disposa, chargé de mille offres et de mille prières, à se rendre parmi le peuple zamorain pour inviter dona Urraca, de la part du roi son frère, à rendre cette ville à sa puissance et volonté. Il était parti de Vibar pour remplir l'ordre du roi; et, étant arrivé à l'antique porte des remparts, qui était gardée

[1] L'auteur fait ici allusion aux guerres pénibles, dirigées par don Sanche contre ses frères qu'il dépouilla de leurs royaumes en emprisonnant don Garcia dans le château de Luna, et en exilant don Alphonse. Quoique dans l'édition ancienne il soit fait mention, aux romances XXII et XXIII, de ses succès, nous les avons supprimées avec d'autres qui nous ont paru sans intérêt.



ROMANCE XVII.

Despues del lamento triste
de la muerte de Fernando,
y despues de sucederle
el Rey su hijo don Sancho,
enmedio de mil contrastes [1]
ordena el Cid castellano,
con mil ofertas y ruegos,
ir al pueblo Zamorano
á rogar á doña Urraca
de parte del Rey su hermano
que á Zamora dé, y entregue
á su potestad y mando :
y partiendo el de Vibar

[1] Alude á las desgraciadas guerras movidas por don Sancho á sus hermanos, á quienes quitó sus Reynos encerrando á don Garcia en el castillo de Luna, y desferrando á don Alonso : aunque en los romances XXII y XXIII de la edicion antigua se hace mencion de estos sucesos, los hemos suprimido con otros, por habernos parecido de poco merito.

avec ordre, comme on lui en interdisait l'entrée, à lui que tout le peuple espagnol honore, il tenta de repousser la garde pour accomplir sur-le-champ l'ordre royal. Déjà les sentinelles vigilantes, préposées à la garde du rempart, se disposent à résister, lorsqu'à la nouvelle de l'arrivée du castillan, l'opprimée dona Urraca, vêtue d'habits de deuil, accourt sur la muraille et y appuie sa noble poitrine; puis, faisant mouvoir tour à tour ses mains, son beau visage, ses yeux humides de larmes, elle parla ainsi au courageux Cid :

« Retire-toi, Rodrigue, retire-toi, superbe cas-
« tillan, tu devrais te rappeler ce bon temps
« passé où je t'armai chevalier aux pieds de
« l'autel Saint-Jacques; mon père te donna les
« armes, ma mère te donna le cheval, moi je te
« chaussai les éperons d'or [1] pour que tu fusses
« le plus honoré de tous. »

[1] Dans la romance XXIII, que nous avons citée, il y a encore ce qui suit : Pour lui faire plus d'honneur, la reine lui donna le cheval et dona Urraca, l'infante, lui attacha les éperons d'or.

á hacer del Rey el mandado,
llegado al postigo viejo
que está con órden guardado;
como prohiben la entrada
al que honra al pueblo Hispano,
intenta romper la guardia
por cumplir del Rey el mando:
y á la defensa del muro,
la guarda que está guardando
procura la resistancia,
y al rumor del castellano
la oprimida doña Urraca,
vestida de negros paños,
pone el pecho sobre el muro,
y moviendo el rostro y manos,
humedeciendo los ojos,
le dice á Rodrigo el bravo:
Afuera, afuera, Rodrigo
el soberbio castellano,
acordársete debiera
de aquel buen tiempo pasado
cuando te armé caballero
en el altar de Santiago:
Mi padre te dió las armas,
mi madre te dió el caballo
yo te calcé espuela de oro
porque fueses mas honrado [1].

[1] En el romance XIII que hemos citado continúa asi:

Y por hacerle mas honra,
la Reyna le dió el caballo,
y doña Urraca la Infanta
las espuelas le ha calzado, etc.

GLOSE.

Pourquoi venir nous défier au pied de ces remparts vaincus d'avance par le seul bruit de tes victoires? Pourquoi m'appeler lorsque ta voix me condamne à l'humiliation, et au sein d'aussi vives peines, me fait mourir pour toute gloire? Pourquoi, Rodrigue, te présenter ainsi en adversaire devant ces murailles qui savent te respecter? Pourquoi? Mais puisque tu as déposé le visage d'un ami pour prendre les traits d'un ennemi, puisque ta main infidèle s'est armée contre moi sans voir que je suis la voie de la justice, moi je te crierai encore: Retire-toi, retire-toi, Rodrigue le superbe castillan.

Retire-toi, puisque tu as brisé la parole et la foi données, retire-toi, puisque en arrachant ton serment de mon ame où il était enfoui, tu as déchiré cette ame discrète et loyale. Mais lorsque ta main orgueilleuse se lève pour mon préjudice et mon malheur, et malgré les efforts du roi pour t'en empêcher, tu aurais bien dû te ressouvenir, Rodrigue, de ce beau temps passé!

Moi je suis une faible femme, et l'amour et la pitié ne permettent pas que je demande au Ciel ta perte; car si mon ame est offensée, mon cœur l'est bien aussi!... Et lorsque je meurs par ta faute, je ne saurais pourtant te donner aucun

GLOSA.

¿Por qué por puertas agenas
vencidas con tus victorias
llamas, pues con ello ordenas
que este viva á vivas penas
y muerta para las glorias?
Y pues el trato de amigo
depusiste, y das de mano,
sin ver que justicia sigo,
afuera, afuera, Rodrigo
et soberbio castellano.
Afuera, pues que quebraste
la palabra, y jura á aquella
en cuya alma te enterraste,
y al fin se la lastimaste,
por no quedar dentro della.
Mas cuando tu mano fiera
firmó en mi daño ordenado,
aunque el Rey te lo impidiera,
acordársete debiera
de aquel buen tiempo pasado.
Yo soi muger, y pasion
no me da lugar que pida
al cielo tu perdicion:
que si es mi alma ofendida
asi lo es mi corazon.
Y aunque por tu causa muero,
no te quiero dar mal pago,
porque yo me acuerdo, fiero,

châtiment pour ta félonie, car moi je me rappelle, superbe Rodrigue, je me rappelle le jour où je t'armai chevalier devant l'autel de Saint-Jacques!

Ce que tu ne considères pas, toi, les femmes le considèrent bien, alors même que, forcé de te rappeler ce que tu fus jadis, tu oublies tout, excepté ce que tu es à présent....

Et cependant, pour te disculper, en te voyant gentilhomme et chevalier, je veux ne plus songer à ton ingratitude, je veux ne plus me souvenir que, simple vassal encore, tu reçus tes armes de mon père, et que ma mère te donna le cheval.

Tu as été élevé à la puissance et au rang suprêmes que par toi j'ai perdus! En faisant ton bien, on a fait mon malheur! Puisque autant tu as reçu d'honneurs de mes frères, autant tu m'en voudrais enlever! Et moi qui, par respect pour un père bien-aimé, ai caché le tendre interêt qu'un ingrat m'inspirait, moi qui pleure à cause de toi, ne t'ai-je pas autrefois chaussé l'éperon d'or pour que tu fusses plus honoré?... Retire-toi, retire-toi Rodrigue le superbe castillan!...



cuando te armé caballero
en el altar de Santiago.

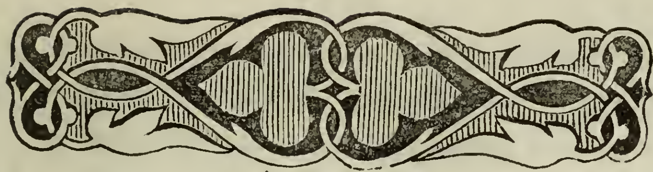
Lo que no consideraste,
consideran las mugeres,
mas cuando al trato te hallaste
de lo que eras te acordaste
y olvidaste lo que eres.
Esta disculpa te hallo,
pues ya cual fidalgo de armas
mas sin serlo, aunque vasallo,
mi padre te dió las armas
mi madre te dió el caballo.

Al estado te subieron
que por tu medio perdí:
tu bien, y mi mal hicieron,
pues cuanta honra te dieron
tanta me quitaste á mí;
y guardándole el decoro
del gusto á mi padre amado,
yo que por tu causa lloro
yo te calcé espuela de oro
porque fueses mas honrado.



ROMANCE XVIII.


e Cid est entré dans Zamora, dans Zamora la belle ville. Arrivé devant dona Urraca, qui le reçut très bien, il lui apprit le message dont il était chargé pour elle. Dona Urraca, en l'entendant, versa d'abondantes larmes et elle dit : Que j'étais à plaindre de vous chérir autant dans ma tristesse, mon frère don Sanche! Le serment que j'avais fait à mon père ne s'accomplira-t-il donc pas ?.... Oui,



ROMANCE XVIII.

Entrado ha el Cid en Zamora,
en Zamora aquesa villa
llegado ante Doña Urraca
que mui bien lo recibia,
dicho le habia el mensage
que para ella traía.
Doña Urraca que lo oyó
muchas lágrimas vertia,
decia, ¿ triste cuitada,
don Sancho qué vos queria ?
¿ non cumplirá el juramento
que á mi padre fecho habia ?

à peine ce dernier était-il mort que votre main dépouilla mon frère Garcia de toutes ses terres et le jeta dans une prison comme un vil criminel.

Don Sanche a gardé aussi le royaume de mon frère Alphonse; celui-ci s'est enfui à Tolède et il est maintenant avec les Maures; don Sanche a pris Toro à ma sœur dona Elvire, et il voudrait me prendre Zamora.... j'en ressentirais un grand chagrin. Le roi don Sanche sait très bien que je suis une femme très féminine, qui ne combattrai pas avec lui; mais, par ruse ou publiquement, je lui ferai donner la mort, qu'il mérite bien. Ariaz Gonzalo se leva, et il lui répondit: « Ne pleurez pas, senora, je vous le demande comme une grace, ne pleurez pas ainsi! car, à l'heure de l'infortune, vous agiriez plus sagement en ne vous abandonnant pas à une douleur si violente qui sans doute vous ferait un grand tort. Parlez à vos vassaux; dites-leur ce que le roi demande, et si ils le trouvent pour bien, donnez, sur-le-champ, la ville au roi; mais s'il ne leur convient pas de faire ce que le roi réclame, renfermons-nous et mourons tous dans son enceinte,

que despues que fuera muerto
á mi hermano Don Garcia
le tomó toda su tierra
y en prisiones lo ponia,
como si fuese ladron
agora en ellas yacia :
tambien á Alfonso mi hermano
su Reino se lo tenia,
huyóse para Toledo,
con los moros está hoi dia :
á Toro tomó á mi hermana,
á mi hermana Doña Elvira,
tomarme quiere á Zamora,
gran pesar yo recibia.
Mui bien sabe el Rey Don Sancho
que soi muger femenina,
que non lidiare con el,
mas á furto, ó paladina
yo le faré dar la muerte,
que muy bien la merecia.
Levantóse Arias Gonzalo,
y respondido la habia :
Non lloredes, vos Señora
yo por merced vos pedia,
que á la hora de la cuita,
consejo mejor seria,
que non acuitarvos tanto
que gran daño á vos vernia :
Habla con vuesos vasallos,
decid lo que el Rey pedia,
y si ellos lo han por bien,

commel'ordonnent les loisde la chevalerie. » L'infante trouva bien de faire ce qu'on lui conseillait; ses vassaux ne voulurent pas livrer la ville au roi avant que, jusqu'au dernier, tous n'eussent péri cernés dans les murs de Zamora. Le Cid est retourné vers le roi avec cette réponse; le roi, quand il l'eut entendue, répondit ainsi au Cid : « Vous leur avez conseillé, Rodrigue, de ne pas me donner ce que je demandais, parce que vous avez été élevé dans cette même ville de Zamora; et si vous n'aviez été élevé par mon père lui-même, j'ordonnerais, sur-le-champ, qu'on vous emprisonnât, mais, d'ici à neuf jours, je vous ordonne de sortir de mes terres et du royaume de Castille. » Le Cid s'en alla dans ses domaines, puis il partit pour Tolède, où don Alphonse s'était réfugié. Les comtes et les hommes riches disaient au roi don Sanche de ne pas perdre un vassal comme le Cid, un hidalgo d'une si grande valeur, et d'un mérite si précieux. Le roi voyant que c'est bien agir que de faire ce qu'ils lui conseillent, s'adressant à Diègo Ordonnez, lui commande d'aller dire au Cid de venir auprès de lui, sur-le-champ, qu'il aura pour bien que ce soit ainsi, et qu'il le fera le plus puissant de tous ceux de sa maison. Ordonnez alla trouver le Cid, et s'acquitta de son message; mais le Cid avait voulu prendre le conseil des siens et des soldats qui l'accompagnaient; il leur demanda

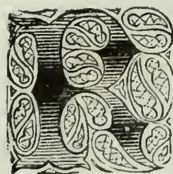
dadle al Rey luego la Villa :
y si non les pareciere
facer lo que el Rey pedia
muramos todos en ella
como manda la hidalguia.
La infanta tuvo por bien
facer lo que le decia :
sus vasallos no quisieron,
que antes todos moririan
cercados dentro en Zamora,
que no dar al Rey la Villa.
Con esta respuesta el Cid,
al buen Rey vuelto se habia;
el Rey cuando aquesto oyó,
al buen Cid le respondia :
Vos aconsejasteis, Cid,
no darme lo que queria,
porque os criasteis dentro
de Zamora aquesa Villa;
y á no ser por la crianza
que en vos mi padre facia
luego os mandara enforcar :
mas de hoi en noveno dia,
os mando vais de mis tierras,
y del Reino de Castilla.
El Cid fue para su tierra,
con sus vasallos partia
para Toledo, do estaba
Alfonso cuando fuia.
Los Condes y Ricos-homes
al Rey don Sancho decian

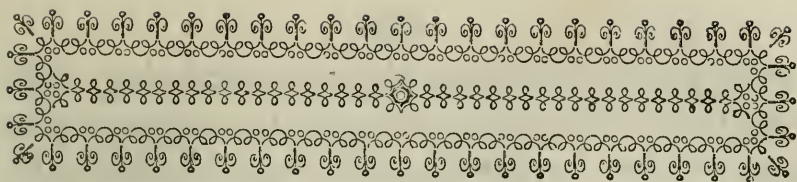
leur avis, et tous ils répondirent : « Qu'il re-
« tourne auprès du roi, puisqu'il lui envoie son
« pardon. » Alors le Cid revint avec eux. Dès que le roi le sut, il sortit et s'avança à deux lieues à sa rencontre : quinze cents gardes marchaient devant lui. Le Cid, quand il aperçut le roi, descendit de Babieca et lui baisa aussitôt la main, puis ils retournèrent ensemble au camp, où tous les bons Castillans éprouvèrent une grande joie du retour de Rodrigue.



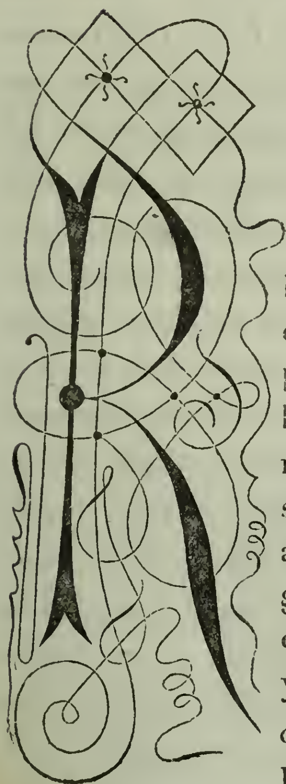
non perdiese tal vasallo
y de tanta valentia,
como Rui Diaz el Cid,
que es mui grande su valía.
El Rey vido que es mui bien
facer lo que le decian,
y fablando á Diego Ordoñez,
mandóle que al Cid le diga,
que se venga luego á él,
que como bueno lo haria;
y que le faria el mayor
de los que en su casa habia.
Ordoño fue tras el Cid,
su mensage le decia,
el Cid se habia aconsejado
con los suyos que tenia,
si haria lo que el Rey manda,
su parecer les pedia,
que se vuelva al Rey, dijeron
pues su disculpa le envia.
El Cid con ellos se vuelve,
el Rey cuando lo sabia
dos leguas salió á él,
quinientos van en su guia.
El Cid cuando vido al Rey,
de Babieca descendia,
besóle luego las manos,
para el Real se volvia,
y todos los castellanos,
gran placer con el habian.

ROMANCE XIX.


emontant les rives du Duero, deux habitants de Zamora s'avançaient paisiblement sur leurs chevaux ; leurs couleurs étaient vertes, et leurs chevaux alezans; ils avaient de riches épées suspendues à leur ceinture et étaient armés de pied en cap. Devant leur poitrine brille un formidable écu, et leurs mains tiennent de longues lances; ils portent des éperons dorés et des étriers armés de pointes aiguës ; les mors et les brides de leurs coursiers sont argentés; ils sont si bien équipés,



ROMANCE XIX.



Riveras del Duero arriba
cabalgan dos Zamoranos,
las divisas llevan verdes,
los caballos alazanos,
ricas espadas cenidas,
sus cuerpos mui bien armados,
adargas ante sus pechos,
gruesas lanzas en sus manos,
espuelas llevan ginetas,
y los frenos plateados:
como son tan bien dispuestos
parecen mui bien armados,
y por un repecho arriba
salen mas recios que galgos,
súbenselos á mirar

qu'ils paraissent invincibles; et, vus de loin dans une pente escarpée du chemin, ils paraissent plus grands, plus forts et plus agiles que deux beaux levriers. Tous sortirent du camp du roi don Sanche pour les contempler; eux, dès qu'ils furent à l'autre extrémité du camp, revinrent, à toutes brides, sur leurs pas et, après un grand moment de silence, ils parlèrent ainsi avec arrogance : « S'il y a parmi vous, dirent-ils, deux « chevaliers castillans qui veuillent, dans un « combat singulier, lutter avec deux défenseurs « de Zamora, qu'ils se présentent, nous leur ap« prendrons que le roi n'agit pas comme un hi« dalgo, en dépouillant dona Urraca, sa sœur, des « biens que son père lui a donnés! Et nous ne vou« lons ni être honorés ni être estimés, nous vou« lons que le roi ne fasse aucun cas de nous, ni que « jamais comte ne nous place à son côté, si, à la « première rencontre, nous ne les terrassons pas! « Et, si cela leur plaît, qu'ils viennent trois, si cela « leur plaît encore, qu'ils viennent quatre, qu'ils « viennent cinq, que le diable même sorte avec « eux, pourvu que le Cid ne sorte pas, ni le « roi don Sanche que nous avons pour notre « seigneur et maître, comme nous sommes les « frères d'armes du Cid! De tous les autres che« valiers, que les plus courageux et les plus forts « sortent, si cela leur plaît! »

Deux comtes, qui étaient beaux-frères, les

del Real del Rey don Sancho :
desque á otra parte fueron,
dieron vuelta á los caballos,
y al cabo de una gran pieza
soberbiamente han hablado.
Si habia dos para dos
caballeros castellanos
que quisiesen hacer armas
con otros dos zamoranos,
por darles á conocer
non face el Rey como hidalgo
en quitar á doña Urraca
lo que su padre la ha dado,
Ni queremos ser tenidos,
nin queremos ser honrados,
ni Rey de nos faga cuenta
nin Conde nos ponga al lado,
si á los primeros encuentros
no los hemos derribado,
y siquiera salgan tres,
y siquiera salgan cuatro,
y siquiera salgan cinco,
salga si quiera el diablo;
con tal que non salga el Cid
ni ese noble Rey don Sancho,
que lo habemos por Señor,
y el Cid nos ha por hermanos :
de los otros caballeros
salgan los mas esforzados.
Oido lo habian dos condes,
los cuales eran cuñados.

ayant entendus, leur crièrent : Attendez, cavaliers, que nous soyons armés! Ils demandent, en toute hâte, leurs armes, montent sur de bons chevaux et se dirigent vers la tente où repose le roi don Sanche; ils le prient de leur permettre d'aller combattre les deux Zamorains qui ont parlé avec tant d'arrogance. Le Cid, qui passait pour le modèle des braves, leur répondit de la sorte : « Je ne regarde pas les deux combattants « ennemis comme mauvais, parce que, dans « plusieurs attaques et combats, ils ont montré « leur valeur, et surtout autour de Zamora, où « ils se trouvèrent seuls contre sept : le plus « jeune en tua deux, le plus vieux en tua quatre, « et le seul qui leur échappa perdit toute sa « barbe! » Les deux comtes se retirèrent ennuyés de ce que le Cid avait dit. Quand le roi les vit se retirer, il leur octroya, plutôt par force que de bon gré, ce qu'ils avaient sollicité de lui. Pendant que les comtes s'arment et se préparent, le plus âgé des deux Zamorains, le père, parle ainsi à son fils : « Retournez-vous, mon fils, du côté de Zamora « et de ses remparts; voyez comme les dames et « les demoiselles nous suivent des yeux et nous « contemplent. Elles ne me regardent pas, moi, « mon fils, parce que je suis vieux et que mes « cheveux sont blancs, mais elles vous contem- « plent vous, mon fils, parce que vous êtes « jeune, courageux et fort. Si vous agissez en

Atended los caballeros
mientras estamos armados.
Piden apriesa las armas,
suben en buenos caballos,
caminan para las tiendas
donde yace el Rey don Sancho,
piden que les dé licencia,
que ellos puedan hacer campo
contra aquellos caballeros,
que con soberbia han fablado.
Alli fablara el buen Cid
que es de los buenos dechado:
Los dos contrarios guerreros,
non los tengo yo por malos,
porque en muchas lides de armas
su valor habian mostrado,
que en el cerco de Zamora
tuvieron con siete campo;
el mozo mató á los dos
el viejo mató à los cuatro,
por uno que se les fuera,
las barbas se van pelando.
Enojados van los condes
de lo que el Cid ha fablado:
el Rey cuando huir los viera
que vuelvan está mandando,
y otorgó cuanto pedian,
mas por fuerza que por grado.
Mientras los condes se arman,
el padre al fijo está hablando:
volved, fijo, ácia Zamora,

« homme de cœur, vous serez apprécié et « estimé d'elles toutes; si vous agissez en lâche, « vous en serez méprisé et dédaigné. Affermissez-« vous sur vos étriers, assurez la lance dans la « main, et l'écu devant la poitrine, puis apprêtez « votre cheval, car celui qui attaque le premier « est tenu pour le plus courageux. » A peine eut-il parlé ainsi que les deux comtes arrivèrent: l'un est vêtu de noir, le vêtement de l'autre est de couleur éclatante; ils marchent les uns contre les autres avec impétuosité, et se livrent de forts assauts : celui qui s'attaqua au plus jeune fut renversé de son cheval et désarçonné, et le vieillard, dans sa rencontre avec l'autre, le perça de part en part. Dès que le comte eut vu cela, il prit la fuite et sortit du camp; quant aux deux de Zamora, ils rentrèrent avec leur victoire dans cette ville et y furent très honorés.



á Zamora y sus andamios,
mirad dueñas, y doncellas
cómo nos estan mirando.
Fijo, no miran á mí,
porque ya soi viejo y cano,
mas miran á vos, mi fijo,
que sois mozo, y esforzado.
Si vos faceis como bueno,
sereis dellas mui honrado,
si lo faceis de cobarde,
abatido y ultrajado.
Afirmáos en los estribos,
terciad la lanza en las manos,
esa adarga ante los pechos,
y apercibido el caballo,
que al que primero acomete
tienen por mas esforzado.
Apenas esto hubo dicho,
ya los condes han llegado,
el uno viene de negro
y el otro de colorado.
Vánse unos para otros,
fuertes encuentros se han dado,
mas el que al mozo le cupo
derribólo del caballo,
y el viejo al otro de encuentro
pasóle de claro en claro.
El Conde de que esto viera
huyendo sale del campo,
y los dos van á Zamora,
con victoria mui honrados.

ROMANCE XX.

Dolfos sort, en courant, de Zamora; pressé, il fuit tout troublé le fils du bon vieillard Arias Gonzalo.

Il est entré dans la tente du roi et s'est adressé ainsi à lui : « Que Dieu te main-« tienne, ô roi! Bellido, sois le bienvenu! « Seigneur maître, je suis ton fidèle vassal, et « même je suis de ton parti; pour avoir con-« seillé au vieux Ariaz Gonzalo de te remettre « Zamora qu'il t'a enlevée, il a voulu me tuer, « mais j'ai échappé à son courroux; je viens à



ROMANCE XX.

De Zamora sale Dolfos
corriendo, y apresurado,
huyendo va de los hijos
del buen viejo Arias Gonzalo.
En la tienda del buen Rey,
en ella se habia amparado.
Manténgate Dios el Rey,
Bellido seas bien llegado.
Señor tu vasallo soi,
tu vasallo, y de tu bando
y yo por aconsejarle
á aquel viejo Arias Gonzalo

« toi, seigneur maître, avec le désir de te servir
« et de suivre tes ordres comme le meilleur hi-
« dalgo, et je te livrerai Zamora, quoiqu'il en
« coûte à Arias Gonzalo, et je t'y ferai entrer par
« une porte cachée. » Le bon Arias a averti loyalement le roi de derrière les créneaux des remparts, lui adressant ces paroles :

« Je te le dis à toi, noble roi, et à tous tes
« Castillans, que d'ici est sorti Bellido, et que ce
« Bellido est un méchant traître; que s'il commet
« quelque trahison à ton égard, elle ne nous soit
« pas imputée. » Bellido qui tient la main du roi, l'ayant entendu, répondit ainsi :

« Ne le croyez pas, Seigneur, ne le croyez pas;
« si don Arias publie ce qu'il a déjà dit contre moi,
« il le fait pour que la place ne soit pas prise, car il
« sait bien que je connais l'endroit par lequel on
« s'en emparera. »

Alors le roi a répondu, se confiant à Bellido :
« Je vous crois bien, Bellido, je vous crois, mon
« fidèle serviteur, et, pour mieux vous le prouver,
« allons sur-le-champ voir ensemble cette fausse
« porte de la citadelle.

« Allons, seigneur, tout de suite, allons,
« mais marchez tout seul et éloignez-vous du
« camp. »

Le bon roi s'était éloigné avec la volonté de faire ce dont personne n'est dispensé :

L'épieu qu'il portait avec lui, il l'a donné à

que te entregase á Zamora,
pues se te habia quitado,
háme querido matar,
y del me soi escapado.
A tí me vengo, señor,
por ser en el tu mandado,
con deseo de servirte
como otro cualquier fidalgo.
Yo te entregare á Zamora,
aunque pese á Arias Gonzalo,
que por un falso postigo
en ella serás entrado.
El buen Arias de leal
al Rey habia avisado
desde el muro del adarve
estas palabras hablando:
A tí lo digo buen Rey,
y á todos tus castellanos,
que allá ha salido Bellido,
Bellido un traidor malvado,
que si traicion te ficiere,
á nos non sea imputado.
Oídolo habia Bellido,
que al Rey tiene por la mano:
Non lo creades, Señor,
lo que contra mi ha fablado,
que don Arias lo publica
porque el lugar no sea entrado,
porque el sabe que yo sé
por donde será tomado.
Alli le fablara el Rey

Bellido. Ce dernier, dès qu'il le voit ainsi désarmé, sans soupçon, et lui tournant le dos, se dresse sur ses étriers, se précipite sur lui et, le frappant avec force dans les reins, le perce de part en part. Le roi tomba alors très mortellement blessé.

Rodrigue, appelé Rodrigue de Vibar, le voit tomber et, s'apercevant qu'il est blessé, il s'élance, sur son cheval, à son secours, et si précipitamment, qu'il n'a pas même chaussé ses éperons.

Le traître, lui, s'enfuyait, en toute hâte, et le Castillan le serrait de près. Mais, si Bellido était sorti de Zamora en courant, il y rentra en courant plus vite encore. Rodrigue arrivait à peine au pied du rempart que déjà l'assassin y rentrait et était en sûreté. Que de malédictions se donna à lui-même le petit-fils de Lain Calvo; il s'écriait : « Maudit « soit le cavalier qui chevauche aussi mal que « moi; si j'avais eu mes éperons, le lâche meur« trier ne m'échapperait pas!....

Tous allèrent voir le roi qui était étendu demimort; tous lui dirent des flatteries et personne ne lui parla le langage de la vérité, si ce n'est le comte de Cabra, un fidèle et vieux chevalier : « Vous êtes « mon roi et mon maître, lui dit-il, et je suis, « moi, votre vassal; puissiez-vous comprendre « que ce que je vais vous dire est la vérité : « Croyez-moi, Seigneur roi, soignez et guérissez

de Bellido confiando.
Yo lo creo bien, Bellido
el Dolfos mi buen criado:
por tanto vámonos luego
á ver el postigo falso.
Vamos luego, Señor,
id solo no acompañado,
apartadvos del Real:
el buen Rey se habia apartado
con voluntad de facer
lo que á nadie es escusado:
el venablo que llevaba
á Bellido se lo ha dado,
el cual desque asi lo vido
de espaldas, y descuidado
levantóse en los estribos,
con fuerza se lo ha tirado,
diérale por las espaldas,
y á los pechos ha pasado.
Alli cayó luego el Rey
mui mortalmente llagado:
vióle caer don Rodrigo
que de Vibar es llamado,
y como le vió ferido,
cabalgára en su caballo,
con la priesa que tenia
espuelas no se ha calzado:
huyendo iba el traidor
tras él iba el castellano:
si apriesa habia salido
á mayor se habia entrado.

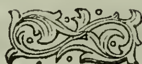
« l'ame, ne faites aucun cas du corps. Recom-
« mandez-vous donc à Dieu, puisque ce jour a
« été si malheureux pour vous! »

« Vous faites une bonne action, comte, en me
« conseillant ainsi, répondit le roi. » Et en disant
ces paroles il rendit son ame à Dieu.

Ainsi mourut le roi don Sanche pour avoir été
trop confiant.



Rodrigo que ya llegaba,
y el Dolfos, que estaba en salvo,
qué maldiciones se echaba
el nieto de Lain Calvo.
Maldito sea el caballero
que como yo ha cabalgado,
que si yo espuelas trajera
non se me fuera el malvado.
Todos van á ver el Rey
que mortal estaba echado,
todos le dicen lisonjas,
nadie verdad ha fablado,
si non fue el Conde de Cabra
un buen caballero anciano.
Sois mi Rey, y mi Señor,
y yo soi vueso vasallo:
cumple que mireis por vos,
que es verdad lo que vos fablo,
que del ánima curedes,
del cuerpo non fagais caso,
á Dios vos encomendad
pues fue aqueste dia aciago.
Buenaventura hayais Conde
que asi me heis aconsejado.
En diciendo estas palabras
el alma á Dios habia dado:
desta suerte murió el Rey,
por haberse confiado.

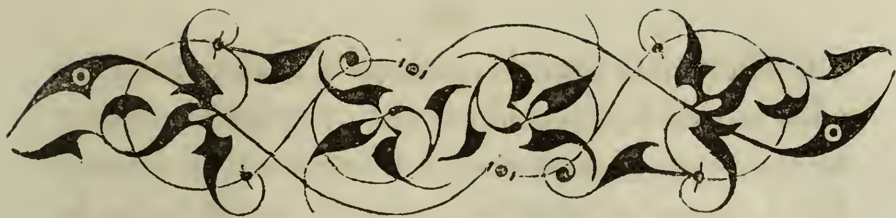


ROMANCE XXI.

e roi don Sanche est étendu sans vie sur son lit funèbre; Bellido l'a tué en le perçant d'un épieu. Et vraiment ce fut pitié que de le voir ainsi blessé et sanglant. Toute la fleur de la noblesse castillane était à le pleurer; mais don Rodrigue de Vibar est, de tous, celui que cette perte affecte le plus; triste et les yeux pleins de larmes, il disait ainsi :

« O roi don Sanche, mon maître, ce fut un
« jour malheureux que ce jour où, contre ma
« volonté, tu t'approchas de Zamora!

« Celui qui te le conseilla, ô roi! ne craignait



ROMANCE XXI.



uerto yace el Rey don Sancho,
Bellido muerto le habia,
pasado está de un venablo
que gran lástima ponia.
Llorando estaba sobre él
toda la flor de Castilla,
don Rodrigo de Vibar
es el que mas lo sentía,
con lágrimas de sus ojos
desta manera decia:
Rey don Sancho, señor mio,
aciago fué aquel dia

« ni Dieu ni le monde, puisqu'il te fit enfreindre « les lois de la chevalerie. » Et, voyant l'honneur de tous engagé dans un tel événement, il demandait à grands cris qu'on nommât, avant la fin du jour, un cavalier hidalgo chargé de provoquer, en combat singulier, ceux de Zamora, au sujet d'une si lâche trahison.

Tous l'approuvent, mais personne ne sort du camp ; car tous craignent don Ariaz Gonzalo et ses quatre fils, jeunes hommes d'une grande force, d'un grand courage et d'une grande renommée. Tous, ils regardent attentivement le Cid pour voir s'il acceptera. Le Cid, qui les a compris, leur parle de cette manière : « Chevaliers et hidalgos, vous savez déjà que je ne « peux m'armer contre Zamora, puisque je l'ai « juré; mais je vous donnerai un gentilhomme « qui combattra pour l'Espagne, et je vous le « donnerai tel que, lorsqu'il sera dans le champ « du combat, vous ne vous apercevrez pas de « mon absence. »

Diègo Ordonnez, qui était prosterné aux pieds du roi, se leva; c'est la fleur de ceux de Lara, et le plus brave de toute la Castille.

D'une voix sombre et lugubre, il parla ainsi : « Puisque le Cid a juré ce qu'il n'aurait pas dû « jurer, et promis ce qu'il ne devait pas promettre, il n'est pas nécessaire qu'il désigne ici « celui qui poursuivra la bataille.

que tu cercaste á Zamora
contra la voluntad mia.
Quien te lo aconsejó, Rey,
á Dios, ni al mundo temia,
pues te fizo quebrantar
la ley de caballeria.
Y viendo el hecho en tal punto
á grandes voces decia,
que se nombre un caballero
antes que se pase el dia
para retar á Zamora
por tan grande alevosía.
Todos dicen que es muy bien,
mas nadie al campo salia,
témense de Arias Gonzalo
y cuatro hijos que tenia,
mancebos de gran valor,
de gran esfuerzo, y estima,
mirando estaban al Cid
por ver si lo aceptaria,
y el de Vibar que lo entiende
desta manera decia:
Caballeros fijosdalgo,
ya sabeis que non podia
armarme contra Zamora,
que jurado lo tenia.
Mas yo dare un caballero
que combata por Castilla,
tal que estando él en el campo
non sintais la falta mia.
Levantóse Diego Ordoñez

« Il y a, parmi nous, des chevaliers aussi
« braves et aussi audacieux que Rodrigue lui-
« même, quoiqu'il soit très valeureux et que je le
« regarde pour tel; mais, si vous le voulez, hi-
« dalgos, moi je combattrai pour obtenir une
« pareille victoire; j'aventurerai mon corps,
« j'exposerai ma vie, puisque celle de tout bon
« vassal est offerte d'avance à son roi. »



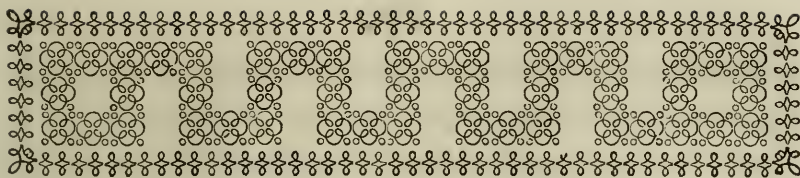
que á los pies del Rey yacia ;
la flor es de los de Lara
y lo mejor de Castilla :
con voz enojosa , y ronca
desta manera decia :
Pues el Cid habia jurado
lo que jurar non debia ,
no es menester que señale
quien la batalla prosiga :
Caballeros hai en ella
de tanto esfuerzo y valia
como el Cid, aunque es mui bueno ,
y yo por tal lo tenia.
Mas si quereis , caballeros ,
yo lidiaré la conquista,
aventurando mi cuerpo ,
poniendo á riesgo mi vida ,
pues que la del buen vasallo
es por su Rey ofrecida.



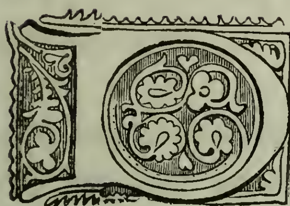
ROMANCE XXII.

Après que Bellido Dolfos, ce traître fameux, eut assassiné d'une mort cruelle le vaillant roi don Sanche,..... les plus grands et les plus valeureux du camp se réunirent sous une vaste tente; et, comme toute l'armée était dans un grand émoi, tous s'en rapprochèrent.

Don Diègo Ordonnez de Lara parla avec véhémence; sentant son courage enflammé, il s'était armé en toute hâte ; puis, pour défier ceux de Zamora, il s'est approché jusqu'aux pieds des



ROMANCE XXII.


espues que Bellido Dolfos,
ese traidor afamado,
derribó con cruda muerte
al valiente Rey don Sancho,
juntáronse en una tienda
los mayores de su campo,
y juntóse todo el Real
como estaba alborotado,
don Diego Ordoñez de Lara
grandes voces esta dando,
y con corage encendido
mui presto se habia armado :

remparts; là, donnant un libre essor à son indignation, presque hors de lui, il parle de la sorte : « Vous êtes tous des traîtres et des lâches « sans honneur ni loyauté, puisque vous avez « recueilli, dans les murs de cette ville, ce pervers Bellido, ce traître qui a assassiné le roi « don Sanche, mon seigneur et maître, cet excel-« lent monarque dont la mort nous afflige tant! « Que ceux qui recueillent parmi eux les traîtres « soient aussi appelés traîtres, et comme tels je « vous défie tous; ce nom vous appartient ainsi « qu'à vos ancêtres.... car je mets tous les traîtres « sur le même rang! Que votre infamie retombe « sur le pain que vous mangez et sur l'eau que « vous buvez! Ce que j'avance, je vous le ferai « connaître bientôt; je ne suis armé que pour « cela, et je combattrai tous ceux qui ne vou-« dront pas confesser que j'ai dit vrai, les uns « après les autres, ou cinq contre cinq, comme « il est d'usage en Espagne.

« Surtout, que celui qui a conseillé le meurtre « combatte avec autant de courage que j'en ap-« porte, moi, à vous défier! »

Arias Gonzalo, ce vieillard vénéré, dès qu'il eut entendu les menaces d'Ordonnez, lui répondit ainsi :

« Je n'aurais pas dû naître si ce que tu viens de « dire était vrai, mais j'accepte ton défi, j'accepte « le combat que tu demandes, et je t'y ferai

para retar á Zamora
junto al muro se ha llegado,
y lanzando fuego vivo
de esta suerte ha razonado :
Fementidos, y traidores
sois todos los zamoranos,
porque dentro de esa villa
acogísteis al malvado
de Bellido, ese traidor,
el que mató al Rey don Sancho
mi buen señor, y buen Rey
de quien soi mui lastimado :
que los que acogen traidores
traidores sean llamados,
y por tales yo vos reto,
y á vuesos antepasados,
y á los que traidores son
los pongo en el mismo grado,
y á los panes y á las aguas
de que sois alimentados,
y esto os faré conocer
ansí como estoi armado,
y lidiare con aquellos
que no quieren confesallo,
ó con cinco, uno á uno,
como en España es usado,
que lidie el que aconsejó
como yo habia retado.
Arias Gonzalo, ese viejo,
ansí le habia fablado,
despues que hubo entendido

« connaître que ce que tu as avancé n'est pas la « vérité. » Puis, se retournant de leur côté, il parla ainsi à tous ceux de Zamora :

« Hommes de grande estime, vous tous, faibles « et puissants, s'il y en a un parmi vous qui ait « trempé dans ce qui a été fait contre le roi, « qu'il me le dise soudain; rien ne peut s'oppo- « ser à ce qu'on l'avoue, car je préfère cent fois « m'éloigner de cette cité, et aller mourir sur le « sol africain, que d'être vaincu en combat « singulier, vaincu comme traître et déloyal. »

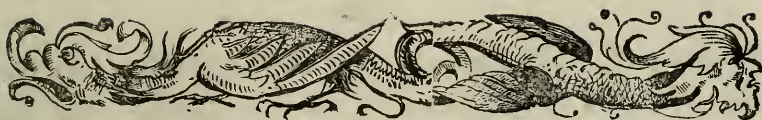
Tous répondirent, d'une seule voix : « Que le « feu de l'enfer nous brûle, noble comte, si « nous avons trempé dans une telle mort; il « n'y a pas un citoyen de Zamora capable « d'ordonner un pareil crime, et le traître Bel- « lido n'a pris conseil que de lui seul; aussi, « vous pouvez aller combattre, assuré de ce que « nous vous disons tous; allez donc et soyez ac- « compagné de Dieu, bon et brave Ariaz Gon- « zalo! »



lo que Ordoño ha razonado :
Non debiera yo nacer ,
si es como tu has contado ,
mas yo acepto el desafio
que por tí es demandado,
y te daré á conocer
no ser lo que has publicado :
y á todos los de Zamora
de esta manera ha fablado :
Varones de grande estima ,
los pequeños , y de estado ,
si hai alguno entre vosotros
que en aquesto se haya hallado
dígalo mui prestamente,
de decillo no haya empacho :
mas quiero irme desta tierra
en Africa desterrado ,
que no en campo ser vencido
por alevoso y malvado.
Todos dicen á una voz
sin alguno estar callando :
Mal fuego nos queme, Conde ,
si en tal muerte hemos estado ,
no hai en Zamora ninguno
que tal hubiese mandado,
el traidor Bellido Dolfos
por sí solo lo ha acordado,
mui bien podeis ir seguro ,
id con Dios, Arias Gonzalo.

ROMANCE XXIII.

uand don Diègo Ordonnez de Lara, le vengeur noble et vaillant du roi don Sanche, (que Dieu ait auprès de lui!) eut défié ceux de Zamora, dona Urraca déjà mécontentée par les prétentions de son frère et encore plus affligée de sa fin cruelle, dona Urraca tint son conseil assemblé dans son palais; et, comme la lâche envie a coutume de flétrir ce qu'elle ne peut obtenir, dans ce conseil, l'envie, cette ennemie de la vertu, ce danger de l'absence, murmurait et médisait de Arias Gonzalo qui n'y assistait pas, soupçonnant, avec fausseté, que



ROMANCE XXIII.

Despues que retó á Zamora
don Diego Ordoñez de Lara,
vengador noble y valiente
del Rey Sancho, que Dios haya:
su consejo tiene junto
en palacio doña Urraca
por su hermano dolorida,
por su reto lastimada.
Y como la vil embidia,
cuanto no merece tacha,
de la virtud enemiga
peligro de la privanza,
murmuraba maldiciente
de Arias Gonzalo que falta,
sospechando falsamente
que es por mengua su tardanza.

son retard était motivé par la honte ou la peur. En cet instant, Nuno Cabeza de Barca, son épée à la main, s'adressant avec indignation aux calomniateurs, leur répondit ces paroles : « Celui qui présume que la crainte, la déloyauté et la bassesse « peuvent habiter le cœur d'Arias Gonzalo mon « oncle, celui-là ment, il ment par sa barbe; que « celui donc qui refuserait le respect dû à ses cheveux blancs, s'adresse à moi qui les vénère. »

Au même instant, le bon vieillard entra gravement dans la salle, suivi d'un grand deuil; ses fils marchaient devant lui pour lui faire place. Il demanda d'abord la main de l'infante, qu'il baisa après s'être incliné avec respect; puis ayant salué tous les Grands et tous les juges, il parla de la sorte :

« Noble infante, et vous fidèles conseillers, vous « savez que don Diègo Ordonnez de Lara, à qui, « comme bon chevalier, ce surnom suffit, vous « provoque par un insolent défi, au sujet de la mort « de son roi et à la place de don Rodrigue le Cid « qui nous jura alliance. J'arrive à votre tribunal, « accompagné de ces quatre jeunes citoyens, mes

Y á aquellos que lo calumnian,
empuñando de su espada
denodado les responde
Nuño Cabeza de Baca :
Aquel civil, que presuma
temor, bajeza, ó fe mala
de Arias Gonzalo mi tio,
miente, miente por la barba :
y el que negare el respeto
á sus venerables canas,
á mi, que las reverencio,
me ponga la tal demanda.
Estando en esto, el buen viejo
entró grave por la sala,
arrastrando grande luto,
haciendo sus hijos plaza.
La mano á la Infanta pide,
mesura hizo á la Infanta,
saludó á los Homes-buenos
y desta suerte les fabla :
Noble Infanta, leal consejo,
don Diego Ordoñez de Lara,
que para buen caballero
este apellido le basta,
en vez del Cid don Rodrigo,
que nos juró su alianza,
por la pro de su Rey muerto
con infame reto os carga :
á vueso cabildo os vengo
con estos cuatro en compaña,
ciudadanos, fijos mios,

« quatre fils, noble et pur sang de Lain Calvo.
« J'ai tardé un peu à venir parce que les discus-
« sions et les discours sont peu de mon goût,
« quand les affaires demandent des actions, du
« courage et une prompte vengeance ! » Et, en même temps, les longs et sombres vêtements du vieillard et de ses fils étant tombés, ils parurent vêtus de leurs brillantes cuirasses et complètement armés. L'infante pleura de nouveau;... les graves vieillards furent dans l'étonnement; puis l'infante se mit encore à louer le savoir et le dévouement du noble hidalgo parce que tous donnaient des paroles et aucun, excepté lui, ne donnait des combattants.

Alors Arias Gonzalo poursuivit, disant : « Re-
« çois, Urraca, mes cheveux blancs pour con-
« seillers et mes fils pour défenseurs; senora,
« donne-leur ta main, et leur faible jeunesse sera
« invincible, ainsi touchée de ta main royale!
« Honorer de braves et fidèles défenseurs, c'est
« les payer dignement, et c'est le devoir d'un roi
« qui désire dompter ses ennemis. Que le sang
« de don Diègo efface la tache qu'un si insolent
« défi a faite à toi et à ton peuple; et si ce sang,
« qui est noble et se vendra chèrement, vient à
« manquer, une mort honorable éternisera notre

de Lain Calvo sangre honrada.
Tardéme un poco en venir,
que pláticas no me agradan ,
cuando los negocios piden
obras, valor, y venganza.
A una, el viejo y sus hijos
los largos capuces rasgan,
quedando en armas lucidas,
lloró de nuevo la Infanta ,
Los viejos graves se admiran ,
la Infanta su ser alaba,
porque todos daban voces ,
y nadie quien lidie daba.
Arias Gonzalo prosigue
diciendo : Recibe, Urraca,
mis canas para consejo ,
mis fijos para batalla.
Dáles tu mano , señora,
que su juventud lozana
será ivencible, si fuere
de tu mano Real tocada.
Honrar á la gente buena ,
y esotra comun pagarla,
le cumple al Rey que desea
domeñar fuerzas contrarias :
y con sangre de don Diego ,
que se quite aquella mancha ,
que á tí, y á tu pueblo reta
con tan insufrible infamia :
y si esta sangre , que es buena
y se ha de vender mui cara

« renommée! Je serai, moi, le cinquième et le
« premier qui irai au combat pour ta cause, quoi-
« que ma vieillesse ne ressemble qu'à une noble
« enfance insultée! Je vais au combat, senora,
« j'y vais avec mes fils. Ne me remercie pas
« pour cela, noble Infante, car un bon vassal
« doit à son roi, ses biens, sa vie et son hon-
« neur! »

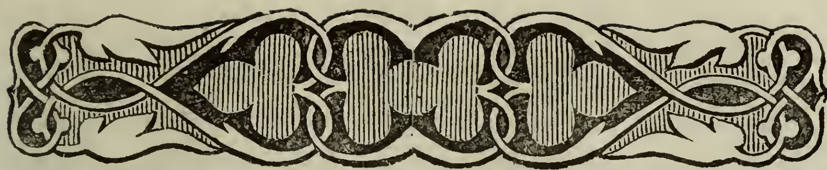


faltare, su muerte honrosa
viva mantendrá su fama.
Yo seré el quinto, y primero
que volveré por la causa,
aunque mi vejez parezca
mocedad noble afrentada.
Al campo me voi señora,
no me deis por esto gracias,
que el buen vasallo al buen Rey
debe hacienda, vida y fama.



ROMANCE XXIV.

Déjà le comte Arias Gonzalo se dispose à sortir par la porte de la ville, qui donne sur le camp; il emmène avec lui ses quatre fils. Pour lui, il veut être le premier, car il n'a pas peur de la mort. Mais dona Urraca, l'infante, lui a ôté la licence de combattre; pleurant avec ses yeux noirs et ses beaux cheveux en désordre, elle lui a dit : « Je vous supplie, au nom de Dieu, comte, fidèle comte Arias « Gonzalo, je vous supplie de renoncer à ce « combat, parce que vous êtes vieux et affaibli;



ROMANCE XXIV.



Ya se sale por la puerta,
por la que salia al campo,
consigo lleva sus hijos
ese Conde Arias Gonzalo.
El quiere ser el primero
porque en la muerte no ha estado :
mas doña Urraca la infanta
la batalla le ha quitado.
Llorando de los sus ojos,
y el cabello destrenzado :
Ruegovos por Dios el Conde ,
el buen Conde Arias Gonzalo,

« laissez-moi plutôt ainsi dépouillée de mes droits « avec tout mon état cerné. Vous savez bien quelle « charge mon père vous a confiée; vous savez bien « qu'il vous a recommandé de ne pas me quitter. « Ne me laissez donc pas dépouiller par votre « absence plus que je ne le suis déjà. » A ces paroles, le comte se montra très affligé, et il répondit : « Laissez-moi aller, senora, noble infante, « laissez-moi aller, car j'ai été défié moi-même, « et je dois combattre puisque j'ai été appelé « traître. »

Tous les hidalgos se sont réunis à l'infante pour engager le noble vieillard à renoncer à ce funeste cartel qu'ils accepteront, eux, disent-ils, avec plaisir à sa place. Quand le comte entendit cela, il en éprouva un double déplaisir. Il appela ses quatre fils, et donna à l'un d'eux ses armes, son écu, son estoc et son cheval, puis il lui donna sa bénédiction, car il l'aimait beaucoup. Pedro Arias était le nom de son fils, de son fils un brave castillan. Pedro Arias sort par la porte de Zamora, il sort, bien armé, de la ville assiégée et court sur don Diègo Ordonnez, son ennemi et son adversaire. « Que « Dieu vous protége, bon don Diègo, qu'il vous « protége dans le combat, et vous fasse triompher « de vos ennemis en vous délivrant des traîtres! « lui cria-t-il; vous savez déjà que je suis venu,

que dejeis esta batalla
porque sois viejo cansado.
Dejáisme desamparada
y todo mi haber cercado;
ya sabeis lo que mi padre
á vos dejó encomendado,
que non me desampareis,
ende mas en tal estado.
En oyendo aquesto el Conde
mostróse mui enojado.
Dejaréisme ir, señora,
que yo estoi desafiado,
y tengo de hacer batalla
porque fuí traidor llamado.
Con la Infanta caballeros
al Conde le habian rogado,
que les deje la batalla
que la tomarán de grado.
Cuando el Conde oyera aquesto
recibió pesar doblado,
llamará á sus cuatro hijos
y al uno de ellos ha dado
las sus armas, y su escudo,
el su estoque y su caballo,
y echóle su bendicion
porque era dél mui amado.
Pedro Arias habia por nombre
Pedro Arias el castellano:
por la puerta de Zamora
se sale fuera y armado,
topa con don Diego Ordoñez

« comme il a été convenu, pour dégager Zamora « de ses assiégeants et de ses ennemis! » Don Diègo lui a répondu et, d'une voix hautaine, lui a dit : « Vous êtes tous ensemble des traîtres, et « j'entends vous le prouver! » Aussitôt, tous deux, ils retournent sur leurs pas pour mesurer la carrière, et simultanément ils ont frappé leurs courageuses poitrines : la force du coup qu'ils se sont porté a fait voler en éclat les bois de leurs lances, mais ils ne se sont fait aucun mal, parce qu'ils ont de très bonnes armures. Don Diègo a de nouveau frappé à la tête le malheureux Arias Pédro; il lui a coupé le heaume de son casque avec une partie du casque même. Lorsque Pédro Arias se sentit ainsi frappé et blessé, il embrassa le cou de son cheval et s'attacha fortement à sa crinière, puis, arrachant un dernier effort de sa faiblesse même, quoique grièvement blessé, il tenta encore de frapper don Diègo, mais il n'atteignit que son coursier, le sang qui ruisselait sur son visage lui ayant ôté la vue; et aussitôt Pédro Arias le castillan tomba mort sur la terre rougie de son sang.

Don Diègo, dès qu'il vit son adversaire à ses pieds, se rapprocha, la lance à la main, de Zamora et s'adressant ainsi à ceux de cette ville : « Où êtes-vous, Ariaz Gonzalo, qu'on

su enemigo y su contrario.
Dios os salve, buen don Diego,
y el os haga prosperado,
en las armas mui dichoso,
de traidores libertado:
ya sabeis que soi venido
para lo que esta aplazado,
á libertar á Zamora,
de lo que la han levantado.
Don Diego le respondiera
y con soberbia ha fablado:
Todos juntos sois traidores
y hoi entiendo de probarlo.
Vuelven los dos las espaldas
por tomar algo del campo,
hiriéronse juntamente
en los pechos denodados;
saltan astas de las lanzas
con el golpe que se han dado,
no se hacen mal alguno
porque van mui bien armados.
Don Diego dió en la cabeza
á Pedro Arias desdichado,
cortádole há todo el yelmo
con un pedazo del casco.
Cuando se vido ferido
Pedro Arias y lastimado,
abrazárase á las crines
y al pescuezo del caballo,
sacó esfuerzo de flaqueza
aunque estaba mal llagado,

« m'envoie le second fils, car déjà le premier « n'est plus; il a fini ses beaux jours, et sa fraîche « jeunesse est ternie. » Le second fils du comte Arias Gonzalo est sorti de Zamora, il se nomme Diègo Arias; Diègo Ordonnez l'a attaqué le premier sur son cheval et avec ses mêmes armes, et il lui a donné la mort comme il l'a donnée à son premier frère. Le vieux comte, en voyant que deux de ses fils lui manquaient, voulut envoyer le troisième, quoique rempli d'un effroi qui augmentait sans cesse; et pleurant de ses nobles yeux, il lui dit : « Vas mon fils bien-aimé, et fais comme un « bon hidalgo, quand l'honneur t'y oblige; si tu « soutiens la vertu, tu seras aidé de Dieu; venge « la mort sans tache qu'ont soufferte tes deux « frères. »

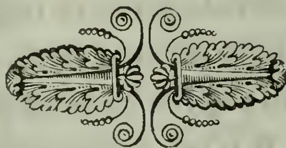
Ferdinand Arias, le troisième fils du comte, est arrivé à la barrière; don Diègo lui veut beaucoup de mal et désire ardemment sa perte. Le jeune Ferdinand lève la main le premier avec fureur, et, lui donnant un grand coup, il a frappé don Diègo à l'épaule et au bras. A son tour, don Diègo, avec son estoc, a frappé son ennemi à la tête et a ouvert son casque; le troisième fils du comte Arias, revenant à la charge, a frappé si fortement de sa lance le cheval

quiso ferir á don Diego,
mas acertó en el caballo,
que la sangre que corria
la vista le habia quitado :
cayó muerto prestamente
Pedro Arias el castellano.
Don Diego que vido aquesto
tomó la vara en la mano,
diciendo ácia Zamora :
¿Dónde estás Arias Gonzalo?
envia el fijo segundo,
que el primero ya ha acabado,
ya se acabaron sus dias,
su juventud fin ha dado.
Envió al fijo segundo,
que Diego Arias es llamado,
tornára á salir don Diego
con sus armas y caballo,
y diérale fin aqueste,
como al primero habia dado.
El Conde viendo sus fijos,
que los dos le han ya faltado,
quiso enviar al tercero,
aunque con temor doblado,
llorando de los sus ojos,
dijo : Vé, mi hijo amado,
haz como buen caballero
á lo que eres obligado,
pues sustentas la verdad,
de Dios serás ayudado;
venga las muertes sin culpa,

de don Diègo, que le coursier, effrayé, fuit avec son cavalier au travers du camp. Ainsi se termina ce combat (ce cartel fameux), sans qu'il restât vérifié, lesquels, de ceux de Zamora ou de ceux du camp, y avaient été vainqueurs. Don Diègo désirait, de son propre gré, rentrer en lice, mais les juges du camp ne le voulurent pas, et la licence lui en fut refusée.



que han pasado tus hermanos.
Fernando Arias el tercero
al palenque habia llegado,
mui mal le quiere don Diego,
mucho mal, y mui dañado;
alzó la mano con saña,
un gran golpe le habia dado,
mal ferido le ha en el hombro,
en el hombro, y en el brazo,
y don Diego con su estoque
lo firiera mui de grado,
firiéralo en la cabeza
en el casco le ha tocado:
recudió el fijo tercero
con un gran golpe al caballo,
que fizó ir á don Diego
huyendo por todo el campo.
Ansi quedó esta batalla,
sin quedar averiguado
cuales son los vencedores,
los de Zamora, ó del campo.
Quisiera volver don Diego
á la batalla de grado,
mas non quisieron los Jueces
nin la licencia le han dado.

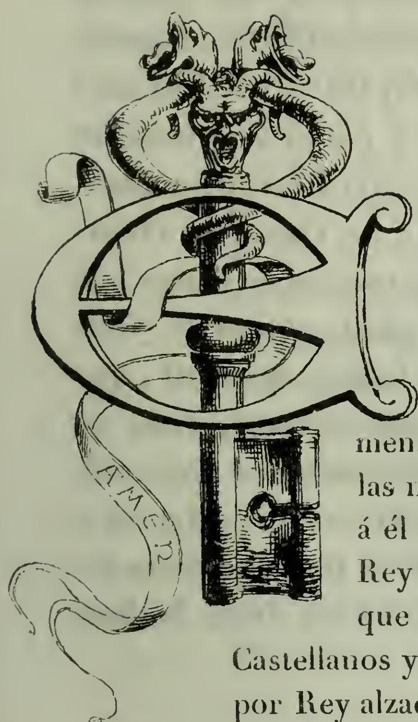


ROMANCE XXV.

Alphonse était à Tolède, bien loin de songer à régner (car don Sanche l'avait exilé pour le dépouiller de son royaume), lorsque dona Urraca envoya des messagers à son frère; les nouvelles qu'ils apportent lui causent un grand plaisir. Roi Alphonse! roi Alphonse! on les envoie pour te nommer du nom de roi. Les Castillans et tous ceux de Léon t'ont choisi pour leur roi, après la mort de don Sanche que Bellido a tué! Il n'est resté que le Cid qui ne veut pas t'accepter, parce qu'il aimait beaucoup



ROMANCE XXV.



n Toledo estaba Alfonso
que non cuidaba reinar,
desterrárale don Sancho
por su Reino le quitar,
y doña Urraca á su hermano
mensageros fue á enviar,
las nuevas que le traian
á él gran placer le dan.
Rey Alfonso, Rey Alfonso
que te envian á llamar:
Castellanos y leoneses
por Rey alzado te han,
por la muerte de don Sancho

le roi défunt, et il exige que tu jures que tu ne t'es trouvé pour rien dans cette mort.

« Messagers, soyez les bien venus, répondit le roi, « mais vous devez rester cachés, car, si le roi maure « venait à connaître votre présence ici, il nous « retiendrait tous. » Le comte don Péranzulès[1] vint lui donner un conseil; il ajouta que leurs chevaux bien ferrés devraient être ferrés à rebours..... Tous descendirent avec des cordes au bas des remparts et sortirent de la ville pour se rendre dans la Castille, où on les attendait. Bientôt tous ses sujets baisent la main du roi; le Cid seul ne veut pas la lui baiser; ses parents et tous les Castillans ses amis se sont joints à lui; lui-même, il parle ainsi au nouveau roi : « Vous êtes l'héri- « tier du trône, Alphonse, personne ne songe à le « nier, mais, si cela vous plaît, seigneur, vous « ne refuserez pas de nous faire le serment, que « réclament douze de vos sujets et moi, vous ne « refuserez pas de nous faire le serment que vous « êtes innocent de la mort du feu roi. » Le roi a « répondu : « Cela me plaît, et puisque tous les « Castillans le désirent, je veux bien le leur « octroyer. »

[1] Pierre Ansurez.

que Bellido fue á matar.
Solo quedaba Rodrigo
que non lo quiere acetar,
porque amaba mucho al Rey
quiere que hayas de jurar,
que en la su muerte, Señor,
non tuviste que culpar.
Bien vengais los mensageros,
secretos querais estar,
que si el Rey moro lo sabe
el aqui nos detendrá.
El Conde don Peranzules[1]
un consejo le fué á dar,
que caballos bien herrados
al reves habian de herrar.
Descuélganse por el muro,
sálense de la ciudad,
fueron á dar á Castilla
do esperándolos estan.
Al Rey le besan la mano,
el Cid no quiere besar,
sus parientes castellanos
todos juntado se han.
Heredero sois Alfonso,
nadie os lo quiere negar,
pero si os place, Señor,
non vos debe de pesar,
que nos fagais juramento
cual vos lo quieren tomar

[1] Pedro Ansurez.

Puis il s'est rendu dans l'église de Sainte-Gadéa de Burgos, pour y jurer ce qui lui est demandé. Rodrigue reçoit le serment royal; il a voulu lui-même interroger le monarque, et, sur une clé bénite, il commence ainsi à conjurer don Alphonse et ceux de Léon : « Je viens « vous disculper de la mort de don Sanche « et obtenir de vous le serment que vous n'êtes « pas coupable de ce meurtre, et que, non-seu- « lement vous en êtes innocent, mais encore que « vous n'y avez pas donné lieu. Que vous mou- « riez d'une mort funeste, don Alphonse, si vous « ne dites pas la vérité! que des vilains rempla- « cent auprès de vous des hidalgos de pure race! « et, pour mieux vous déshonorer, qu'au lieu de « loyaux Castillans vous n'ayez pour sujets que « les habitants sans pitié des Asturies, si vous ne « dites pas la vérité, don Alphonse!... »

« *Amen*, *amen*, répondit le roi, jamais je n'ai « trempé dans un tel crime. »

Il a juré trois fois et autant de fois le Cid l'a interrogé; mais le monarque, se voyant ainsi pressé, s'est emporté contre le Cid en lui disant :

« Vous me pressez beaucoup, Rodrigue, dans « une chose où le doute ne saurait entrer; demain « vous devrez me baiser la main, si vous me « faites encore jurer. »

vos y doce de los vuesos,
cuales vos querais juntar,
que de la muerte del Rey
non tenedes que culpar.
Pláceme, los castellanos,
todo os lo quiero otorgar.
En santa Gadea de Burgos
allí el Rey se va á jurar,
Rodrigo tomó la jura,
el cual quiere razonar;
en un cerrojo bendito
le comienza á conjurar.
Don Alfonso, y los leoneses
veníos vos á salvar
que en la muerte de don Sancho
non tuvísteis que culpar,
nin tampoco della os plugo
ni á ella dísteis lugar.
Mala muerte hayais, Alfonso,
si non dijeres verdad,
villanos sean en ella
non fidalgos de solar,
que non sean castellanos
por mas deshonra vos dar
si non de Asturias de Oviedo
que non tenian piedad.
Amen, Amen, dijo el Rey,
nunca fui en tal maldad,
tres veces tomó la jura
tantas le va á preguntar.
El Rey viéndose afincado

« Oui , maître , répondit le Cid , si vous
« me donnez la paie que, sur tous les états des
« autres rois, on donne aux vrais hidalgos : le
« premier monarque venu que je servirai me
« l'accordera.... et si vous voulez me la payer,.....
« votre justice sera à mon gré..... »

Le roi, par de tels discours, se sentit profondément indisposé contre le Cid, et, depuis lors, il fut longtemps mal avec lui.



contra el Cid se fue á airar.
Mucho me fincais, Rodrigo,
en lo que no hai que dudar,
cras besarme heis la mano
si agora me haceis jurar.
Si señor, dijera el Cid,
si el sueldo me habeis de dar
que en la tierra de otros Reyes
á fijosdalgo les dan.
Cuyo vasallo yo fuere
tambien me lo ha de pagar,
si vos dármelo quisiéredes,
á mí placer me vendrá.
El Rey por tales razones
contra el Cid se fue á enojar,
siempre desde alli adelante
grán tiempo le quiso mal.



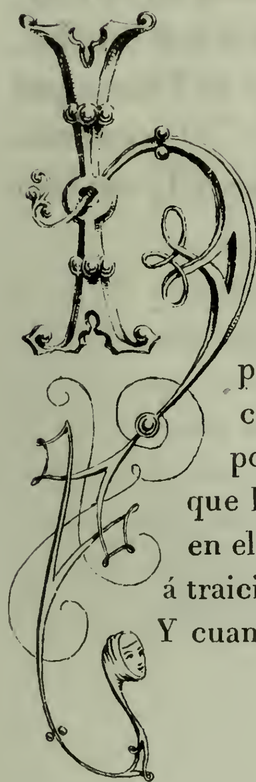
ROMANCE XXVI.

e Cid fit faire un serment solennel au roi don Alphonse, en présence des Grands du royaume qui se trouvèrent dans Burgos. Il demanda que douze de ses chevaliers vinssent jurer, de même que lui, sur la mort de don Sanche assassiné par lâche trahison et pour sa trop grande confiance, au pied des remparts de Zamora; et, lorsqu'ils se trouvèrent tous réunis dans le temple saint, le Cid, s'étant levé de son banc, proposa ceci :

« Par cette sainte demeure, où nous sommes



ROMANCE XXVI.



Hizo hacer al Rey Alfonso
el Cid un solemne juro,
delante de muchos grandes
que se fallaron en Burgos.
Mandó que con él viniesen
doce caballeros suyos,
para que con él jurasen
cada cual, uno por uno
por la muerte de don Sancho,
que lo mataron seguro
en el cerco de Zamora,
á traicion, y junto al muro.
Y cuando en el templo santo

« rassemblés selon l'usage, répondez la vérité à
« ce que je vais vous demander, et dites, que si
« vous, le roi, ou un des vôtres, vous fûtes la cause
« de la mort de don Sanche, vous consentez à
« subir le même trépas que lui. » Tous répondirent :
Amen. Le roi resta plus confus et plus humilié qu'il ne l'avait été déjà ; mais, pour accomplir le serment, il répondit : « Je jure de même » ; puis il plia le genou pour remplir le cérémonial usité. Le Cid, en présence de tous, parla au roi avec véhémence, et lui dit : « Si hier je ne vous baisai
« pas la main, sachez, roi, que cela ne me plut
« pas, et si, à cette heure, je consens à la baiser,
« ce sera de mon consentement et de mon propre
« gré! Et je ne vous ai fait aucune offense dans
« les paroles que je vous ai adressées en ce lieu,
« car je le devais à la mémoire du roi don Sanche,
« mon seigneur et maître; et si je ne l'eusse pas
« fait, je passerais pour parjure et cesserais
« d'être, aux yeux du peuple espagnol, un bon
« et loyal hidalgo! »



estuvieron todos juntos,
levantóse del escaño
el Cid, y aquesto propuso :
Por aquesta santa casa
donde estamos ende ayuso,
que digades la verdad
de aquesto que vos pregunto :
Si vos, Rey, fuísteis la causa,
ó de los vuesos alguno,
en la muerte de don Sancho,
hayais la muerte que él hubo.
Todos dijeron : Amen :
mas el Rey quedó confuso,
pero por cumplir el voto
respondió : lo mismo juro :
Fincó la rodilla en tierra,
por facer la corte ayuso :
el Cid delante de todos
al Rey le fabla sañudo :
si ayer no os besé la mano
sabed, Rey, que non me plugo,
y si agora os la besáre,
será de mi grado y gusto :
y en esto que aqui he fablado
non vos fice agravio alguno;
que esto debo al Rey don Sancho,
como leal vasallo suyo :
y si aquesto non ficiera,
yo quedára por perjuro,
é non por buen caballero
me tuviera todo el vulgo.

ROMANCE XXVII.

Le roi don Alphonse causait avec le Cid, au sortir d'une messe de grande fête, qu'il venait d'entendre dans le cloître de Saint-Pierre de Cardenia ; ils s'entretenaient de ses conquêtes et des terres que ses absences (les absences de Rodrigue qu'amour condamne et pardonne en même temps) lui avaient fait perdre. Le roi proposa au Cid d'aller s'emparer de Cuença, et Rodrigue, inspiré par la prudence, lui a répondu ainsi : « Vous êtes encore « trop nouveau roi, seigneur Alphonse ; avant



ROMANCE XXVII.

Hablando estaba en el claustro
de san Pedro de Cardeña
el buen Rey Alfonso al Cid,
despues de misa una fiesta.
Trataban de las conquistas,
de las mal perdidas tierras
por pecados de Rodrigo,
que amor disculpa, y condena.
Propuso el buen Rey al Cid
el ir á ganar á Cuenca;
y Rodrigo mesurado
le dice de esta manera:
Nuevo sois, el Rey Alfonso,
nuevo Rey sois en la tierra:

« de courir à de nouvelles guerres, songez donc « à pacifier vos états; il est résulté de grands « dommages et de grands maux pour les rois qui « se sont absentés de leur royaume avant d'avoir « réchauffé la couronne à peine posée sur leur « tête; et vous, vous n'êtes pas encore très assuré « des suites de la calomnie répandue au sujet de « la mort du roi don Sanche, arrivée sous les « murs de l'antique Zamora; car, s'il reste encore « du sang de Bellido, et quand bien même il « coulerait dans des veines de hidalgos, tous les « coupables réunis à celui qui conseilla ce crime, « sont plus de trente qui le paieront un jour. »
Bermudo répondit, à la place du roi, au Cid :
« Si les lassitudes des combats ou le désir de « revoir votre Ximène vous chagrinent, retournez « à Vibar, don Rodrigue, et laissez le roi accom« plir son entreprise, car il a auprès de lui des « gentilshommes qui ne reviendront pas sans « avoir obtenu un succès complet. »
« Que celui-là, lui dit le Cid, qui vous a mis « dans le conseil de la guerre, très honoré moine, « vous abaisse à cette heure votre capuchon........ « Montez en chaire et priez Dieu qu'ils soient « vainqueurs, car Josué n'eût pas vaincu si Moïse « n'eût pas fait ce que je vous conseille.... Allez, « portez la chasuble au milieu du chœur de l'é« glise, et laissez-moi porter l'étendard sur les « frontières..... et le roi pacifier sa propre mai-

antes que á guerras vayades ,
sosegad las vuesas tierras.
Muchos daños han venido
por los Reyes que se ausentan,
que apenas han calentado
la corona en la cabeza,
y vos no estais muy seguro
de la calumnia propuesta
de la muerte de don Sancho
sobre Zamora la Vieja :
que aun hai sangre de Bellido,
magner que en fidalgas venas ,
y el que fizo aquel venablo,
si le pagan fará treinta.
Bermudo, en lugar del Rey
dice al Cid : si vos aquejan
el cansancio de las lides
ó el deseo de Ximena,
idvos á Vibar, Rodrigo
y dejadle al Rey la empresa,
que homes tiene tan fidalgos
que non volverán sin ella.
¿Quién vos mete, dijo el Cid,
en el Consejo de guerra,
fraile honrado, á vos agora
la vuesa cogulla puesta ?
Subid vos á la tribuna,
y rogad á Dios que venzan,
que non venciera Josué
si Moisés non lo ficiera.
Llevad vos la capa al coro,

« son avant de convoiter les états de ses voisins.
« Allez.... vous dis-je.... et sachez que ni mon
« amour ni le chagrin, ne pourront jamais me
« rendre lâche, car j'ai plus souvent à mes côtés
« mon épée que Ximène. — Et moi aussi je suis
« un homme, dit Bermudo, un homme qui,
« avant d'entrer dans les saints ordres, s'il n'a
« pas vaincu lui-même les rois Maures, a en-
« gendré ceux qui les vainquirent: et maintenant,
« au lieu de capuchon, quand l'occasion s'en pré-
« sentera, je saurai bien porter le casque du guer-
« rier et presser avec les éperons le flanc d'un
« cheval. — Oui, pour fuir, reprit le Cid, car il
« se pourrait que votre pourpoint fut plus taché
« d'huile que de sang. Taisez-vous, leur dit alors
« le roi, vous prenez mal votre heure et votre
« lieu pour une pareille dispute, et vous devriez
« vous accorder tous les deux sur le vœu ou
« sur l'épée... Et vous, Cid, vous avez des expres-
« sions qui feraient parler les pierres mêmes,
« puisque, pour une telle bagatelle, vous déclarez
« la guerre à l'église..... » En cet instant, passait le comte d'Onate qui emmenait sa femme. Le roi les aperçut et, pour se montrer galant et poli, il prit le bras de la dame, qu'il accompagna jusque sous le porche de l'église.



yo el pendon á las fronteras,
y el Rey sosiegue su casa
antes que busque la agena,
que non me farán cobarde
el mi amor, ni la mi queja,
que mas traigo siempre al lado
á tizona, que á Ximena.
Home soi, dijo Bermudo,
que antes que entrara en la regla,
si non vencí Reyes moros,
engendré quien los venciera:
y agora en vez de cogulla,
cuando la ocasion se ofrezca,
me calaré la celada,
y pondré al caballo espuelas.
Para fugir, dijo el Cid,
podrá ser, padre, que sea,
que mas de aceite que sangre
manchado el hábito muestra.
Calledes, le dijo el Rey,
en mala hora, que no en buena;
acordársevos debia
de la jura y la ballesta:
cosas tenedes, el Cid,
que farán fablar las piedras,
pues por cualquier niñería
faceis campaña la Iglesia.
Pasaba el Conde de Oñate,
que llevaba la su dueña,
y el Rey por facer mesura
acompañóla á la puerta.

ROMANCE XXVIII.

Alphonse entra dans un grand courroux contre le Cid, le brave Castillan, parce qu'il avait demandé et reçu son serment au sujet de la mort de son frère; et aussitôt l'inimitié et la jalousie volèrent auprès du roi, empressées d'obtenir satisfaction et vengeance. Le roi Maure, ayant nom Hali Maymon, se plaignit à Alphonse du Cid qui, disait-il, avait envahi son royaume et pénétré jusque dans sa ville de Tolède emmenant comme ôtages ses Maures. Les prisonniers qu'il lui a faits sont au nombre de sept



ROMANCE XXVIII.



rande saña cobró Alfonso
contra el buen Cid castellano
porque le tomó la jura
de la muerte de su hermano :
encubrió el Rey la enemiga,
aguardó á hacerse vengado :
el Rey moro de Toledo,
que Halí Maymon es llamado,
del Cid se quejára al Rey,
que su Reyno le habia entrado,
hasta dentro de Toledo,
sus moros ha cantivado,
siete mil son los cautivos
sin otro mucho ganado.
Mucho al Rey Alfonso pesa,
contra el Cid estaba airado,
mucho mas que antes estaba,
con el Rey lo habian mezclado

mille[1], sans compter l'or et le butin dont il s'est emparé. Le roi Alphonse sentit vivement ces plaintes du musulman, il en fut très irrité contre le Cid, beaucoup plus irrité qu'auparavant. Car les Grands de l'État, poussés par l'envie qu'ils lui portaient, avaient discrédité le brave hidalgo aux yeux de son roi. Et le roi écrivit au Cid de sortir, d'après son ordre avant neuf jours, de ses états, qu'il ne lui donnait pas un plus long délai[1].

[1] Dans la romance XXXVII des anciennes éditions, que nous avons supprimée, parce qu'elle n'est qu'une répétition des deux précédentes, au sujet du prétendu serment de Sainte-Gadéa, dans cette dite romance le roi exile déjà le Cid à cause de cette même prestation de serment; nous reproduisons ici ce qui appartient seulement à ce dernier fait:

Le bon roi a juré qu'il n'a pas trempé dans un tel crime, mais d'une voix plus altérée et laissant percer un vif déplaisir, il a dit : Cid, aujourd'hui vous me faites jurer; mais après la cérémonie vous aurez à me baiser la main; Rodrigue lui répondit et lui parla de cette manière : Pour baiser la main d'un roi je ne me tiens pas comme honoré, mais je me tiens pour déshonoré, parce que mon vieux père la lui a baisée; le roi a répondu :

Va-t'en de mes terres, Cid, chevalier mal éprouvé et insoumis, sors de mon royaume, et n'y reviens pas d'ici à un an. « Cela me « plaît et m'est agréable comme étant la première chose que tu ordonnes « dans ton royaume. Si tu m'exiles pour un an, moi je m'exile pour « quatre... »

Et aussitôt le valeureux Cid s'éloigne du roi sans lui baiser la main; il s'éloigne suivi de trois cents chevaliers qui sont tous de nobles et courageux hidalgos, car tous ceux de son invincible escorte sont forts et jeunes; il n'y en a pas un qui soit vieux, pas un qui ait les cheveux blancs; tous portent au poing la lance au fer poli et luisant; tous ont un écu aux chiffres et au blason différents, et des chapeaux élégants surmontés d'une plume rouge.

por envidia que le tienen
los grandes de su Reynado.
Escribióle el Rey al Cid
que salga por su mandado
dentro de los nueve dias
que mas no le da de plazo [1].
El buen Cid á sus parientes
las cartas les ha mostrado:
todos se quejan del Rey,
de haberlo tan mal mirado
desterrar tal caballero
tan valiente y esforzado,
que mui bien lo habia servido
á su padre y á su hermano.
Ofrécense de ir con el
á lo servir mui de grado,

[1] En el romance XXXVII de las ediciones antiguas que hemos suprimido por ser una repeticion de los dos que hemos puesto del decantado juramento de Santa-Gadea, ya destierra el Rey al Cid de resultas de esta misma jura: copiaremos aqui lo perteneciente a este suceso:

Jurado tiene el buen Rey
que en tal caso no es hallado,
pero con voz alterada
dijo mui mal enojado:
Cid, hoi me tomas la jura,
despues besarme has la mano:
respondierale Rodrigo,
desta manera ha fablado:
Por besar mano de Rey
no me tengo por honrado;
porque la besó mi padre
me tengo por deshonrado.
Véte de mis tierras, Cid,
mal caballero probado,

Le bon Cid a montré à ses amis et à ses parents ses lettres d'exil, et tous se plaignent du roi; tous lui reprochent hautement d'avoir si peu considéré ce qu'il vaut, et d'avoir exilé en lui un chevalier si vaillant, si expérimenté et si loyal, qui l'avait bien servi, ainsi que son père et son frère. Ils offrent tous de le suivre et de servir sous ses ordres comme volontaires; ils sauront tous mourir avec lui sur le champ de bataille. Le Cid les remercia des serments et des offres qu'ils venaient de lui faire, et, le jour suivant, il sortit de Vibar qui était son état, avec tous ses compagnons aux cœurs éprouvés. Dans son chemin, se retournant vers ses courageux chevaliers, il leur parla ainsi : « S'il plaît à Dieu que nous revenions dans « notre belle Castille, je vous dis et vous pro- « mets, mes amis, que nous y rentrerons tous « très riches et très honorés. »



y que todos moririan
con él juntos en el campo.
El Cid les agradecia
la palabra que le han dado,
y otro dia salió el Cid
de Vibar, que era su estado,
con toda su compañia
con ánimos esforzados:
volvióse á sus caballeros,
y esto les está fablando:
Amigos, si á Dios pluguiese,
que á Castilla nos volvamos
digovos que tornaremos
todos mui ricos y honrados.

y no me estés mas en ellas
desde este dia en un año.
Pláceme, dijo el buen Cid,
pláceme, dijo, de grado,
por ser la primera cosa
que mandas en tu reynado:
tú me destierras por uno,
yo me destierro por cuatro.
Ya se despide el buen Cid
sin al Rey besar la mano,
con trecientos caballeros
esforzados fijosdalgo,
todos son hombres mancebos,
ninguno hai viejo ni cano.
Todos llevan lanza en puño.
con el hierro acicalado,
y llevan sendas adargas
con borlas de colorado.

ROMANCE XXIX.

Si vous attendez que j'aille vous prendre dans mes bras pour vous élever, attendez tout seul; car il ne serait guère plus raisonnable que je vous pressasse dans mes bras pour vous élever jusqu'au ciel. Vous avez l'air si contraint et si mécontent que votre aspect seul est effrayant... Aussi l'humble sol de cette terre est-il l'unique trône que méritent les orgueil-



ROMANCE XXIX.



Si atendeis que de los brazos
vos alcé, atended primero,
si no es bien que con los mios
cuide subiros al cielo.
Bien estais afinojado,
que es pavor veros enhiesto,
que asiento es asaz debido
el suelo, de los soberbios.
Descubierto estais mejor,
despues que se han descubierto
de vuesas altanerias
los mal guisados escesos.

leux............ Vous m'êtes mieux connu depuis que les excès les plus cachés de votre hauteur ont été dévoilés...... En quoi donc avez-vous été empêché d'assister aux Cortès qui ont eu lieu depuis l'hiver passé, puisqu'on ne vous a pas vu une seule fois à ces assemblées? Pourquoi, étant courtisan et gentilhomme, portez-vous la barbe et la chevelure si en désordre et si négligées qu'elles vous font ressembler aux moines de l'Yermo? Je vous le demande afin que vous sachiez que je connais bien vos habitudes.

Voudrez-vous me dire pour votre justification que, chargé de garder mes terres et mes forteresses, vous n'avez ni le temps ni la pensée d'aligner votre barbe et vos cheveux? Je vous répondrai alors que vous avez rompu avec Alcala mes trèves, les traités et les accords conclus, comme si ma volonté devait devenir la vôtre. Vous dites que les Maures de la frontière vous sont très dévoués, qu'ils vous adorent comme un dieu... que vous aurez de grands appuis en eux, j'en doute... Lorsque

¿ En qué os habeis empachado
que desde el pasado invierno
non vos han visto en las córtes
puesto que córtes se han fecho ?
¿ Por qué siendo cortesano
traeis la barba y cabello
descompuesta, y desviada
como los Padres del yermo ?
Pues aunque voslo pregunto,
asaz que bien os entiendo,
bien conozco vuesas mañas,
y el semblante falagüeño :
Querreis decir, que cuidando
en mis tierras y pertrechos
non cuidades de aliñarvos
la barba, y cabello luengo.
Al de Alcalá contrariásteis
mis treguas, paz y concierto,
bien como si el querer mio
tuviérades por mui vueso.
A los fronterizos moros
diz que teneis por tan vuesos
que os adoran como á Dios,
grandes algos habreis dellos.
Cuando en mi jura os hallásteis,
despues del triste suceso
del Rey don Sancho mi hermano
por Bellido traidor muerto,
todos besaron mi mano,
y por Rey me obedecieron,
solo vos me contralláisteis

vous fûtes appelé à recevoir mon serment après la triste mort de mon frère don Sanche, assassiné par le traître Bellido; lorsque tous les assistants me baisèrent la main et m'obéirent comme à leur roi... vous seul, tout en prenant mon serment, vous fîtes le contraire. Je l'ai fait, ce serment exigé, dans l'église de Sainte-Gadéa, sur les quatre évangiles placés sur un coussin d'or, tenant la croix sur ma poitrine; je l'ai fait... mais vous, vous eussiez certainement tué Bellido si vous eussiez agi comme un courageux soldat qui ne dit pas le contraire de ce qu'il a fait; vous l'eussiez bien tué, car vous eûtes assez de temps pour cela; vous le poursuivîtes jusques aux pieds des remparts; et, au moment où il entrait sous la porte de la forteresse, quelqu'un, qui était très près de là, dit que vous n'osâtes pas le frapper. Et jamais, d'ailleurs, les fourbes et les meurtriers qui avaient à cœur que don Sanche mourût par mes conseils, jamais ces traîtres ou ces lâches ne furent des miens. Il mourut, lui, parce que cela plut à Dieu dans sa justice secrète, et peut-être parce qu'il transgressa les ordres de mon père. Pour tous ces torts, méfaits et manques de fidélité, je vous bannis de mon royaume avec le titre d'ennemi..... et je garderai intacts vos comtés jusqu'à ce que je sache entièrement, avec l'assentiment des miens, si je puis vous les confisquer. Ne répliquez pas une parole, autrement, je vous jure par saint Pierre et par le vé-

tomándome juramento,
en santa Gadea lo fice
sobre los cuatro evangelios,
en el balleston dorado,
teniendo el cuadrillo al pecho:
Matárades á Bellido,
si ficiérais como bueno,
que no ha faltado quien dijo
que tuvísteis asaz tiempo.
Fasta el muro lo seguísteis
y al entrar la puerta adentro,
bien cerca estaba quien dijo,
que non osásteis de miedo.
Y nunca fueron los mios
tan astutos, y mañeros
que cuidasen que don Sancho
muriese por mis consejos.
Murió porque á Dios le plugo
en su juicio secreto,
quizá porque de mi padre
quebrantó sus mandamientos.
Por estos desaguisados,
desavenencias y tuertos,
con título de enemigo
de mis Reynos vos destierro:
yo tendré vuesos Condados
fasta saber por entero,
con acuerdo de los mios,
si confiscarvoslos puedo.
Non repliquedes palabra,
que vos juro por san Pedro,

nérable saint Millan que je vous ferai emprisonner sur-le-champ. » Telles furent les paroles que le roi don Alphonse le sixième, conseillé par des traîtres, adressa au valeureux Cid, l'honneur et l'orgueil de ses états.



y por san Millan bendito
que vos enforcaré luego.
Estas palabras le dijo
el Rey don Alfonso el sesto,
inducido de traidores,
al Cid, honor de sus Reynos.



ROMANCE XXX.

Je tiens, moi, à vous répliquer, je tiens à vous contredire, car le vrai courage n'a jamais de crainte, de même que l'innocence est sans effroi; et si mon honneur doit se perdre aux mains des insulteurs, vous me ferez moins de mal en me jetant dans une prison, que vous ne m'en avez déjà fait. Je resterai humble sur cette terre quoique je vous y aie bien servi, et, ayant encore mes bras, je veux et saurai bien m'élever sans les vôtres... Qu'ils se cachent sans vous défendre, les lâches et fourbes courtisans qui vous



ROMANCE XXX.

engovos de replicar,
y de contrallarvos tengo,
que no han pavor los valientes,
nin los non culpados miedo :
si finca muerta la honra
á manos de los denuestos,
menos mal será enforcarme
que el mal que me habedes fecho :
yo seré en tierra humildoso,
á guisa de vueso siervo,
que teniendo los mis brazos,
cuido alzarme sin los vuesos.

entourent; moi, qui ne leur ressemble pas, je puis bien me retirer le premier. Les Cortès ont été réunis deux fois avant le commencement de l'année, et dans l'hiver..... l'ont-ils été pour le bien commun ou pour votre seul intérêt?... Vous, vous les présidiez dans Léon...... mais moi je présidais les miennes dans les combats et dans les champs d'Yermos où je délivrais nos alliés de leurs ennemis! Vous vous arrêtez sur ce qui a eu lieu dans Alcala... mais vous ne considérez pas ce que j'avais fait d'abord... Celui-là est un mauvais juge qui juge sans noter toutes les pièces du procès. Remerciez Dieu de ce que les Maures des frontières respectent mon courage et mes victoires, car, s'ils ne me respectaient pas, ils ne vous garderaient aucun respect. Je me réjouis du portrait ressemblant que vous faites de moi, puisque, après un laps de temps si long, le souvenir du serment que je vous ai demandé vous afflige tant encore. Celui qui m'a rejeté le tort du traître Dolfos en a menti; d'ailleurs, vous savez bien ce que je fis alors; vous savez bien que, quoique sans éperons, je poursuivis à cheval l'assassin avec tant de vitesse que je faillis l'atteindre. Des calomnies et de fausses assertions déchirent et abattent un cœur noble et sensible. Mais, puisque je dissipai tous mes biens à votre service, et que de ceux que j'ai gagnés je vous ai fait maître et seigneur,........ ni vous, ni vos conseillers, vous ne

Cúbranse, y non vos acaten
los ociosos falagüeños
que maguer yo non lo soi,
me puedo cubrir primero.
Dos vegadas hubo córtes
desde antaño por invierno,
diz que por la pro comun,
ó por los vuesos provechos.
Vos en Leon las ficísteis,
pero yo en los campos yermos,
faciendo las mias, desfice
del contrario los pertrechos.
Lo fecho en Alcalá vedes,
non lo que fice primero;
y es mal juzgador quien juzga
sin notar todo el proceso.
Folga que el moro de allende
respete mis fechos buenos,
que si non me los respeta
non vos guardarán respeto.
Asaz me semejas blando
porque de tiempo tan luengo
de apretarvos en la jura
vos duele el escocimiento.
Mentirá quien me achacáre
del traidor Dolfos el tuerto,
pues sabedes lo que fice
y lo que fice en el reto.
Ademas, que sin espuelas
cabalgué entonces, por yerro:
vencen pesadas falsías

pourrez me les confisquer; car vous auriez de la peine à me dépouiller des domaines que je n'ai pas. Dès aujourd'hui je serai plus riche, puisque je m'éloigne de vous; et, dès aujourd'hui, je me gagne moi-même, puisque aujourd'hui vous me perdez! »

Ce sont là les paroles que prononça le Cid répondant aux reproches injustes du roi don Alphonse le sixième !



al noble y sencillo pecho.
Y pues gasté mis haberes
en pro del servicio vueso,
y de lo que hube ganado
vos fice señor y dueño,
non me lo confiscaredes
vos, ni vuesos consejeros,
que mal podredes tollerme
la facienda que non tengo.
De hoi mas seré facendoso,
pues hoi de vos me destierro,
y de hoi para mí me gano,
pues hoi para vos me pierdo.
Estas palabras decia
el noble Cid respondiendo
á las querellas injustas
del Rey don Alfonso el sesto.



ROMANCE XXXI.

J'obéis à vos ordres quoique je ne sois pas coupable, mais parce qu'il est juste que le roi commande et que le vassal se soumette. Et plaise à la Vierge, notre maîtresse, de vous rendre puissant et fortuné, pour que vous regrettiez le moins possible mon épée et mon bras. Je pense bien que vos courtisans ne chercheront pas à vous émouvoir sur mon infortune et sur mon exil; je sais trop que l'envie et les envieux peuvent changer les cœurs les plus nobles; mais, à la fin, le temps



ROMANCE XXXI.


bedezco la sentencia
maguer que non soi culpado,
y que es justo mande el Rey
y que obedezca el vasallo.
Y plegue a nuesa Señora
que vos faga aventurado
tal, que non echedes menos
la mi espada, ni el mi brazo.
Bien cuido que non vos mueve
servos yo desaguisado,
sí, que envidiosos á veces
manchan los pechos fidalgos.

vous servira de témoin et vous prouvera qu'ils ne sont tous que des femmes, et que moi je suis Rodrigue. Ces jeunes seigneurs si sémillants, qui mangent à vos côtés, tous ces conseillers menteurs, tous ces guerriers de palais... comment ne vous secoururent-ils pas quand vous fûtes enveloppé, et quand je vous délivrai moi seul contre trois sur le champ du combat. Loin de là, ces gentils seigneurs s'enfuirent en toute hâte au premier choc et montrèrent bien dans cette circonstance qu'ils avaient assez de langue, mais point de mains..... Mais, à la fin, le temps lui-même vous prouvera qu'ils ne sont que des femmes, et que moi je suis Rodrigue. Rappelez-vous bien, roi Alphonse, ce que je vous dis aujourd'hui, plein de calme quoique offensé, ce que je dis à vous mon maître irrité et vengé; rappelez-vous que je supplie saint Pierre et saint Paul (Dieu aidant) de permettre à mon armée d'en venir aux mains avec les Maures, et que si je parviens à les vaincre, je mettrai en votre pouvoir les forteresses, les terres, les revenus et tous les vassaux dont je serai devenu le maître. Car enfin, le temps vous prouvera que ceux qui m'accusent ne sont que des femmes, et que moi je suis Rodrigue!



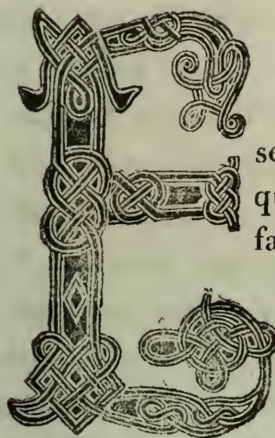
Mas al fin, el tiempo vos será testigo,
que ellos mugeres son, y yo Rodrigo.
Esos bravos Infanzones
que comen á vueso lado,
consejeros mentirosos,
lidiadores en Palacio,
¿ cómo non vos acorrieron
cuando preso vos llevaron
y cuando yo vos quité
solo á trece, yo en el campo?
Si non que á rienda suelta
fuyeron los amenguados,
donde mostraron tener
lengua asaz y pocas manos.
Mas al fin, el tiempo vos será testigo,
que ellos mugeres son, y yo Rodrigo.
Membradvos, Rey Don Alfonso,
de lo que agora vos fablo,
vos con saña, yo sesudo,
vos vengado, y yo agraviado:
que yo fago pleitesía
á san Pedro, y á San Pablo
de mezclar, Dios en ayuso,
mi hueste con los paganos,
y si finco vencedor,
poner á vueso mandado
los castillos y fronteras,
pueblos, haberes, vasallos.
Mas al fin, el tiempo vos será testigo,
que ellos mugeres son, y yo Rodrigo.

ROMANCE XXXII.

e bon Cid le conquérant, que Dieu maintienne sain et sauf; le bon Cid était à faire un vœu dans l'église de saint Pierre de Cardenia; car le vrai chevalier chrétien doit couvrir sa poitrine des armes de l'église, s'il veut être invincible. Dona Elvire et dona Sol, ses deux filles si belles, ont accompagné leur mère dans le temple pour y faire avec elle une riche offrande. Dès que la messe fut chantée, l'abbé et les moines sortirent du chœur pour bénir l'oriflamme où était peinte une



ROMANCE XXXII.



Ese buen Cid Campeador,
que Dios con salud mantenga,
faciendo está una vigilia
en san Pedro de Cardeña;
que el caballero Cristiano
con las armas de la iglesia
debe de guarnir su pecho
si quiere vencer las guerras.
Doña Elvira, y doña Sol,
las dos sus fijas tan bellas
acompañan á su madre
ofreciendo rica ofrenda.

grande croix de couleur pourpre. S'étant dépouillé de son manteau, le Cid parut couvert d'armes neuves et étincelantes, et, pressant sur sa poitrine les extrémités de l'étendard, il lui parla ainsi : Étendard saint et béni, un noble espagnol exilé par son roi va te porter encore en s'éloignant avec douleur de sa belle patrie qui le regrette et le plaint! Prêtant une oreille attentive aux mensonges des traîtres, ce roi leur sacrifia la gloire et les exploits de ton maître ; et malgré sa gloire et ses exploits, il fut disgracié : quand les rois se paient ainsi de fausses flatteries, leurs sujets se trouvent ordinairement mal gouvernés et bientôt l'infortune les environne. Roi Alphonse, roi Alphonse, ces chants de syrène t'endorment pour mieux te tuer; malheur à toi si tu ne te réveilles pas! Tu m'interdis ta Castille parce que j'ai trop brillé à la défendre, et parce que je suis l'effroi des ingrats, qui n'accomplissent pas leurs desseins avec moi. Plaise à Dieu que tes forteresses ne s'écroulent pas sans le secours de mon bras! Toi qui sens....... tu m'offenses....... elles, sans sentir, elles me pleurent!........ Malgré cela, avec ma loyauté d'hidalgo, je te promets de remettre en ta possession toutes les terres que gagneront sur les frontières mes lances et mes arbalètes; car la vengeance du vassal envers son roi ressemble à de la trahison, et il prouve au contraire qu'il est de sang noble et ancien en se soumettant avec calme même à l'injustice. »

Cantada que fue la misa,
el Abad, y monges llegan
á bendecir el pendon,
aquel de la cruz bermeja.
Soltó el manto de los hombros,
y en cuerpo con armas nuevas
del pendon prendió los cabos
y desta suerte dijera:
Pendon bendecido y santo,
un castellano te lleva,
por su Rey mal desterrado,
bien plañido por su tierra.
A mentiras de traidores
inclinando sus orejas
dió su prez, y mil fazañas,
desdichado del, y dellas.
Cuando los Reyes se pagan
de falsías halagüeñas
mal pagados van los suyos
luengo mal les viene cerca.
Rey Alfonso, Rey Alfonso,
esos cantos de sirena
te adormecen, por matarte,
¡ ai de tí, si no recuerdas!
tu Castilla me vedaste
por haber folgado en ella,
que soi espanto de ingratos
y conmigo non cupieran.
Plegue á Dios que non se cayan
sin mi brazo tus almenas,
tú que sientes, me baldonas

Tel fut le vœu que prononça le Cid, et aussitôt, ayant embrassé Ximène et ses deux filles silencieuses dans leur douleur, il les quitta tristement encore baigné de leurs larmes.

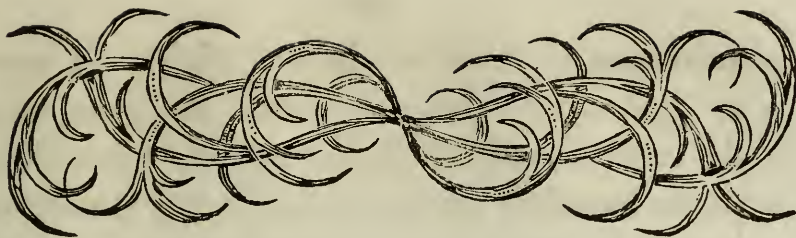


sin sentir me lloran ellas.
Con todo por mi lealtad
te prometo las tenencias
que en las froteras ganaren
mis lanzas y mis ballestas,
que venganza de vasallo
contra el Rey traicion semeja,
y el sufrir los tuertos suyos
es señal de sangre buena.
Esta jura dijo el Cid,
y luego á doña Ximena
y á sus dos fijas abraza,
mudas en llanto las deja.



ROMANCE XXXIII.

Déjà le noble Cid si honoré, ayant achevé son vœu, venait de quitter dona Ximène et ses deux filles tout en pleurs. De loin, à la vue de l'église de Saint-Pierre, s'arrêtant au milieu d'une vaste plaine, il parla ainsi avec une grande émotion à ceux qui l'entouraient et le regardaient d'un air étonné : « Vous êtes cinq cents hidalgos qui m'avez



ROMANCE XXXIII.



a que acabó la vigilia
aquel noble Cid honrado,
y dejó á doña Ximena
y á sus dos hijas llorando:
á la vista de san Pedro
en un espacioso llano
dijo con grande denuedo
á los que le estan mirando.
Quinientos fidalgos sois
los que me heis acompañado
á quien no diré lo mucho

« accompagné, et je ne dirai à aucun de vous « ce qui vous oblige à rester toujours tels, « de vrais hidalgos ! Mais, puisque pour d'in- « justes motifs le roi me bannit, faites attention, « mes amis, que vous êtes tous bannis avec moi, « et que votre valeur et vos bras doivent garder « et défendre mon honneur ; et quoique notre « roi ait été ingrat, ses vassaux ne sauraient ja- « mais être comme lui ! Loin de là !... il faut qu'ils « versent leur sang pour lui en allant vaincre ses « ennemis. » Tous lui répondirent : « Courageux « Cid, votre langage est loin de nous déplaire, il « suffit que vous nous commandiez pour que « nous nous trouvions obligés de suivre votre « exemple. » Et étant entré sur les terres des Maures, ils remportèrent de nombreuses victoires, prirent grand nombre de forteresses et châteaux et rendirent plusieurs rois leurs tributaires. Bientôt la valeur de ce noble et renommé Cid enfanta tant de nouveaux prodiges, qu'en peu de temps il parvint jusqu'à Valence dont il fit aussi la conquête. Y ayant trouvé d'immenses trésors, il envoya un magnifique présent à l'ingrat roi Alphonse. Il se composait de cent superbes chevaux, tous couverts de riches enharnachements de différentes couleurs et broderies, avec cent esclaves maures qui les conduisaient par leurs rênes ; Rodrigue y avait joint cent clés des villes et forteresses dont il s'était rendu maître.

que os obliga el ser fidalgos;
pero pues que me destierra
el Rey por injustos casos,
faced cuenta mis amigos
que todos is desterrados,
y que han de guardar mi honra
vueso valor y mi brazo;
y aunque el Rey ha sido injusto
no lo han de ser sus vasallos,
antes derramar la sangre,
por vencer á los contrarios.
Todos responden : Buen Cid,
vueso hablar es escusado,
pues basta que nos mandeis
para quedar obligados.
Por tierras de moros entran
muchas batallas ganando,
rindiendo muchos castillos,
y Reyes atributando.
Tanto pudo el gran valor
de aquel noble Cid honrado,
que en poco tiempo conquista
hasta Valencia llegando,
donde alcanzó gran tesoro,
y un gran presente ha enviado
al ingrato Rey Alfonso
de cien hermosos caballos,
todos con ricos jaeces
de diferentes bordados,
y cien moros que los llevan
de las riendas, sus esclavos,

Enfin le noble Cid envoyait aussi à Alphonse quatre rois Maures ses vassaux. Ce magnifique présent était accompagné par don Ordono son secrétaire et son favori.



y cien llaves de las villas
y castillos que ha ganado,
y tambien al Rey envia
cuatro Reyes sus vasallos:
aqueste presente lleva
Ordoño su gran privado.



ROMANCE XXXIV.



e valeureux Cid est exilé par cet ingrat roi Alphonse; trois cents chevaliers s'éloignent avec lui, tous sont de fiers hidalgos. Le bon Cid s'est emparé d'Alcocer cette forteresse renommée, mais les Maures l'y assiégent avec tous leurs alliés. Le Cid et les siens n'acceptent pas sur-le-champ la bataille, car les Musulmans sont très nombreux. Alors le courageux Alvar Fanès, qui est surnommé de Minaya, harangue ainsi les compagnies du Cid : « Amis, « nous sommes sortis de Léon, de ce royaume où



ROMANCE XXXIV.

Por aqueste Rey Alfonso
el buen Cid es desterrado,
caballeros van con él
trecientos, son fijosdalgo,
ganó el buen Cid á Alcocér,
ese castillo nombrado,
los moros en él lo cercan
con todos sus allegados.
No salen á la batalla
por ser muchos los paganos:
aquese buen Alvar-Fañez,
que de Minaya es llamado,

« nous avons tous nos terres, et nous sommes venus
« jusqu'ici ; ce dernier effort, dont la seule pensée
« vous a tous ainsi abattus, est nécessaire, car si
« nous ne combattons avec les Maures qui nous
« entourent, nous mangerons un pain mal gagné.
« Fondons sur eux à l'improviste, nous les met-
« trons en déroute, c'est ainsi que nos aïeux se
« sont couverts de gloire! » Le Cid lui répondit :
« Minaya, vous parlez comme un guerrier éprouvé
« et comme un valeureux chevalier que vous
« êtes, en effet, et des plus honorés. Vous mon-
« trez bien que vous descendez d'excellent li-
« gnage, d'un lignage très estimé, et que ceux
« qui ont gagné jadis le véritable honneur ne le
« perdent jamais, et le placent avant tous les
« autres avantages, ne craignant aucun tourment,
« aucun travail, ni la mort elle-même pour le
« conserver intact. » Et aussitôt, ayant donné son
enseigne à Pedro Bermudez, il lui dit : « Pedro
« Bermudez, vous êtes aussi très courageux, très
« aguerri, c'est pour cela que je vous confie mon
« étendard comme à un noble et vrai hidalgo;
« ne marchez en avant avec lui que lorsque vous
« aurez reçu mes ordres. » Pierre Bermudez ré-
pondit : « Je vous jure, valeureux et célèbre Cid,
« je vous jure par Dieu, par la Trinité, et par
« l'apôtre saint Jacques de le placer aujourd'hui
« (cet étendard) dans un lieu où il n'aura pas en-
« core pénétré, je vous jure qu'il m'obtiendra une

á las compañas del Cid
ansí les está fablando :
Amigos, salidos somos
de Leon, ese reinado
do tenemos nuestras tierras,
hasta aqui somos llegados,
menester es el esfuerzo
de que sois tan abastados,
que á non lidiar con los moros,
comemos pan mal ganado.
A ellos salgamos luego,
firámoslos denodados,
que ansí ganaron la honra
los nuesos antepasados.
El Cid le dice, Minaya,
vos fablais como esforzado
y como buen caballero,
que lo sois, y mui honrado.
Mostrais bien que descendeis
de buen linage estimado,
y que non perdieron honra,
antes siempre la han ganado,
y non temieron la muerte
nin sufrir cualquier trabajo
porque ella fuese adelante
de quien vos tomais dechado.
Y luego á Pedro Bermudez,
la su seña le habia dado,
díjole : Pedro Bermudez,
sois mui bueno y esforzado,
por eso vos doi mi seña,

« nouvelle gloire ou que je mourrai en le défen-
« dant comme un noble hidalgo. » Et le combat ayant commencé, il pressa des éperons les flancs de son cheval et fondit au milieu des Maures qu'il traversa sain et sauf. Le Cid lui aussi les combattit et, les ayant mis en déroute, il s'empara de leur camp.

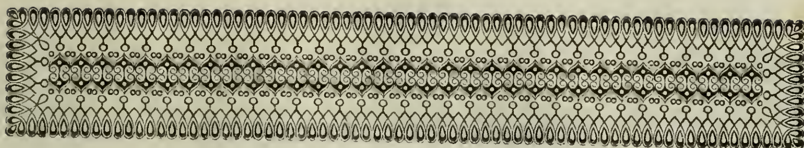


como á noble fijodalgo,
no aguijeis con ella mucho
hasta ver el mi mandado.
Respondió Pedro Bermudez:
Yo os juro, buen Cid honrado,
por Dios, trino verdadero,
y el apostol Santiago
de la poner hoi en parte
do jamas hubiera entrado,
y que ella gane mas honra
ó morir como fidalgo:
y con mui crecido esfuerzo
dió de espuelas al caballo,
hirió por medio los moros,
por medio de ellos fue en salvo:
El Cid tambien los firió,
y el campo los ha ganado.



ROMANCE XXXV.

Ce sont de mensongers courtisans et de lâches défenseurs que ceux qui des vies étrangères, forment un plat qu'ils servent ensuite à des oreilles sourdes et insensibles : hidalgos de Villalon, gentilshommes de Valduerna, hommes courageux de Villada et chrétiens de Sansuena, écoutez-moi, si vous vous rappelez que mes plaintes sont filles de vos propres offenses et petites-filles de vos torts! Je suis le Cid Campeador, qui vous parle de cette douloureuse parenté, aussi humble, aussi soumis



ROMANCE XXXV.

Mentirosos adalides,
que de las vidas agenas
guisais plato para el gusto
de muchas sordas orejas.
Fidalgos de Villalon,
caballeros de Valduerna,
homes buenos de Villada,
y cristianos de Sansueña.
Escuchadme, si fincáredes
con memoria, que mis quejas
son fijas de vueso agravio,
y de vuesa culpa nietas.

envers mon roi, envers le roi Alphonse, qu'auprès de ma chère Ximène. Je suis celui dont les armes ne quittent pas deux fois dans une semaine le corps aguerri qui les porte; celui qui, dans les batailles sanglantes, armé de sa lance et de sa dague, marche toujours le premier de tous; celui qui ne dort jamais sous la tente. Je ne fais aucun tort aux miens, quand bien même je le pourrais très aisément. Loin de là... je leur remets sur-le-champ les biens et les terres qui leur reviennent. Je combats avec l'épée et n'offense pas avec la langue, pour ne pas imiter les femmes les plus mal famées. Je mange humblement assis sur le sol, à défaut de tables élevées et splendides, et j'ai pour dessert de bruyants assauts qui sont les fruits le plus de mon goût. Je ne calomnie pas et me garde bien de perdre les vies d'hommes d'honneur ou de femmes honorées; je ne dis pas si un tel fut hidalgo ou non, s'il a péché ou s'il pèche encore; je ne me fais pas un jeu, après mes repas, d'adresser des offenses à qui que ce soit, et m'inquiète, avant tout, si l'on a bien serré les sangles de Babieca. Je ne m'abuse point par des illusions mensongères sur la conquête d'états dont d'autres se flattent de s'emparer facilement; si par occasion je puis les conquérir, je le fais, si je ne le puis pas... je sais me passer de ces conquêtes, seulement, dès que je suis maître d'une forteresse, je fais peindre sur ses murailles les armes et le nom du roi Alphonse,

Yo soi el Cid Campeador,
que finco sobre Consuegra,
tan humilde al Rey Alfonso
cuanto á mi doña Ximena.
Yo soi aquel que mis armas,
toda la semana entera,
non se quitan dos vegadas
del cuerpo que las sustenta:
y el que en las batallas crudas,
con mi lanza y mi ballesta,
soi el primero de todos,
y que non duermo en las tiendas:
non fago tuerto á los mios,
maguer facerlo pudiera;
ántes les entrego junto
los haberes y tenencias.
Peleo con la tizona,
non ofendo con la lengua
por non imitar con ella
á las mal fabladas fembras.
Como en el suelo, por falta
de las levantadas mesas,
y por postre tengo asaltos,
que son frutas que me alegran
Non desentierro las vidas
de home bueno ó muger buena,
nin digo si fue fidalgo,
nin si ha pechado ó si pecha.
Non trato sobre comida
de facer á nadie ofensa,
si non de si han apretado

et le mien, bien humilié, au dessous. Je pleure, quand je suis seul, sur le sort de ma compagne Ximène, qui gémit comme une tourterelle, seule et triste sur une terre étrangère, jadis la sienne et maintenant environnée des ennemis de son époux. Hélas! qui sait s'ils ne deviendront pas les siens? Je demande justice et je désire que ma voix arrive jusqu'au Ciel, et, comme mes prières sont justes, je ne doute pas qu'elles ne puissent y parvenir. »

Telle est la lettre qu'écrivit don Rodrigue le Cid, déshonoré et dépouillé de ses biens, aux comtes de sa parenté et à tous les hidalgos et Grands du royaume.

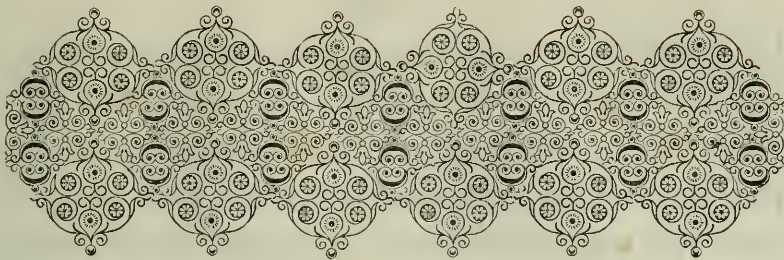


bien las cinchas á Babieca.
Non me acuesto imaginando
con mentiras quitar tierras;
si acaso puedo las gano,
y si non finco sin ellas:
y conquistando un castillo
fago pintar en sus piedras
las armas del Rey Alfonso,
y yo humillado par dellas.
Lloro cuando estoi á solas
la mi consorte Ximena,
que finca cual tortolilla
sola y triste en tierra agena,
que maguer es tierra suya
tiene enemigos mui cerca,
que pues lo son de su esposo,
¿quién duda lo serán della?
Pido justicia, y mis voces
cuido fasta el cielo llegan,
que como son voces justas
no dudo que llegar puedan.
Aquesto escribe Rodrigo
á los Condes, de Consuegra,
á los fidalgos y ricos,
sin honor y sin facienda.



ROMANCE XXXVI.

Le courageux Cid, ce brave Castillan, tient Valence assiégée, ainsi que tous les Maures qu'elle renferme; combattant chaque jour avec eux, il en a tué un grand nombre, a fait beaucoup de prisonniers et envoyé les autres en captivité. Un cavalier vient d'arriver dans le camp de Rodrigue, il se nomme Martin Pelaez, Martin Pelaez des Asturies; il est d'une taille gigantesque, ses membres épais décèlent la force, mais cependant, malgré son bon air, il est très poltron; il l'a bien prouvé dans



ROMANCE XXXVI.

Cercada tiene á Valencia
ese buen Cid Castellano,
con los moros que estan dentro
cada dia peleando:
muchos ha muerto y prendido,
y á otros ha cautivado:
al Real del buen Rodrigo
un caballero ha llegado,
Martin Pelaez há por nombre,
Martin Pelaez, asturiano:
mui crecido es en el cuerpo,
en los miembros arreciado,

les combats et dans les guerres dans lesquels il s'est trouvé. Le Cid se sentit vivement affecté en le voyant à ses côtés; car un homme si efféminé n'est pas fait pour vivre auprès de lui. Un jour le Cid et, avec lui, tous ses vassaux, se rangèrent en bataille contre les Maures et combattirent tous comme des hommes courageux, mais Martin Pelaez s'éloigna bien armé et à cheval. Avant qu'on eût tourné le terrain, il avait déjà, dans sa fuite, regagné le camp; seul il alla ensuite dans sa demeure, où, sans danger, protégé par les siens, il resta caché jusqu'au retour du Cid, qui, après avoir tué un grand nombre de Maures, les avait mis glorieusement en déroute. A son retour, le Cid se mit, selon sa coutume, tout seul à une table, assis dans son fauteuil d'honneur, placé à une de ses extrémités; à une autre table sont assis ses chevaliers, tous ceux qui ont le plus de prix à ses yeux. Personne ne mange avec ces derniers, excepté les plus renommés; ainsi l'ordonne le Cid pour les rendre plus courageux encore, et pour que tous ses soldats soient envieux de faire des actions d'éclat. Martin Pelaez désira aussi s'asseoir à la table de don Alvar Fanès et de son frère, et par malheur le Cid ne s'aperçut pas du fait sur-le-champ; aussitôt, Pelaez s'étant lavé les mains, est allé s'asseoir, non loin d'Alvar Fanès, en la compagnie des plus honorés de l'armée. Mais au même instant le Cid, se levant, s'avança vers lui, le

aquese de buen donaire,
pero mui acobardado;
hálo mostrado en las lides
y batallas do se ha hallado.
Mucho le pesó al buen Cid
cuando lo vido á su lado;
no es para vivir con él
hombre tan afeminado.
Un dia entrára el buen Cid,
y con él los sus vasallos,
en batalla con los moros,
pelean como esforzados.
Allá va Martin Pelaez,
bien armado, y á caballo,
ántes de dar el torneo
al Real habia tornado.
Fuése para su posada
cubierto y disimulado:
en ella estuvo escondido
hasta que el Cid ha tornado:
dejó muertos muchos moros,
á ellos ganára el campo.
El Cid se sentó á comer,
como tiene acostumbrado,
solo en su cabo á una mesa,
y en el su escaño asentado,
y en otra sus caballeros,
los que tiene por preciados.
Con aquestos nadie come
si no son los afamados,
ansí lo ordenó el buen Cid,

prit par le bras et lui fit quitter la table des hidalgos, en disant : « Vous n'êtes pas encore digne
« de venir vous asseoir à une telle table,
« parmi mes parents et mes meilleurs compa-
« gnons; vous n'êtes pas digne de venir jusqu'à
« eux; ils valent mieux que vous et que moi, car
« ils sont fidèles, aguerris et courageux. Asseyez-
« vous donc à ma table et mangez des mêmes
« mets que moi. » Par manque d'entendement, Pelaez n'a pas compris qu'il est offensé. Il s'est assis auprès du Cid, à sa table et à son côté, et Rodrigue, avec une grande sagesse, lui a fait cette réprimande.



por facerlos esforzados,
y que cada uno procure
facer fechos estimados.
Para comer á la mesa
de Alvar-Fañez y su hermano,
bien cuidó Martin Pelaez
que non vió el Cid lo pasado.
Luego las manos laba,
á la mesa se ha sentado
donde está don Alvar-Fañez
con la compaña de honrados.
El Cid se fue para él,
y del brazo le ha trabado,
diciendo : Non sois vos tal
para en tal mesa sentaros,
con estos parientes mios,
á quien vos podais llegarvos:
mas valen que yo, ni vos,
que son buenos y aprobados :
sentadvos á la mi mesa,
comed conmigo á mi plato.
Con mengua de entendimiento
no creyó que es baldonado;
asentóse con el Cid
á su mesa, y á su lado,
y el Cid con grande cordura
esta reprehension le ha dado.



ROMANCE XXXVII.

e Cid réprimanda Martin Pelaez en tête à tête; car les fautes des hommes forts ne doivent leur être reprochées qu'en secret. Or, il lui dit, avec les traits enflammés par la colère, et le visage pourpre d'émotion :

« Est-il possible qu'un homme puisse, étant « noble, fuir par la crainte seule du combat? et « surtout un homme tel que vous, descendant de « qui vous descendez : vous, aux yeux de qui « (lors même que vous eussiez dû périr) un tel « trépas devait paraître glorieux. J'ai quitté ma



ROMANCE XXXVII.

A solas le reprehende
á Martin Pelaez el Cid,
que las faltas de los buenos
á solas se han de reñir.
Dícele con rostro airado:
¿Es posible que fuir
pueda un hombre siendo noble,
por temores du una lid?
Y mas vos, siendo quien sois,
viniendo de do venis,

« table et j'ai cessé de manger, car j'ai pris pour
« moi l'affront que vous vous êtes fait à vous-
« même! Écoutez bien ce que je vous dis, et ne
« songez pas à fuir, parce qu'en fuyant vous ou-
« trageriez encore votre honneur et le mien. Si
« vous me dites, pour votre excuse, que vous
« vîtes accourir un grand nombre de Maures, je ne
« voudrai pas recevoir une telle excuse.

« Entrez dans un ordre religieux, vous y
« pourrez tout à la fois vivre et servir Dieu, si
« vous n'êtes pas fait pour me servir dans les
« combats; ou, si vous préférez encore, placez-
« vous à mes côtés, là il se pourra faire que la
« peur vous quitte et que vous effaciez entière-
« ment votre faute.

« Sortez ce soir même du camp, je veux voir
« si vous préférez être humilié aux yeux de mille
« hommes de cœur, plutôt que de rester mort sur
« le champ de bataille. Il se pourra que vous
« demeuriez sain et sauf, car je veux aller au
« combat avec vous, et je verrai bien ce que vous
« y ferez et si la perte de votre honneur vous
« afflige réellement. Sur cela, Martin Pelaez, que
« Dieu veille sur vous, mais retirez-vous, car

que cuando fincárais muerto
os fuera honroso el morir.
Levantéme de la mesa
do bocado no comí,
que buena pro me tuviera
cuidando en él que vos ví.
Atended lo que vos digo,
y non cuideis en fuir,
porque fuyendo afrentades
á vuesa honra y á mí.
Si me dades por disculpa
decir que visteis venir
mucha multitud de moros,
non la quiero recibir.
Entráos en religion,
á donde podreis vivir
sirviendo á Dios, en las guerras
non sois para lo servir.
Pusiéraisvos á mi lado,
que pudiera ser que alli
se vos quitára el pavor
y vuesas menguas cubrir.
Salid esta tarde al campo,
que quiero ver si sufris
mas que os afrenten mil homes
que quedar muerto en la lid.
Y podrá ser quedeis vivo,
que yo tengo de ir alli,
y veré lo que facedes,
y si de honra sentís.
Con esto Martin, á Dios,

« vous devez cesser de manger auprès de moi,
« jusqu'à ce que vous ayez recouvré l'honneur
« que je vous donnai. »



que habeis de yantar sin mí
fasta que traigais cobrado
el honor que yo vos dí.



ROMANCE XXXVIII.

Martin Pelaez, confus des paroles que lui avait adressées le Cid, en ressentit une grande humiliation dont il resta vivement préoccupé. Il sortit pour rentrer dans son manoir, et il s'en allait triste et pensif, plus affligé surtout lorsqu'il songeait comment le Cid avait vu clairement sa lâcheté, et, pour cela, s'était opposé à ce qu'il mangeât à la table de ses plus dignes compagnons. Il résolut alors de se montrer valeureux ou de mourir dans la mêlée. Le jour suivant, le Cid



ROMANCE XXXVIII.



orrido Martin Pelaez
de lo que el Cid ha fablado,
dello cobró gran vergüenza,
della está mui ocupado.
Fuése para su posada,
triste estaba, y mui cuitado,
viendo como el Cid ha visto
su cobardía tan claro,
por lo cual no consintió
que coma con los honrados;
propone de ser valiente,
ó de morir en el campo.

sortit et s'avança jusques aux portes de Valence; aussitôt les Maures fondirent sur les chrétiens avec acharnement, les attaquant avec des efforts désordonnés et successifs. Martin Pelaez fut le premier à soutenir leur choc sur le champ du combat, et il frappa de tous côtés si fortement, qu'il en terrassa un grand nombre. Dans le choc et dans la mêlée, il a perdu toute sa peur et même retrouvé un grand courage, qui le fait combattre avec ardeur tant que dure la bataille: il tuait l'un, blessait l'autre, et fit un grand carnage des musulmans, qui disaient à grands cris et pleins d'effroi : « D'où nous est donc venu ce « nouveau démon ? Nous ne l'avons jamais « vu, jusqu'à présent, si vaillant et si audacieux, « il nous blesse ou nous tue presque tous, et nous « chasse de notre camp. » Mais celui-ci a fermé la retraite aux Maures, devant les portes de Valence; les bras teints de sang jusqu'aux coudes, il combat encore, et il n'y a personne de semblable à lui, excepté le Cid si fameux. Les Maures étant complètement vaincus, Pelaez revint au camp; le valeureux Cid s'était avancé à sa rencontre, et l'attendait. L'ayant embrassé avec une extrême joie, Rodrigue lui dit : « Martin Pelaez, vous êtes fort et « courageux, et vous ne seriez pas tel que vous mé- « riteriez, dès aujourd'hui, de vous asseoir à mon « côté; placez-vous donc auprès d'Alvar Fanès, « qui est le premier de mes frères d'armes, et

Otro dia salió el Cid,
junto á Valencia ha llegado,
salieron luego los moros
á ferir en los cristianos;
llegan denodadamente
con los esfuerzos sobrados;
Martin Pelaez fue el primero
que en la lid habia entrado,
y firió tan recio en ellos,
que á muchos ha derribado:
alli perdió todo el miedo,
mui gran esfuerzo ha cobrado,
peleó valientemente
mientras la lid ha durado:
unos mata, y otros hiere,
hizo en ellos grande estrago:
los moros dicen á gritos:
? De do ha venido este diablo ?
hasta aqui no le hemos visto
tan valiente y esforzado,
á todos nos hiere y mata,
del campo nos ha lanzado.
Por las puertas de Valencia
á los moros ha encerrado;
los brazos hasta los codos
en sangre lleva bañados,
ninguno hay tal como él
sino es el Cid afamado.
Los moros fueron vencidos,
Pelaez se habia tornado,
esperándole esta el Cid,

« joignez-vous désormais à ces chevaliers qui, « tous, sont valeureux et estimés. Allez, vous dis« je, allez vous asseoir parmi eux, car vos hauts « faits de ce jour seront toujours gravés dans leur « mémoire et vous ont mérité l'honneur de devenir « leur compagnon. » Depuis ce jour, et de plus en plus, Martin Pelaez se distingua par de grandes actions et par toutes les qualités d'un véritable hidalgo. Alors s'accomplit le proverbe le plus vrai de tous : « Que celui qui s'approche d'un « bon arbre est sûr d'y trouver une bonne « ombre. »

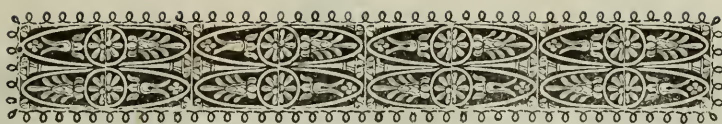


fasta que fuera llegado,
con muy crecido placer
Rodrigo le habia abrazado,
díjole : Martin Pelaez
vos sois bueno, y esforzado,
non sois tal que merezcais
de hoy mas conmigo sentaros :
asentáos con Alvar-Fañez
que era mi primo hermano,
y con estos caballeros
que son buenos, y estimados,
que los vuesos buenos fechos
siempre serán bien mentados,
sereis dellos compañero,
sentaros heis á su lado.
De aquel dia en adelante
fizo fechos mui granados
de esforzado caballero,
bueno como el mas preciado.
Aqui se cumplio el proverbio
entre todos divulgado
que el que á buen arbol se arrima
de buena sombra es tapado.



ROMANCE XXXIX.

Partisans des Maures, n'enviez pas au Cid les secours qu'il prodigue aux blessés, ni le soin religieux qu'il a d'enterrer les morts. Dites aux vaincus et apprenez à vos femmes en deuil, que notre savoir-faire, si redoutable dans la guerre, est très humble et plein d'humanité dans la paix. Accordez-nous cette faveur de nous envoyer vos alliés pour qu'ils s'entretiennent avec moi, et pour qu'ils apprennent de ma bouche toute ma volonté, car je ne convoite pas leurs possessions ni ne veux les en



ROMANCE XXXIX.



Partios ende los moros,
non pongais mientes en al,
cuida de los doloridos
y los muertos soterrad.
Decilles á los cuitados,
y á las cuitadas contad,
que el saber nueso en la guerra
es humildoso en la paz.
Poned la fucia en facer
que me vengan á fablar,
porque les diga mi boca
toda la mi voluntad.

dépouiller; je ne songe pas non plus à enlever leurs filles pour en faire mes concubines, car je n'use pas d'autre femme que de la mienne légitime qui languit maintenant, et selon mon ordre, dans l'église de Saint-Pierre de Cardenia.

Et moi je vous ordonne, don Alvar Fanès, si j'ai droit de vous commander, d'aller auprès d'elle, auprès de ma Ximène et de mes filles, mon sang chéri. Allez et portez-leur trente marcs d'or pour qu'elles puissent se préparer à venir jusques à Valence, ma conquête, et afin que j'aie, moi, la joie de les voir et de les embrasser; emportez trente autres marcs d'argent destinés à orner l'autel de Saint-Pierre, et remettez-les à don Sanche, qui y demeure comme abbé ; et au noble roi don Alphonse, mon noble et légitime maître, conduisez, de ma part, deux cents chevaux bien harnachés selon mon intention ; et aux honorables juifs Raquel et Vidaz, portez aussi deux cents marcs d'or [1], autant en argent, et rien de plus que cette

[1] Quand le roi don Alphonse exila le Cid, ce dernier demanda de l'argent à ces deux juifs. Il est fait mention de cet incident dans la romance XLIV de l'ancienne édition, et en ces termes :

« Le Cid avait dépensé une grande partie de ses biens dans les nom-
« breuses guerres où il s'était trouvé, il ne peut trouver à emprunter
« de l'argent pour son voyage, même sur ses terres ; il convie deux juifs
« et, les ayant fait asseoir à sa table, après les caresses les plus amicales,

Que non quiero sus faciendas,
nin se las he de tirar,
nin para mis barraganes,
sus fijas he de tomar:
que yo non uso mugeres
si non la mia natural,
que en san Pedro de Cardeña
yace agora al mi mandar.
Y mandovos yo Alvar-Fañez
si he poder de vos mandar
vais por ella, y por mis fijas,
mis fijas, otro que tal.
Llevad treinta marcos de oro
con que se puedan guisar,
para venir á Valencia
á la ver, y á la gozar.
Lleva otros tantos de plata
para San Pedro el altar:
y entregadlos á don Sancho
que ende yace por Abad.
Y al noble Rey don Alfonso
mi buen señor natural
llevad docientos caballos
bien guarnidos, al mi usar.
Y á los honrados judios
Raquel, y Vidas llevad[1]

[1] Cuando el Rey don Alfonso desterró á nuestro Cid pidió dinero á estos judios: hácese mention de este suceso en el romance XLIV de la edicion antigua, por estas palabras:

Gran parte de sus haberes
ha gastado el Cid en guerras,

somme qu'ils me prêtèrent contre deux coffres pleins de sable et scellés par ma parole, lorsque je partis pour combattre sur les frontières; et suppliez-les, de ma part, de me pardonner le tort ignoré que je leur ai fait dans une si grande nécessité. Dites-leur qu'ils doivent tout en songeant que les deux coffres ne renfermaient que du sable, se rappeler aussi que l'or de ma loyauté y restait enfoui! Payez-leur l'intérêt que je suis tenu de leur donner pour tout le temps que j'ai eu leur argent en mon pouvoir.

Et vous, Martin Antolinez, vous accompagnerez don Alvar et raconterez mes heureux succès à ma chère Ximène. Dites aussi au roi don Alphonse de me remplacer auprès d'elle dans le lieu qu'elle habite, parce que ma Ximène aime par dessus

« il leur a demandé mille florins; il leur dit que, pour garantie, ils auront
« deux coffres d'argent, et que si au bout d'un an il ne les a pas payés,
« ils pourront les vendre et retenir l'intérêt comme il a été convenu entre
« eux. Il leur donna deux coffres bien fermés et tous deux remplis de
« sable. Les juifs, confiants dans la parole du Cid, lui prêtèrent deux
« mille florins. O infame nécessité! que de nobles courages, que d'ho-
« norables vertus commettent mille fautes criminelles pour t'échapper! »

docientos marcos de oro
tantos de plata, y no mas
que me endonaron prestados
cuando me partí á lidiar
sobre dos cofres de arena
debajo de mi verdad :
y rogadles de mi parte
que me quieran perdonar,
que con aquita lo fice
de mi gran necesidad.
Que aunque cuidan que es arena
lo que en los cofres está,
quedó soterrado en ella
el oro de mi verdad.

no halla para el camino
dinero sobre su hacienda.
A dos judios convida,
y sentados á su mesa
con amigables caricias
mil florines les pidiera.
Diceles que por seguro
dos cofres de plata tengan,
y que si dentro de un año
no les paga, que la vendan,
y cobren la logreria
como concertado queda.
Dióles dos cofres cerrados,
entrambos llenos de arena,
y confiados del Cid,
dos mil florines le prestan.
¡O necesidad infame,
á cuántos honrados fuerzas,
á que por salir de tí
hagan mil cosas mal hechas!

toute chose les sons de la guitare et les chants d'amour!

Voici ce que dit le Cid après être entré victorieux dans la ville de Valence dont il venait de s'emparer.



Pagadles la logrería
que so tenudo á les dar
del tiempo que su dinero
he tenido al mi mandar.
Y vos Martin Antolinez
le iredes á acompañar,
y las mis buenas venturas
á mi Ximena contad.
Direis al Rey don Alfonso
que me empreste en su lugar,
porque á mi Ximena agrada
mucho el tañer y el cantar.
Aquesto dijera el Cid
despues que ya entrado há
en Valencia victorioso,
que conquerido la há.



ROMANCE XL.

En ce temps-là le Cid était banni de la cour d'Espagne, de son manoir et des terres qu'il y possédait ; il était exilé par son roi, las de guerres et de triomphes. Lorsque ses habits sont encore humides du sang des Maures battus dans vingt rencontres, et lorsque leurs étendards pendent, chancelants et déchirés, sur les murs et les donjons humiliés de la superbe Valence, il prépare, lui, de riches présents pour le roi Alphonse. Ces présents se composent d'esclaves, de beaux coursiers à la noire crinière, de dé-



ROMANCE XL.

Desterrado estaba el Cid
de la corte y de su aldea
de Castilla, por su Rey
cansado de vencer guerras:
y en las venturosas armas
apenas las manchas secas
de la sangre de los moros,
que ha vencido en sus fronteras,
que aun estaban los pendones
tremolando en las almenas
de las soberbias murallas
humilladas de Valencia :

pouilles, de richesses, de tissus resplendissants. Il envoie cet hommage à Burgos, et s'adresse en ces termes à don Alvar Fanès, chargé de l'accompagner et de l'offrir en son nom au monarque; or, il lui parla de cette manière pour qu'il répétât ses propres paroles au roi: « Ami, dis à sa Grandeur, « dis au roi Alphonse, notre maître, de recevoir « cette offrande et cet hommage d'un hidalgo « qu'il a exilé ; et quelle que soit la petitesse « du présent, de l'accepter comme un à-compte « obtenu sur les Maures, et comme le prix du « sang de nobles castillans, versé sur le champ « de bataille! Dis-lui encore que mon épée lui « a gagné, en moins de deux ans, plus de terres, « plus de provinces que ne lui en avait laissé le roi « Ferdinand son père, que Dieu ait dans sa gloire; « que si je les ai conquises (ces provinces), c'est « pour lui en faire hommage!... et qu'il ne regarde « pas comme un excès d'orgueil la joie que le Cid « ressent à payer ses dettes à son roi avec les tri-« buts d'autres rois qu'il a vaincus! Dis-lui que « s'il lui a été permis, comme à mon seigneur « et maître, de me dépouiller de mes domaines, « il m'est bien permis, maintenant que je « suis pauvre, de m'acquitter envers lui avec « les états de nos ennemis! Qu'il songe que, pour « son bonheur, j'ai devant mes enseignes des « milliers d'ennemis semblables à d'épais brouil-« lards devant la face du soleil, et que j'ai cette

cuando para el Rey Alfonso
un rico presente ordena
de cautivos y caballos,
de despojos y riquezas.
Todo lo despacha á Burgos,
y á Alvar-Fañez que lo lleva
para que lo diga al Rey
le dice de esta manera.
Díle, amigo, al Rey Alfonso,
que reciba su grandeza
de un fidalgo desterrado
la voluntad y la ofrenda:
y que aquese don pequeño
solamente tome en cuenta
que es comprado de los moros
á precio de sangre buena.
Que con mi espada en dos años
le he ganado yo mas tierras
que le dejó el Rey Fernando
su padre, que en gloria sea;
que en feudo dello lo tome
y que no juzgue á soberbia
que con párias de otros Reyes
pague yo á mi Rey mis deudas.
Que pues él como Señor
me pudo quitar mi hacienda,
bien puedo yo como pobre
pagar con hacienda agena:
y que juzgue que en su dicha
son delante mis enseñas
millaradas de enemigos,

« confiance en Dieu, que tant que ma main ma-
« niera la lance et que mes talons presseront les
« flancs de Babieca il me sera encore permis
« de l'enrichir ! Que ceux qui m'envient ou
« me haïssent se reposent pendant ce temps,
« pendant que ma poitrine et ma valeur servent
« de rempart solide à leurs vies et à leurs terres!
« Qu'ils s'emparent à leur aise du palais, mais
« qu'ils se gardent bien de m'outrager; car du sein
« de la mêlée et avec la rapidité de l'éclair, je re-
« viendrai parmi eux, dont le tour aussi sera venu,
« et alors nous verrons si, dans leurs châteaux
« forts et derrière leurs remparts, ils défendent
« aussi bien leur honneur qu'ils sont habiles à ta-
« cher celui d'autrui! et si je leur jette au
« visage ce que, jusqu'à présent, je n'ai dit qu'à
« leurs oreilles, ils verront bien que le Cid ne vaut
« pas moins que ses œuvres! Car je leur demanderai
« s'ils sont toujours, en paix comme en guerre,
« aussi lâches, aussi mensongers par l'épée et par
« la langue au service de leur roi ?... et je leur dirai
« que le bon roi Alphonse devrait, plutôt que de
« regarder si les forteresses et les redoutes de
« Burgos sont de briques, s'assurer si les cœurs
« de ceux qui les défendent sont de pierre! Dis
« encore au roi Alphonse que je le supplie de faire
« placer ces oriflammes et ces bannières sous les
« yeux de notre glorieux prince de l'Église, en re-
« connaissance de l'aide que Dieu nous a prêtée et

como ante el sol las tinieblas :
y espero en Dios que mi brazo
ha de hacello rico, mientras
la mano apriete á Tizona
y el talon fiera á Babieca :
Y en tanto mis envidiosos
descansen, mientras les sea
firme muralla mi pecho
de su vida y de sus tierras :
y entreténganse en palacio
y guárdense non me vendan
que del tropel de los moros
soltaré una vez la presa,
y llegará su avenida
á ver entre sus almenas,
si defienden bien sus honras
como manchan las agenas.
Y si les diere en los ojos
lo que les dio en las orejas
verán que el Cid, no es tan malo
como son sus obras buenas :
¿ y si sirven á su Rey
en la paz como en la guerra
mentirosos, lisongeros,
con la espada ó con la lengua?
Y vea el buen Rey Alfonso
si son de Burgos las fuerzas
los caminos de ladrillos
ó los animos de piedras.
Que le suplico permita
se pongan esas banderas

« comme un gage de mon empressement à mettre
« en fuite les étendards et les ennemis qui restent
« encore flottants ou cernés sur d'autres points de
« l'Espagne; car je vole de nouveau à leur ren-
« contre.

« Dis surtout au roi Alphonse que je le supplie
« de me renvoyer mes filles et ma chère Ximène,
« seule félicité de mon ame affligée et déchirée;
« et si ma solitude ne le touche pas, qu'il ait au
« moins pitié de celle de ma compagne, et qu'elle re-
« vienne partager une gloire acquise loin d'elle et
« pendant une si longue absence. N'oublie pas,
« cher Alvar, que tu seras en présence du roi Al-
« phonse, chargé de la noble mission de me dis-
« culper et de me défendre. Dans chaque parole,
« dans chaque raison que tu lui exposeras, prends
« garde de ne point te troubler. Pour cela, sou-
« viens-toi que tu portes devant lui mon innocence
« et mes droits. Parle-lui avec franchise, dis-lui
« avec liberté que je sais bien qu'il en est plusieurs
« dans sa cour à qui mes pensers et ton langage dé-
« plairont; mais fais en sorte, alors même qu'il paraî-
« trait opposé aux intrigues de nos ennemis, que
« ces derniers ne conservent pas d'autre sentiment
« que celui de l'envie, à mon égard, au tien et à
« celui de ma Ximène! et si à ton retour tu ne me
« retrouves pas dans Valence, ma bien-aimée, tu
« me trouveras combattant les Maures, nos en-
« nemis et ceux du roi, non loin de Consuegra! »

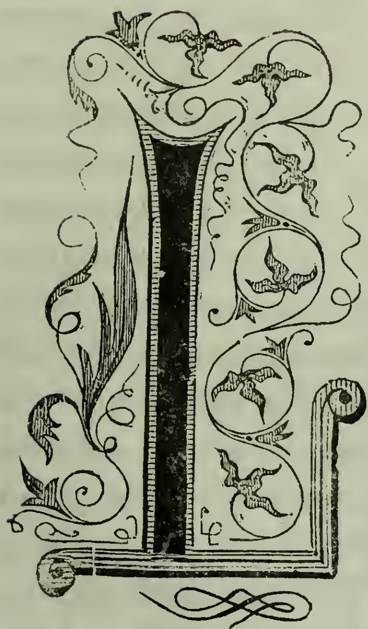
á los ojos del glorioso
mi príncipe de la Iglesia,
en señal que con su ayuda
apenas enhiestas quedan
en toda España otras tantas
y ya me parto por ellas.
Y le suplico me envie
mis fijas, y mi Ximena
desta alma sola afligida
regalada y dulce prenda,
que si non mi soledad,
la suya al menos le duela
porque de mi gloria goce,
ganada en tan larga ausencia.
Mirad, Alvaro, no erreis,
que en cada razon de aquestas
llevais delante del Rey
mi descargo y mi limpieza:
Decidlo con libertad,
que bien sé que habrá en la rueda
quien mis pensamientos mida
y vuesas palabras mesmas.
Procurad, que aunque les pese
á los que de mi bien pesa,
no lleven mas que la envidia
de mí, ni de vos, ni dellas.
Y si en mi Valencia amada
no me halláreis á la vuelta,
peleando me hallaredes
con los moros de Consuegra.

ROMANCE XLI.

Alvar Fanès arriva à Burgos, conduisant au roi les tributs du Cid, tributs qui se composaient d'ôtages, de chevaux, de dépouilles, et de riche butin pris à l'ennemi. Après en avoir obtenu la licence, il pénétra auprès du monarque pour lui baiser la main, et, s'étant agenouillé devant lui, il commença à lui parler en ces mots : « Puissant roi Alphonse, reçois, au sein « de ta Grandeur, la volonté et l'offrande d'un « hidalgo exilé! Don Rodrigue de Vibar, cette « forte muraille, toujours debout pour ta défense,



ROMANCE XLI.



legó Alvar-Fañez á Burgos
á llevar al Rey la empresa
de cautivos y caballos,
de despojos y riquezas.
Entró á besarle la mano,
despues de darle licencia,
y puesto ante él de rodillas
este recaudo comienza.
Poderoso Rey Alfonso,
reciba vuesa grandeza
de un fidalgo desterrado
la voluntad, y la ofrenda.

« Rodrigue le castillan, que l'envie a fait bannir
« de sa maison et de ses terres, demande, par ma
« voix, que je parle librement devant toi et pour
« lui, m'ayant chargé de le défendre; et ainsi, pour
« remplir ses intentions, et pour ne pas errer, je
« veux te répéter ses propres paroles : Il m'a dit que
« tu devais accepter ce don si modeste, seulement
« en cette considération, qu'il a été gagné sur les
« Maures et qu'il est le prix d'un sang valeureux.
« Accepte-le en cette considération aussi, que le
« Cid t'a gagné, en deux ans, avec sa seule épée,
« plus de terres que ne t'en a laissé le roi don
« Ferdinand, ton père, que Dieu ait dans sa gloire!
« En souvenir de cela, reçois ce nouvel hommage
« de la part de mon maître. Ne regarde pas comme
« un mouvement d'orgueil s'il te paie ses dettes avec
« les tributs d'autres rois; et puisque, comme son
« seigneur et maître, tu l'as pu dépouiller de ses do-
« maines, il peut bien, lui, étant pauvre, te payer
« avec les terres de nos ennemis. Confie-toi en Dieu
« et en lui, car il saura te faire riche tant que sa main
« tiendra son épée et que ses éperons presseront
« les flancs de Babieca. Souffre aussi que ces
« bannières que je porte soient placées sous les
« voûtes de Saint-Pierre et sous les yeux du grand
« prince de l'Église, comme un témoignage qu'avec
« son aide, avec le bras du Cid, c'est à peine s'il en
« restera bientôt un pareil nombre encore debout
« dans toute l'Espagne, car déjà nous marchons

Don Rodrigo de Vibar
fuerte muro en tu defensa
por envidia desterrado
de su casa y de su tierra,
pide, que con libertad
hable, puesto en su defensa,
y asi quiero por no errar,
decir sus palabras mesmas.
Dice, que este don pequeño
tomeis solamente en cuenta
que es ganado de los moros
á precio de sangre buena.
Que con su espada en dos años
te ha ganado el Cid mas tierra
que te dejó el Rey Fernando
tu padre, que en gloria sea.
Que en féudo desto lo tomes
y no juzgues á soberbia
que con párias de otros Reyes
le pague á su Rey las deudas :
y pues tú como Señor,
le quitaste su facienda,
que bien puede, como pobre
pagar con facienda agena :
que fies en Dios y en él
que te ha de hacer rico, mientras
la mano apriete á tizona
y el talon fiera á Babieca.
Y que gustes que en san Pedro
se pongan estas banderas
á los ojos del glorioso

« contre elles. Il te supplie de lui renvoyer ses filles « et sa Ximène, comme autant de douces consola- « tions pour son ame affligée ; et si sa solitude ne « te touche pas, que celle au moins de sa compagne « et de ses enfants te fléchisse et qu'elles puissent « enfin, après une si longue absence, se réjouir avec « lui de la gloire qu'il a gagnée en ton nom. Je ne « voudrais pas m'être trompé, ô roi! car, dans cha- « cune de mes paroles, j'apporte et dépose à tes « pieds la justification et l'innocence de Rodrigue. »

A peine l'ambassade se fut-elle retirée, que l'envie frémissante, suivie de la tourbe des flatteurs, des courtisans jaloux et des crieurs de mensonges envahit le palais. Un comte, qui se sentait offensé, s'avança le premier et dit au roi : « Que ton altesse n'ajoute aucune foi à toutes « ces raisons qui sont autant d'amorces pour te « tromper. Le Cid, qui se plaint maintenant dans « la requête qu'il te présente, viendra demain « lui-même dans Burgos confirmer l'offense qu'il « t'a faite. » A ces mots, Alvar Fanès, enfonçant son chapeau et prenant avec force la main droite du comte, don Alvar, d'une voix entrecoupée par la colère, lui fit cette réponse : « Que personne ne bouge « ni ne réplique, et que celui qui voudrait s'aban- « donner à son ressentiment songe bien que le « Cid est présent devant lui, que le Cid lui parle, « puisque, en son absence, c'est moi qui le re- « présente ; et quand même, dans mon humble

gran príncipe de la Iglesia,
en señal que con su ayuda
apenas enhiestas quedan
en toda España otras tantas,
y ya se parte por ellas.
Que te suplica le envies
sus fijas, y su Ximena
del alma triste afliga
regaladas dulces prendas :
y si non su soledad,
la suya al menos te duela
para que su gloria goce
ganada en tan larga ausencia.
No quisiera haber errado,
que en cada palabra destas
te traigo, Rey, de Rodrigo
su descargo y su limpieza.
Apenas dio la embajada,
cuando la envidia rebienta
de envidiosos lisongeros
y corredores de orejas.
Movióse un Conde agraviado
y díjole al Rey : tu Alteza
no dé credíto á estas cosas
que son engaños que ceban.
Querrá agora el Cid Rodrigo
con esto que te presenta
venirse á Burgos mañana
á confirmar tus ofensas.
Caló Alvar Fañez la gorra,
y empuñando en la derecha,

« effort, je serais capable d'éprouver quelque sen-
« timent de faiblesse, la grande fermeté du Cid
« me soutiendrait encore ici du milieu de Valence,
« sa conquête. Qu'aucun fourbe ne l'accuse donc
« ni ne cherche à le perdre par ses flatteries ; car,
« en son nom, au nom de Rodrigue, je ne réponds
« plus de sa tête, ni de la mienne! Et toi, roi, qui
« fais ton profit et t'accommodes si bien des flat-
« teries, essaie de te faire des remparts de tes
« courtisans et de leurs discours mensongers, tu
« verras comme ils te défendront. Mais pardonne-
« moi, pardonne à ma douleur et à mon trouble,
« qui ont fait perdre à mon langage le respect
« que je te dois. Laisse-moi emmener, enfin, si
« tu daignes les lui rendre, les objets si chéris du
« Cid, je veux dire sa Ximène et ses deux filles
« avec elle. Cède à sa demande, puisque je te
« paie leur rançon comme si elles avaient été
« faites prisonnières. »

Le roi Alphonse se leva et, ayant prié et supplié même don Alvar Fanès de se calmer, tous deux sortirent pour aller voir Ximène.



tartamudo de corage
le dio al Conde esta respuesta.
Nadie se mude, ni hable,
y el que se moviere entienda
que le fabla el Cid presente,
pues yo lo soi en su ausencia :
y cuando en mi pobre esfuerzo
cupiere alguna flaqueza
la gran firmeza del Cid
me ayuda desde Valencia.
No le venda ningun falso
ni sus lisonjas le vendan
que del, y de mi, en su nombre
no aseguro la cabeza.
Y tú Rey, que las lisonjas
acomodas y aprovechas,
haz de lisonjas murallas
y verás como pelean.
Perdona que con enojo
pierdo el respeto á tu Alteza,
y dame si me has de dar
del Cid las queridas prendas,
á Doña Ximena digo,
y á sus dos hijas con ella,
pues te ofrezco su rescate
como si estuvieran presas.
Levantóse el Rey Alfonso
y á Alvar-Fañez pide y ruega
que se sosiegue, y los dos
vayan á ver á Ximena.

ROMANCE XLII.

Le Cid, si fameux, venait de prendre la ville de Valence sur les Maures. Dans cette ville se trouvent Ximène, sa femme, fille du comte Lozano, et dona Sol et dona Elvire, ses deux filles. Il y a peu de temps qu'elles sont arrivées de Saint-Pierre de Cardenia, où le Cid les avait laissées. Au milieu de sa joie, Rodrigue reçut la nouvelle que le roi Miramolin, roi couronné de Tunis, s'approchait à la tête d'une armée formidable pour lui enlever sa conquête. Il venait, le roi maure, à la tête de



ROMANCE XLII.

Aquese famoso Cid,
con tan gran razon loado
ganada tiene á Valencia,
de moros la ha conquistado.
En ella está su muger,
fija del Conde Lozano,
doña Sol y doña Elvira
poco ha que habian llegado
de san Pedro de Cardeña
do el Cid las habia dejado.
Estando el Cid á placer
nuevas le habian llegado

cinquante mille cavaliers; ceux qui étaient à pied étaient innombrables. Comme le Cid était vaillant et aguerri par cent combats, il commença d'abord par fortifier les murailles et les tours de la ville, et par approvisionner soigneusement tous les points de défense. Puis, comme il en avait l'habitude, il harangua lui-même ses courageux compagnons d'armes. Il fit monter ensuite Ximène et ses deux filles sur le faîte de la plus haute tour des remparts de Valence; de ce belvéder il se mit à regarder avec elles du côté de la mer; et ils virent les Maures élevant, en toute hâte, leur camp, dressant et fortifiant leurs tentes, se préparant avec précipitation au siége de la ville et au combat. Ils virent les nuées de soldats maures s'avancer; ils entendirent leur cri de guerre et le bruit de leurs tambours qui remplissaient les airs. Un tel spectacle fit éprouver un grand effroi à dona Ximène et à ses deux filles, qui n'avaient jamais vu une semblable multitude de combattants ennemis réunis dans un seul camp. Le Cid, cherchant à les rassurer, leur parla en ces termes : « Ne craignez rien, dona Ximène, et vous mes « deux filles bien-aimées : tant que je vivrai, n'ayez « aucun souci sur vous, ni sur les dangers apparents « qui nous entourent; ne craignez rien, vous dis-je, « car les Maures que vous voyez là devant vous se« ront bientôt vaincus, et leurs richesses tombe« ront en notre pouvoir pour que je vous dote

que el gran Miramamolin
Rey de Tunez coronado
venia á se la quitar
con gran gente de á caballo,
cincuenta mil eran estos,
los de á pie non tienen cabo,
El Cid como era valiente
en armas tan aprobado
basteció bien los castillos
y en todo puso recáudo.
Esforzó sus caballeros
como lo habia acostumbrado ;
subiera á doña Ximena
y á sus fijas en su cabo,
en una torre mas alta
que en el Alcázar se ha hallado.
Miraron contra la mar
los moros estan mirando,
viendo como armaban tiendas
á gran priesa y gran cuidado
al rededor de Valencia,
grandes alaridos dando,
tañendo sus atambores
los aires van penetrando.
Doña Ximena y sus fijas
gran pavor habian cobrado
porque jamas habian visto
tantas gentes en un campo,
esforzábalas el Cid
de aquesta suerte fablando.
Non temais doña Ximena

« avec elles, mes deux filles chéries; et plus le « nombre des Maures sera grand, plus le butin « qu'ils nous laisseront sera riche. Les trompes « et les instruments qu'ils portent avec eux et « dont vous entendez de loin les sons, serviront « aux pompes de l'église du bon peuple de « Valence. »

Voyant, en cet instant, que les Maures se précipitaient en désordre et sans précaution vers les portes des remparts, il dit aussitôt à don Alvar Salvadorès : « Descendez et soyez armé au « plus vite, vous prendrez deux cents cavaliers « expérimentés, et vous donnerez de l'éperon « tout au travers de la tourbe insolente de ces « chiens de païens. Allez sur-le-champ pour que « Ximène et ses filles voient, elles aussi, que « vous êtes un homme de cœur. » Don Alvar partit et accomplit ce que le Cid lui avait ordonné; il fondit à l'improviste sur les Maures, les chassant des portes de la ville... il volait, à la tête de ses deux cents braves, dans les rangs de ces derniers qui fuyaient effrayés. Il les poursuivit avec ses cavaliers, frappant et tuant sans relâche, comme lui, il les poursuivit jusqu'au milieu des tentes que les Musulmans avaient élevées. Ils revinrent tous du camp après y avoir tué deux cents Maures. Mais

y fijas, que tanto amo :
mientras que yo fuere vivo
de nada tengais cuidado,
que los moros que aqui vedes
vencidos habian quedado ,
y con el su gran haber
fijas os habré casado ,
que cuantos mas son los moros
mas ganancia habrian dejado,
y las bocinas que traen
y ante vos se habran tocado
servirán para la Iglesia
deste pueblo valenciano.
Viendo entonces que los moros
por las huertas han entrado,
(derramados vienen todos
sin orden , y á mal recaudo)
á don Alvar Salvadores
le dijo, sed luego armado,
tomareis docientos homes
de á caballo , aderezados
y haced una espolonada
contra los perros paganos
porque Ximena y sus fijas
vean que sois esforzado :
El cual luego lo cumpliera
como el Cid lo habia mandado :
dió de tropel en los moros ,
de las huertas los ha echado
firiendo iban en ellos ,
firiendo van y matando

Salvadorès, dans son ardeur extrême, et pour mieux se faire distinguer, s'étant engagé trop avant dans les rangs ennemis, était resté le prisonnier des Maures. Le jour suivant, le Cid, les ayant mis en déroute, délivra son courageux compagnon d'armes.

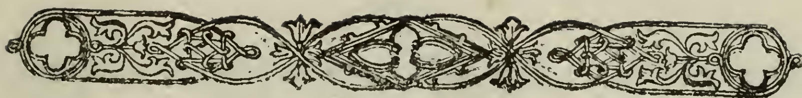


fasta dentro de las tiendas
que los moros han armado.
De alli se tornaron todos
docientos moros matando :
preso queda Salvadores
que por ser aventajado
se metió tanto en los moros
que lo habian cautivado :
sacóle el Cid otro dia
que los ha desbaratado.



ROMANCE XLIII.

Déjà les troupes du valeureux Cid le castillan, les troupes de Rodrigue, gens à pied et gens à cheval, sortent en bon ordre des murs de Valence. Bermudez l'invincible, porte dans les airs son étendard déployé. Tous sortent par la porte de Culebra, tous sortent pour marcher sur le camp ennemi. Don Geronimo l'Archevêque marche à leur tête, et bien armé, il s'avance à la rencontre du roi maure Miramamolin, qui accourt avec son armée pour dépouiller le Cid de ses conquêtes. Le maure a cinquante mille cavaliers



ROMANCE XLIII.



Ya se salen de Valencia
con el buen Cid castellano,
sus gentes bien ordenadas
las de apie y las de á caballo.
Su seña lleva tendida
Bermudez el esforzado,
por la puerta de Culebra
salian todos al campo.
Don Gerónimo Arzobispo
delante va bien armado
para contra ese Rey moro
Miramamolin llamado,

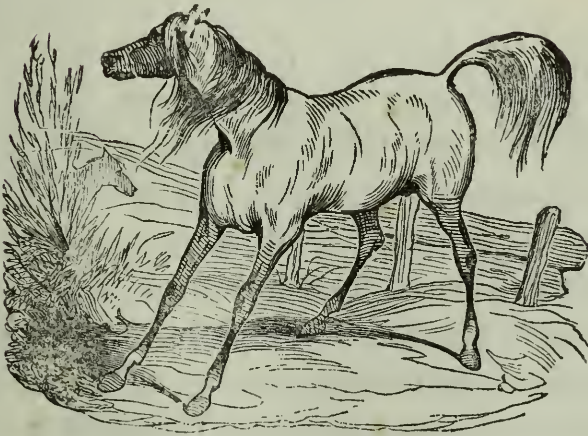
sous ses ordres; les deux armées, rangées en bataille, se sont rapprochées, prêtes à s'entrechoquer au premier signal. Comme celle des Maures est innombrable et celle des chrétiens très inférieure, ces derniers, en attendant la bataille, sont dans une grande appréhension sur son issue. Mais le Cid est arrivé au milieu d'eux, armé de ses meilleures armes et chevauchant sur Babieca; il arrive et leur crie à haute voix : « Amis, Dieu et saint Jacques nous sont en aide! » Ils fondent sur les Maures, les attaquent, frappent et tuent partout au travers de leurs rangs serrés. Le Cid, lui, semblait fier de se voir si bien monté, de se voir comme emporté par sa fidèle Babieca, et il volait sur le champ de bataille, il volait sur tous les points, ses bras rougis jusques aux coudes par le sang des Maures. Il ne frappe que deux fois l'ennemi qui ose le regarder en face. Les Maures sont bientôt mis en fuite, et lui abandonnent leur camp; mais étant à leur poursuite, Rodrigue en est venu aux mains avec le roi maure lui-même; déjà il l'a frappé trois fois, mais le maure a une armure bien trempée, et il n'a pas été blessé; le Cid, emporté par son cheval, l'avait dépassé de quelques pas, et lorsqu'il revint pour l'attaquer, le roi maure, ayant gagné un grand espace de terrain sur lui, put fuir précipitamment jusques à un château fort où il s'enferma. Des troupes que le chef musulman commandait, il existe à peine deux mille cinq

que venia contra el Cid
á le quitar lo ganado.
Cincuenta mil caballeros
trae el moro á su mandado,
las haces mui ordenadas
ambas se habian juntado,
como los moros son muchos
y tan pocos los cristianos
tiénenlos en grande aprieto,
mas el buen Cid ha llegado
armado de buenas armas
y en Babieca cabalgado,
á grandes voces diciendo
Dios ayuda, y Santiago :
firiendo van en los moros,
firiendo van y matando.
Grande favor había el Cid
verse bien encabalgado
en su caballo Babieca,
y el brazo lleva bañado
de la sangre de los moros
fasta el codo ensangrentado.
Non fiere mas de una vez
al moro que osa aguardallo,
fuido habian los moros
y el campo les han dejado;
mas yendo en su seguimiento
con el Rey moro habia dado
tres veces ya lo ha ferido
mas el moro es bien armado,
y el caballo del buen Cid

cents soldats : le reste a été tué ou fait prisonnier. Le Cid s'est emparé, après ce combat, d'un grand butin d'or, d'argent, de chevaux et d'une tente, la plus riche que jamais vit une armée chrétienne; il a retrouvé don Alvar Salvadorès dans cette tente, et la délivrance d'un frère d'armes a réjoui le noble cœur du Cid; aussitôt il est rentré dans Valence, où Ximène et ses deux filles le reçurent avec des transports de joie et de plaisir.



mucho adelante ha pasado,
y cuando tornara el moro
mucha tierra le ha cobrado,
non lo pudiera alcanzar
en un castillo se ha entrado.
De las gentes que traía
solamente habian quedado
no mas de mil y quinientos,
los mas muerto, y cautivado.
Gran haber hubiera el Cid
de oro, plata y caballos
y una tienda la mas rica
que se verá en los cristianos,
y á don Alvar Salvadores
en la tienda lo ha encontrado,
de lo cual se alegró el Cid
y á Valencia se ha tornado,
y Ximena con sus fijas
gran placer habian tomado.



ROMANCE XLIV.

Adofir de Mudafar gardait, au nom du roi Alphonse qui l'avait conquis, le bourg de Rueda. Le maure Almophalax, par une lâche trahison, s'étant emparé de ce château, s'était soulevé contre son puissant possesseur. Quand Adofir le sut, il envoya un message au roi lui demandant son secours pour recouvrer la place. Le roi dépêcha aussitôt Ramiro et le célèbre comte don Garcia, suivis tous deux de nombreux gens d'armes. Dès que le maure apprit leur arrivée, il dit qu'il était prêt à remettre



ROMANCE XLIV.



dofir de Mudafar
á Rueda en guarda tenia
por el buen Rey don Alfonso
que conquerido la habia.
Almofalax ese moro,
con sobrada maestría
metióse dentro el castillo
con él alzado se habia,
Adofir cuando lo supo
al Rey su mensage envia
pidiéndole su socorro
para recobrar la Villa.

le château au bon roi Alphonse lui-même, mais qu'il ne voulait le remettre à personne autre, et qu'il l'invitait à venir dîner avec lui dans le château, sans doute pour accomplir quelque nouvelle trahison que le roi redoutait trop bien de sa part.... Moins prudents, l'infant don Ramiro avec le comte et leur suite entrèrent dans la forteresse pour y dîner, le roi n'ayant pas voulu s'y rendre; mais à peine y avaient-ils pénétré qu'on leur ôta à tous la vie, ainsi qu'aux soldats qui les accompagnaient. Leur mort affligea profondément le roi qui, se regardant comme offensé et sentant même son honneur atteint par cette trahison, écrivit sur-le-champ, de sa propre main, au Cid qui se trouvait non loin, banni par lui du royaume de Castille. Rodrigue eut à peine lu le message royal, qu'il s'empressa d'accourir auprès du roi; il se rendit auprès de lui accompagné de tous ses fidèles et courageux hidalgos. Quand le bon roi le vit, il lui accorda aussitôt son pardon et lui raconta ce qui était arrivé en son absence; puis il lui demanda de le venger, le priant de rentrer avec lui dans son royaume ainsi que dans ses propres terres. Le Cid baisa la main au roi en remercîment du pardon qu'il lui offrait, mais il ne voulut l'accepter qu'à la condition que le roi lui promettrait d'accorder à ses hidalgos un délai de trente jours pour sortir de ses états s'ils y commettaient quelques crimes, et aussi de ne les jamais bannir avant de

El Rey envió á Ramiro,
y á ese Conde don Garcia
con muchas gentes armadas
que van en su compañia:
el moro cuando lo supo
dijo, el castillo daria
á ese buen Rey don Alfonso,
y que á otro no queria;
convidándole á comer
por facelle alevosía
alla dentro del castillo
el Rey temido se habia.
El Infante don Ramiro
con el Conde en compañia
entraron para comer
que ir el Rey no queria:
mas luego que entraron dentro
á entrambos quitan la vida,
con otros que van con ellos,
y al Rey mucho le dolia:
túvose por deshonrado,
y al Cid sus cartas envia,
que estaba cerca de alli
desterrado de Castilla.
Rodrigo que vió el mensage,
para el Rey luego venia;
caballeros fijosdalgo
acompañado le habian.
Cuando le vido el buen Rey
su perdon le concedia;
contóle lo acontecido;

les avoir entendus; il ne voulut accepter son pardon s'il ne lui promettait encore de ne détruire aucun des priviléges possédés par ses vassaux, et de les autoriser même, dans le cas où il ferait ainsi, à se soulever tous contre son autorité. Le roi, qui n'avait rien contredit dans les demandes du Cid, lui promit tout; Rodrigue, lui, cheminant de nouveau vers la Castille, fit le siége de Rueda, et s'étant emparé, par la famine, du maure coupable d'une si lâche trahison, il l'envoya aussitôt au roi avec tous les traîtres qui se trouvaient auprès de lui. Le roi, après les avoir reçus, fit d'eux une éclatante justice, et il fut très reconnaissant envers le Cid pour le présent qu'il venait de lui faire.



que le vengue le pedia,
y que con él se viniese
á su Reyno y señoria.
El Cid le besó las manos
por el perdon que le hacia,
mas no lo quiso aceptar,
si el Rey no le prometia
de dar á los fijosdalgo
un plazo de treinta dias
para salir de la tierra
si algun crímen cometian,
y que fasta ser oidos
jamas los desterraria,
nin quebrantase los fueros
que sus vasallos tenian,
nin menos que los pechase
mas que lo que convenia;
y que si lo tal ficiese
contra él alzarse podian.
Todo lo promete el Rey,
que nada contradecia,
y á Castilla caminando
Rodrigo el cerco ponia,
y al moro que tal mal fizo,
por gran fambre lo prendia,
y á todos los mas traidores
al Rey luego los envia;
el Rey los ha recibido,
dellos fizo gran justicia;
mucho le agradece al Cid
el presente que le hacia.

ROMANCE XLV.

ntourez de vos bras robustes le cou de celui qui vous aime. C'est bien assez obtenir d'un maître qui n'a pas son égal dans le monde entier. Ne refusez « pas de m'embrasser avec ces bras si forts, avec « ces bras d'homme courageux, qui savent regagner mes états et conquérir ceux des Maures. « Faites-le, vous le pouvez bien, et prenez-garde « de ne pas me tacher, car je vois encore briller « sur vos armes le sang tout récent des Maures « vaincus. Oubliez les torts que je vous ai faits...



ROMANCE XLV.

Ceñid los membrudos brazos
al cuello, que bien os quiere ,
por ser asaz de tal dueño ,
que el mundo otro par no tiene.
Non rehuyais de abrazarme,
que brazos de home tan fuerte
desentollecen mis tierras,
y las de moros tollecen.
Facedlo, que bien podeis ,
é cuida non me manchedes,
que aun finca en las vuesas armas
la sangre mora reciente.

« ils vous ont valu un assez beau dédommage-
« ment... puisque je n'ai pas voulu à mon service
« d'un homme que servaient des rois. Si je vous ai
« banni, ô Rodrigue! ce fut pour que vous puis-
« siez vaincre les Maures et les bannir aussi, eux
« et leurs actes criminels, et pour que vous élevas-
« siez plus haut votre renommée. Je ne vous ai
« point non plus renvoyé de mon royaume à la
« suggestion de mensongers courtisans qui vous
« haïssent, mais bien pour que vous alliez mon-
« trer ma puissance dans les provinces étrangères.
« J'ai reçu des mains de don Alvar Fanez, votre
« cousin, le présent que vous m'avez envoyé,
« non comme votre tribut, Rodrigue, mais comme
« le souvenir d'un parent. Les étendards que vous
« avez gagnés sur les Sarrasins d'alentour, d'après
« votre ordre, ont été placés dans l'église de Saint-
« Pierre, où vous les verrez. Votre chère Ximène
« Gomez, qui vous a toujours tant aimé, a mille
« griefs contre moi, parce que, dit-elle, je l'ai
« séparée de vous. N'écoutez pas ses plaintes
« quand elles ne s'adressent qu'à moi : hélas!
« plus d'une faible femme et même les plus astu-
« cieuses, se laissent vaincre par le moindre cha-
« grin. Attendez, pour me disculper, d'être en
« sa présence; car je suis certain qu'elle vous
« attend avec plus d'impatience que vous n'en
« éprouviez, vous, en accourant auprès de votre
« roi : et si les mauvais conseillers continuent

No atendais tuertos que os fice
pues tan buen premio merecen
que non quise en mi servicio
home á quien le sirven Reyes.
Si vos desterré, Rodrigo,
fue porque á moros, que crecen,
desterreis sus fechorias
y las vuesas alto vuelen.
Non vos eché de mi Reyno
por falsos que vos mal quieren,
si, porque en tierras agenas
por vos mi poder se muestre.
De Alvar-Fañez vueso primo
recibí vueso presente
no en feudo vueso, Rodrigo,
si non como de pariente.
Las banderas que ganásteis
á sarracenos de allende,
por vuesa mandaderia
en san Pedro las veredes.
La vuesa Ximena Gomez,
que tanto vos quiso siempre
porque la desmaridé,
mil plantos contra mí tiene.
Non escucheis sus querellas
cuando á mí las enderece,
que á las fembras mas astutas
cualquier enojo las vence.
Atended en su presencia,
que cuido que vos atiende
mas ganosa de vos ver,

« envers moi leur office accoutumé, vous ferez
« bien d'attendre pour me saluer, que ma mort
« soit venue. Mais n'attendez pas, homme de
« cœur et de loyauté, noble Rodrigue, que saint
« Laurent soit toujours avec vous, et, par saint
« Jean, que nos querelles soient transformées
« en une paix sans fin. Approchez-vous donc, et
« entourez de vos bras robustes le cou de celui
« qui vous aime. Vos bras peuvent bien étreindre
« durant la paix le roi qu'ils ont servi et défendu
« dans la guerre en lui soumettant cinq autres
« rois. » Ainsi parla le roi don Alphonse VI au valeureux Cid qui revenait victorieux des Maures auprès de son souverain reconnaissant.

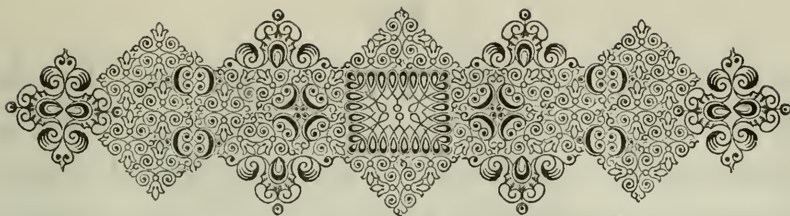


que vos venides de verme :
que si malos consejeros
facen oficios que suelen,
en cambio de saludarme,
atenderedes mi muerte.
Non atendais, home bueno,
ansí os valga san Llorente,
y riñas de por san Juan
sean paz que dure siempre.
Prended al cuello los brazos,
que vuesos brazos bien pueden
prender en paz vueso Rey,
pues en guerra cinco prenden.
El Rey don Alfonso el sesto
le dice esto al Cid valiente,
que de lidiar con los moros
victorioso á su Rey vuelve.



ROMANCE XLVI.

Les comtes de Carrion, considérant l'élevation du Cid, considérant combien sa renommée grandissait chaque jour, par tous les hauts faits de son courage, demandèrent au roi Alphonse de les unir aux deux filles de l'illustre hidalgo; car, à leurs yeux, devenir les gendres du Cid doit être regardé comme un grand honneur. Le roi, pour les obliger, envoya sur-le-champ un message à Rodrigue, par lequel il lui mandait de



ROMANCE XLVI.



onsiderando los condes[1]
lo que el de Vibar vale,
y que su fama se aumenta
por las fazañas que face,
al Rey don Alfonso piden
que con sus fijas los case,
porque ser yernos del Cid
es bien que puede estimarse.
El Rey por facelles bien
luego le envió un mensage,

[1] De Carrion.

se rendre à Requena pour traiter avec lui de cette importante affaire. Rodrigue ayant lu la lettre royale, en fit part à Ximène : en tel cas les femmes ont coutume d'être d'une grande importance. Instruite de ce dont il s'agissait, Ximène ne prisa point la demande des comtes et elle dit à son noble époux : « Former des liens de parenté « avec les comtes, ne me plaît point quoiqu'ils « soient d'excellent lignage, mais néanmoins, « Rodrigue, faites en cela ce qui vous agréera le « mieux ; des conseils ne pouvant faire loi là où « sont vos états et le roi... »

Rodrigue part pour Requena, le roi s'y rend également en compagnie des deux comtes, pour que le Cid les voie et leur parle ; après la célébration d'une messe dite en grande pompe par l'archevêque don Geronimo, en présence d'Alphonse et de tous les Grands, ce dernier prit à part le Cid et, s'étant éloigné avec lui des assistants, il lui parla ainsi d'un air grave et imposant : « Vous

que se viniese á Requena
para que con él lo trate,
Rodrigo , vista la nueva,
dió dello á Ximena parte,
que en tal caso las mugeres
suelen ser mui importantes.
Sabido , no gustó dello,
y dijo al Cid : Non me place
de emparentar con los condes,
maguer sean de linage :
mas fágase ende Rodrigo
lo que á vos mas os agrade,
que no hai mengua de consejo
do está el Rey , y vos estades.
Rodrigo partió á Requena,
y tambien el Rey se parte,
juntamente los dos condes,
porque el Cid los vea y fable.
Despues de dicha una Misa
delante el Rey y los grandes
por don Gerónimo obispo,
con muchas solemnidades,
el Rey al Cid apartó
de todos los circunstantes ,
y estas palabras propuso
con gravedoso semblante.
Bien sabedes don Rodrigo
que os tengo amor asaz grande,
y por vuesas cosas cuido
con solicitud bastante.
Por ende habeis de saber

« savez assez, Rodrigue, quelle amitié je vous « porte et quelle est ma sollicitude pour vos « moindres intérêts. Vous devez savoir aussi que « j'ai fait ce voyage pour vous, afin de vous en- « tretenir d'une négociation qui vous touche de « près. Les deux comtes de Carrion m'ont prié « de vous demander vos filles, qu'ils voudraient « épouser; ils vous prient donc par ma voix de « les leur accorder, ce qui leur serait très agréable « et à grand honneur ; et il est bien naturel que les « filles d'un tel père que vous, soient estimées et « recherchées par les plus nobles et les plus puis- « sants : les deux comtes désirent mériter et obtenir « votre amitié ; ils attendent avec impatience une « si douce liaison ; ils aiment beaucoup tout ce qui « vous concerne et estiment votre nom et votre « sang. » Le Cid remercia le roi pour la grande faveur qu'il lui faisait, et il lui dit : « qu'il pouvait « se servir de tout ce qui lui appartenait, qu'il « pouvait ordonner sur lui, sur ses filles et tous « ses biens, tout ce qui lui plairait. Il ajouta « qu'il ne mariait pas ses filles, mais qu'il les « confiait à son roi pour qu'il s'en chargeât lui- « même. »

Le bon roi Alphonse lui fit mille graces pour cette réponse ; il ordonna que huit mille marcs

que fice aqueste viage
por fablaros de un negocio
que importa con vos se fable.
Los condes de Carrion
me han rogado que vos trate
en que les deis vuesas fijas,
y que con ellas los case,
que estarán agradecidos
si esta merced se les face,
porque es gran razon se estimen
fijas que son de tal padre:
codician vuesa amistad,
atienden al trato afable,
aman mucho vuesas cosas,
y estiman á vuesa sangre.
Agradeció el Cid entonces
al Rey la merced tan grande,
y díjole se sirviese
de todo lo que á él tocase,
que dél, de fijas, de haberes
ficiese lo que mandase,
que él no casaba á sus fijas,
mas las da que se las case.
Dióle el Rey gracias por ello,
y mandó les entregasen
ocho mil marcos de plata
para el dia que se casen.
Y al tio de las doncellas,
que era el buen don Alvar-Fañez,
mandó el Rey que las tuviese
fasta que se desposasen:

d'argent fussent comptés aux deux senoras, le jour de leur mariage; et à leur oncle, qui était le courageux Alvar Fanez, il ordonna encore de les garder près de lui jusques à la célébration des fiançailles. Aussitôt le roi fit appeler les comtes et leur ordonna de baiser les mains au Cid Ruy-Dias et de lui rendre hommage. Les comtes firent selon les désirs du monarque en sa présence et celle de tous les Grands; et le Cid les invita tous à assister aux noces de ses filles.

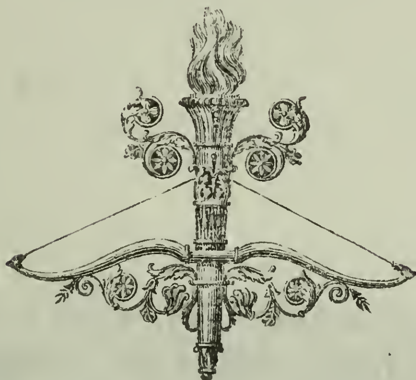
Le roi étant parti pour se rendre en Castille, celui de Vibar l'accompagna; mais à deux lieues de marche, Alphonse lui ordonna de ne pas l'escorter plus loin. Rodrigue alla à Valence où il voulut que les comtes et tous les Grands vinssent le rejoindre pour y terminer les deux unions. Quand le Cid les vit tous réunis, il dit à Alvar Fanez d'effectuer sur-le-champ ce que le roi avait ordonné, d'amener promptement ses deux nièces et de les confier aussitôt aux deux comtes ou infants, nommés de Carrion. Bientôt elles leur furent remises, et les deux comtes, avec des transports d'amour, témoignèrent, aux yeux de tous, la satisfaction qu'ils éprouvaient de ce beau triomphe de leurs vœux; parce que l'amour est si puissant et ses effets sont tels que les yeux le

Luego el Rey llamó á los condes,
y mandó que le besasen
las manos al Cid Ruy-Diaz,
y le fagan homenage.
Ficiéronlo asi los condes
delante el Rey y los grandes,
y convidó el Cid á todos,
porque en sus bodas se hallen.
Partióse el Rey á Castilla,
y el de Vibar con él parte,
y á dos leguas mandó el Rey
que no pasase adelante.
Fuése Rodrigo á Valencia,
donde quiso se juntasen
los condes y caballeros,
porque las bodas se acaben.
Cuando el Cid los vido juntos
díjole á don Alvar-Fañez
que lo que el Rey le mandó
luego al punto efectúase,
que trajese á sus sobrinas,
y que á los condes ó infantes
que llaman de Carrion,
al punto las entregase.
Diéronselas, y los condes
con amorosas señales
dieron muestra del contento
que deste suceso nace:
porque es tan fuerte el amor,
y son sus efectos tales,
que lo publican los ojos,

trahissent hautement alors même que la bouche parvient à le taire. L'archevêque fit son office, il donna sa bénédiction et promit aux époux la paix du Ciel. Il y eut, pendant huit jours, des fêtes, des courses, des combats de taureaux et des danses. Le Cid fit de splendides présents aux comtes et à tous les seigneurs du royaume ; car celui qui est grand dans ses actions a coutume d'être grand en tout.

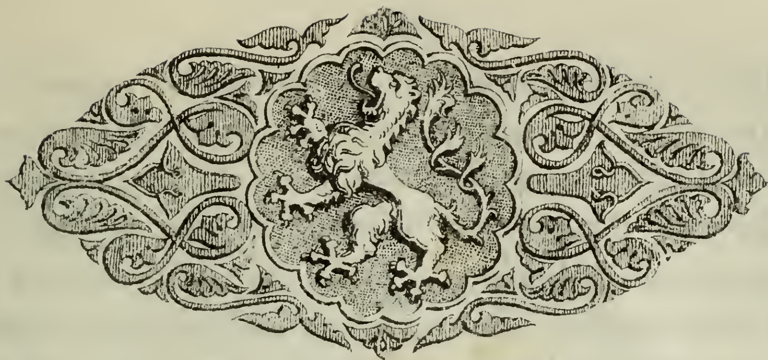


aunque la lengua lo calle.
Fizo el obispo su oficio,
dió bendiciones y paces,
hubo fiestas ocho dias
de cañas, toros y bailes,
dió grandes dones el Cid
á los condes y magnates;
que aquel que es grande en sus fechos,
suele ser en todo grande.

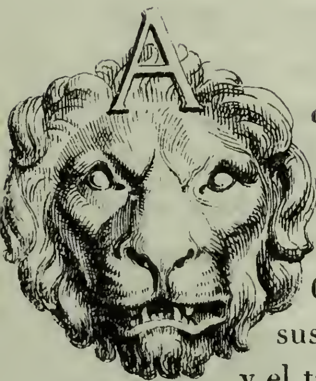


ROMANCE XLVII.

Le seigneur Cid, après avoir achevé son repas, venait de s'endormir, la tête appuyée dans sa main ; il sommeillait, assis dans son riche et précieux fauteuil d'honneur. Ses gendres, Diègo et Fernando surveillaient son sommeil avec Bermudo le bègue, Bermudo sans égal sur les champs de bataille, ce hidalgo si déterminé dans les combats. Tous trois ils s'entretiennent, échangeant des plaisanteries et de joyeuses malices, et chacun



ROMANCE XLVII.



Acabando de yantar
la faz en somo la mano,
durmiendo está el señor Cid
en el su precioso escaño.
Guardándole estan el sueño
sus yernos Diego y Fernando,
y el tartajoso Bermudo
en lides determinado.
Fablando estan juglerias.
cada cual por fablar paso

d'eux, pour parler plus doucement et retenir le rire prêt à éclater, tient sa main devant sa bouche; lorsque tout-à-coup des voix confuses et des cris d'effroi qui résonnent dans le palais, parviennent jusques à eux. Ces voix criaient : « Prenez garde, prenez garde au lion; meure ce-« lui qui l'a lâché! » Don Bermudo, lui, ne se trouble nullement, tandis que les deux frères, pleins de frayeur, oubliaient leur gaîté, se parlaient plus haut et, avec détour, se conseillaient prudemment de ne pas chercher un autre refuge.

Le cadet, Fernando Gonzalès, donna le premier le signal d'une honteuse lâcheté en courant se cacher derrière le Cid, sous le fauteuil duquel il se blottit tout tremblant. Diègo, l'aîné, se tapit dans un espace plus large, et dans un lieu si vil qu'on ne peut le nommer. La foule entra épouvantée en poussant de nouveaux cris. Le lion entra après elle en rugissant : Bermudo l'attendait de sang froid, son estoc à la main. En cet instant, le Cid, qui s'est réveillé, ayant prononcé une seule parole, l'animal furieux vient comme

y por soportar la risa,
puesta la mano en los lábios,
cuando unas voces oyeron,
que atronaban el palacio,
diciendo : Guarda el leon,
mal muera quien lo ha soltado.
Non se turbó don Bermudo,
empero los dos hermanos
con la cuita del pavor
de la risa se olvidaron,
y esforzándose las voces
en puridad se fablaron,
y aconsejáronse aprisa
que no fuyesen despacio.
El menor Fernan-Gonzalez
dió principio al fecho malo,
en zaga el Cid se escondió
bajo su escaño agachado.
Diego, el mayor de los dos,
se escondió á trecho mas largo
en un lugar tan lijoso
que non puede ser contado.
Entró gritando el gentio,
y el leon entró bramando,
á quien Bermudo atendió
con el estoque en la mano :
aqui dió una voz el Cid,
á quien, como por milagro,
se humilló la bestia fiera
humildosa y coleando :
agradecióselo el Cid,

par miracle se coucher à ses pieds, soumis, caressant, et remuant la queue en signe de joie. Le Cid se mit aussitôt à le caresser, et lui ayant pris le cou dans ses deux bras, il le ramena dans sa cage, paisible et lui rendant caresses pour caresses. La foule resta stupéfaite et étourdie à un tel spectacle, ne songeant pas qu'ils étaient deux lions, mais que le Cid était le plus brave des deux.

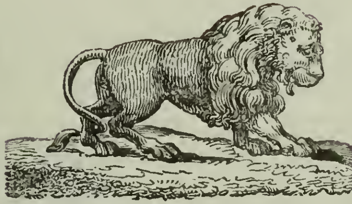
Rodrigue étant rentré dans la salle, joyeux et sans émotion, il demanda ses deux gendres, devinant déjà leur conduite honteuse. Bermudo alors lui répondit : « Je vous en ferai d'abord « trouver un qui s'est blotti là derrière pour « voir, de ce refuge, si le lion était un mâle ou « une femelle. » Pendant qu'il parlait entra Martin Pelaez, cet enfant des Asturies si redouté ; il entra, disant à haute voix : « Réjouissez-vous, « ils l'ont déjà retiré. — Qui donc ? demanda le « Cid. — L'autre frère, répondit Pelaez, l'autre « frère qui, dans son effroi, s'était enfoui dans « un lieu où le diable lui-même ne se cacherait « pas. » Puis il ajouta : « Regardez vous-même,

y al cuello le echó los brazos,
y llevólo á la leonera
faciéndole mil falagos.
Aturdido está el gentio
viéndo lo tal, no acatando
que ámbos eran leones,
mas el Cid era mas bravo.
Vuelto, pues, á la su sala,
alegre, y no demudado
preguntó por sus dos yernos,
su maldad adivinando.
Bermudo le respondió,
del uno os daré recaudo,
que aqui se agachó por ver
si el leon es fembra ó macho.
Alli entró Martin Pelaez,
aquel temido asturiano,
diciendo á voces, señor,
albricias, ya lo han sacado.
El Cid replicó : ¿ A quién ?
El respondió : Al otro hermano,
que se sumió de pavor
do no se sumiera el diablo.
Miradle, señor, do viene
empero facéos á un lado,
que habeis para estar par del
menester un incensario.
Desenjaularon al uno,
metieron otro del brazo,
manchados de cosas malas
de bodas los ricos paños.

« seigneur, d'où il vient; cependant tenez-vous « un peu à l'écart, car il serait besoin d'un en- « censoir pour pouvoir rester auprès de lui; ils « ont tiré l'un de sa cage et arraché l'autre, par « le bras, de son réduit, avec ses riches vêtements « de noce tout souillés. » Le Cid, tout ému de colère, regardant tour à tour chacun de ses deux gendres, mourait tout à la fois d'envie de parler et de se taire; enfin sa voix fit explosion et le fier castillan adressa aux deux comtes les sanglants reproches que je vais vous narrer tout au long!



Movido de saña el Cid,
á uno y otro mirando,
reventando por fablar,
y por callar reventando;
al cabo soltó la voz
el soberbio castellano,
y los denuestos les dijo
que vos contare despacio.

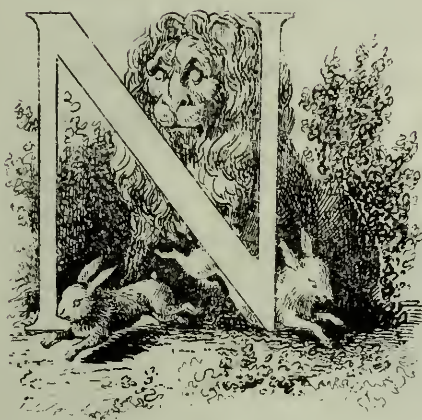


ROMANCE XLVIII.

Je ne voudrais pas, ô mes deux gendres! avoir été témoin de cette action, qui vous couvre de tant de honte; car quelle que soit l'issue d'un « si terrible événement, j'y entrevois encore, « hélas! de grands dommages pour vous et « un nouveau malheur pour moi. Sont-ce là « vos habits de fête et de noce? Le diable lui- « même aurait meilleure mine. Quelle a donc été « votre peur, pour que vous ayez pu choisir une « pareille retraite? Ayant vos armes avec vous,



ROMANCE XLVIII.



Non quisiera yermos mios
haber visto tal guisado,
que deste tan mal suceso
maguer cuido algun gran daño:
¿son estas ropas de bodas?
haya mal grado el diablo:
¿qué pavor ha sido el vueso
que habeis fecho tal recaudo?
teniendo las vuesas armas,
¿por qué fugísteis entrambos?
¿non estabades conmigo
para siquiera mirallo?

« comment avez-vous pu fuir ainsi tous les deux ? « N'étiez-vous pas avec moi, et ne pouviez-vous « pas me regarder pour vous en souvenir mieux ? « Vous avez demandé mes filles au roi, pensant « valoir quelque chose ; en vous les cédant je n'ai « pas fait ma volonté, mais j'ai presque obéi à « son ordre. Quoi ! vous êtes les beaux-fils réser-« vés à ma vieillesse pour appui ; vous êtes mes « gendres et vous agissez ainsi ! Ha ! vous me « donnerez une triste vieillesse, en vous mon-« trant aussi efféminés ; je ne veux pas sortir « d'ici, car, si je songe au passé, cette pensée de « votre honte me poursuit et réveille en ma mé-« moire tous mes chagrins. »

Telles furent les paroles qu'adressa, dans sa douleur, le Cid aux deux frères, leur reprochant avec amertume d'avoir fui ainsi, et effrayés à la vue d'un lion. Les comtes se sentirent offensés et, depuis ce jour ils, gardèrent une haine profonde pour le Cid l'invincible castillan.

FIN DU TOME PREMIER.

Pedísteis al Rey mis fijas
cuidando de valer algo;
non fice mi voluntad,
mas fice en él su mandado.
¿Vosotros sodes los novios
para mi vegez guardados?
Buena vegez me daredes
siendo tan afeminados:
non quiero pasar de aqui,
que si miro lo pasado
reviento de pesadumbre
considerando este caso.
Estas palabras el Cid
les dijo mui enojado
por haber asi fuido
del leon los dos hermanos:
agraviáronse los condes,
con él quedan odiados.

